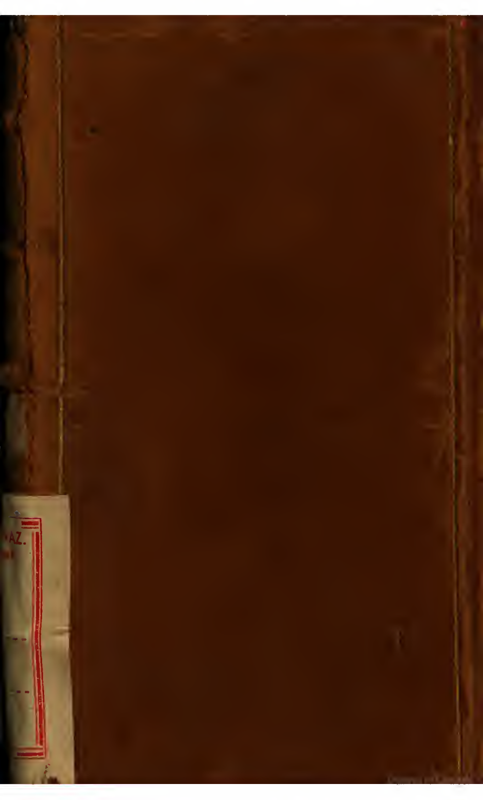

AZ.


BIBLIOTECA NAZ.
Vittorio Emanuele III
LIV
B
64
NAPOLI



LA GUERRE D'ESPAGNE, DE BAVIERE, DE FLANDRE, DE SAVOYE, DE L'EMPIRE, ET DE FRANCE.

OU

MEMOIRES DU MARQUIS D***.

Par de Courtilz

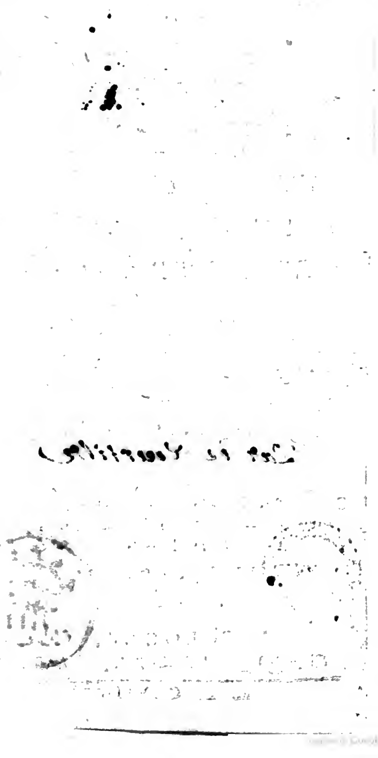
CONTENANT

qui s'est passé de plus secret & de plus particulier depuis le commencement de cette Guerre, jusqu'à present.

TOME SECOND.

A COLOGNE,
Chez PIERRE MARTEAU.

M. D. CCVIII.





LA GUERRE D'ESPAGNE, D'ITALIE, DE BAVIERE ET DE FLANDRE, OU MEMOIRES DU MARQUIS D***

LE Comte d'Avaux étant arrivé à la Haye, crut qu'il ménageroit les esprits d'une maniere que Roi & nos Ministres auroient lieu

d'etre très contens de ſa Négociation. Ce Miniſtre pendant le cours d'une Ambaſſade de pluſieurs années dans le tems que le Roi d'Angleterre n'étoit que Prince d'Orange, s'étoit extrêmement diſtingué, & le Roi n'a jamais eu d'Ambaſſadeur en Hollande qui ait ſoûtenu ſon Caractére avec plus d'éclat. On l'avoit même vû aller du pair avec le Prince : Il affectoit d'avoir le mêm train, le même nombre de Pages & de Valets de pié : Ses Caroſſes & ſes équipages étoient d'une magnificence qui égaloit ceux de Son Alteſſe. Il prétendit même qu'en qualité d'Ambaſſadeur du Roi Très Chrêtien il lui ſeroit permis d'entrer dans la Cour par la même porte, par où le Prince ſeul entroit ; & ſur le refus qu'on lui en fit, il porta ſes plaintes à Meſſieurs les Etats, qui ne jugérent pas à propos non plus de le lui permettre. Ce démêle hors de ſaiſon le broullia avec Son Alteſſe, & le Roi fut obligé de lui faire écrire par

Marquis de Louvois que cette
rté ne convenoit point à son
aractére, & qu'on desaprouvoit
conduite. Le Comte d'Avaux
oïoit cependant qu'il faisoit plaisir
sa Majesté en donnant un nouve-
lustre à son Ambassade, qui le
tinguoit des autres Ministres qui
voient précedé. Mais la Cour qui
uloit ménager un Prince puissant
ns la République avoit ses raisons
rticuliéres pour ne le point aigrir
: une contestation qui dépendoit
caprice de son Ambassadeur. Si
Ministre prenoit à tache de cha-
ner le Prince d'Orange; Son
esse à son tour ne le chagrinoit
ére moins lors que les occasions
i presentoient: témoin l'affaire
arriva au Comte de S. Paul:
ici le Fait. Le Comte de St Paul
ivit un Livre qui avoit pour titre
mpereur & l'Empire trahis com-
it & par qui &c. Cet Ouvrage
beaucoup de bruit dans le Mon-
, & irrita extrêmément le Roi &

nos Miniſtres, parce qu'il mettoit au jour les Intrigues dont ils ſe ſervoient pour bouleverſer l'Empire. Le Comte d'Avaux, qui étoit fort zélé avec juſte raiſon pour la gloire du Roi, mit d'abord tout en uſage pour découvrir l'Auteur, & pour le faire enlever. Aïant appris par ſes Eſpions qu'il ſe tenoit à Amſterdam il en écrivit en Cour, & demanda au Marquis de Louvois quelques perſonnes afidées pour mettre ce projet en éxécution. On lui envoia quatre perſonnes, qui ſe rendirent à Amſterdam pour épier le Comte de St. Paul, & l'enlever; celui-ci en aïant été ſecrétement averti, en donna d'abord connoiſſance au Grand Baillif de cette Ville, qui l'inſtruiſit de tout ce qu'il devoit faire pour attirer dans le piége ces quatre perſonnes. Le Comte de St. Paul affectoit de ne point ſortir la nuit de ſa Maiſon; le Baillif lui conſeilla de ſortir un ſoir ſur les onze heures, & fit paſſer pluſieurs

rchers aux avenuës. Les quatre
:rſonnes du Complot maſquées
irurent, & voulurent enlever le
omte ; les Archers ſe preſentérent
our lors à eux & ſe ſaiſirent de leur
rſonne. On les tranſporta à la
aye à la priſon de la Porte ; & ſur
iveu qu'ils firent de tout le Com-
ot la Cour de Juſtice fit leur pro-
s, & les condamna à mort. Le
omte d'Avaux, qui avoit ménagé
ute l'Intrigue, & qui étoit par
nſéquent reſponſable d'un événe-
:nt qui alloit coûter la vie à ces
alheureux, s'intéreſſa pour leur
re obtenir leur grace. Il falloit
ur cela qu'il eut recours à la cle-
:nce du Prince, qui eut pour lors
caſion de faire ſentir à cet Ambaſ-
leur toute la force de l'Autorité
'il avoit dans la République,
.lgré le mepris qu'il en avoit fait,
voulant aller du pair avec Son
teſſe. Le Comte d'Avaux voiant
e la potence étoit dreſſée pour
écuter ce quatre perſonnes, en-

voïa S. Didier ſon Sécrétaire auprès du Prince pour demander leur grace Son Alteſſe la lui refuſa, & ordonna en même tems qu'on procéderoit promtement à l'éxecution. Le Prince ravi d'avoir trouvé l'occaſion de rabattre un peu de la fierté de cèt Ambaſſadeur, témoigna à ſon Sécrétaire, que l'affaire dont il s'agiſſoit méritoit bien que M. le Comte d'Avaux ſe donnat la peine de venir lui-même auprè de lui pour la lui demender. Comme il n'y avoit point de tems à perdre, le Comte d'Avaux ſur cé rapòrt monta tout auſſi-tôt en Caroſſe & ſe rendit à la Cour; les coupables étoient pour lors ſur l'Echaffaut, il demanda au Prince la grace de ces quatre perſonnes avec beaucoup de civilité. Le Prince ſatisfait de la démarche reſpectueuſe que venoit de faire ce Miniſtre, la lui accorda.

Ce n'étoit pas ſeulement dans ces ſortes de démêlez particuliers où le Comte d'Avaux ſe broüilloit avec

Son Alteſſe, il mettoit d'ailleurs en uſage toutes les Intrigues imaginables pour faire naître de la diviſion entre Meſſieurs les Etats, & Son Alteſſe. Quand le Prince demandoit à la République que l'on fit de nouvelles levées de Troupes & d'argent pour s'oppoſer aux grands deſſeins du Roi, qui au milieu de la Paix s'emparoit des Villes les plus fortes, & faiſoit plus de Conquêtes, que dans une Guerre ouverte, pour lors le Comte d'Avaux repreſentoit à Leurs Hautes Puiſſances qu'elles n'avoient rien à craindre de la part du Roi Très-Chrêtien ſon Maitre: Que ce Monarque n'avoit point d'autre deſir que celui de conſerver la Paix, & d'entretenir une bonne correſpondance avec la République. Il ajoutoit, que le Prince d'Orange ne s'efforçoit à leur perſuader le contraire, que par un pur motif d'ambition pour s'élever à la Souveraineté à l'exemple de ſes Ancêtres, qui l'avoient tenté inutilement

Que comme la Guerre avoit toûjours contribué à l'élevation des Princes de la Maison de Nassau, on ne devoit pas trouver étrange que ce dernier fut animé d'une même ardeur, qui seroit un jour fatale à la République, si Messieurs les Etats par leur profonde sagesse ne s'y opposoient, en ne donnant point au Prince des grandes Armées pour pousser ses ambitieux desseins. Le Comte d'Avaux, pour parvenir à son but, avoit soin en même tems de faire courir sous main des Libelles, qui donnoient toute sorte de méchantes impressions de la conduite de Son Altesse, & à la faveur de toutes ces intrigues, nos Armées de France attaquoient les Villes, & s'emparoient des Forteresses qui faisoient la barriére des Province-Unies. Telle a été la prise de Luxembourg, & autres Places fortes, dont nôtre Cour est redevable au Comte d'Avaux, quoi qu'il n'agit que sur le plan que nos Ministres

uî envoïoient. Cependant le tems
ι fait voir que le Prince d'Orange
ı'agiſſoit pour lors que par un prin-
:ipe de zéle quiſtendoit uniquement
ı la conſervation du Païs, en arrê-
tınt s'ils avoit eu les Forces néceſ-
ſıires en main le cours des Conquê-
tes que les Armes du Roi faiſoient
au milieu de la Paix. Comme la
réüſſite de tous ces Projèts ne rou-
loit que ſur les ſecrétes intelligences
que le Comte d'Avaux avoit pour
lors avec quèlques Membre de la
République : Je ne ſuis pas ſurpris
de ce qu'à ſon arrivée à la Haye au
ſujèt de l'acceptation du Taſtament,
il ſe plaignit de ce qu'il trouvoit la
forme du Gouvernement de Mrs. les
Etats, ſi changée ; qu'il n'y com-
prenoit plus rien. Effectivement la
Carte avoit changé, & les affaires
avoient pris une tout autre face : Il
n'y avoit plus à biaiſer, les deſſeins
du Roi avoient éclaté dans toute
leur étenduë d'une telle maniére,
qu'il n'y avoit plus que l'Union

parmi les Membres d'une si Puissante République qui fut capable de la sauver du peril éminent où elle se trouvoit. Aïant connu très particuliérement à la Cour de France le Comte d'Avaux, de qui j'a appris tout ce que je viens d'avancer, j'ai crû que cette petite disgression ne déplairoit pas, & que l'on ne seroit pas faché de voir dans mes Memoires des faits particuliers, qui font le portrait du caractére & du genie de ce Ministre: aussi le Roi n'eût pas de la peine à se resoudre à l'envoyer à la Haye, sur la demande que Messieurs les Etats lui en firent, persuadé qu'il les porteroit par ses Intrigues à terminer à l'amiable la contestation du Testament, & du Traité de Partage.

Cependant le Roi informé de tous les mouvemens que Mɿs. les Etats Généraux se donnoient pour parer le coup fatal qu'il venoit de leur porter, crut que pour appuier la Négociation du Comte d'Avaux,

l étoit tems de se servir des engage-
nens dans lesquels l'Electeur de Ba-
viere venoit d'entrer. Le jour étant
.rrêté on executa le second Article
lu Traité que j'avois conclu avec
: Marquis de Bedmar. Les Troupes
e France étant entrées dans toutes
:s places des Pays-Bas firent prison-
iéres de Guerre les Troupes étran-
eres, & les desarmerent : Le but
e la Cour, & des Ministres étoit
e contraindre Mrs les Etats à qui
partenoient ces Troupes à recon-
oitre le Duc d'Angou pour Roi
'Espagne, & aprés cette reconnoi-
ânce à les forcer à renouvelles les
nciens Traitez de Paix qu'ils avoiét
vec cette Couronne ; afin que le
ouveau Roi eut le tems de s'affer-
iir sur son Trône. J'ay crû qu'avant
: venir au départ du nouveau
.oi, je devois rapporter tout du
ng les demêlez qui ont causé la
uerre d'Espagne pour n'en point
terrompre 'e recit. Je viens à pre-
nt au départ de Sa Majesté Catho-

lique & des personnes de distinction qui furent nommées par le Roi pour être de sa suite.

J'eus un plaisir singulier d'aprendre que le Duc de *** étoit de ce nombre, & que le Roi l'avoit marqué sur la liste pour accompagner Sa Majesté Catholique aussi bien que moi jusques à Madrid; c'est un Seigneur de la Cour pour qui j'ai toujours eu beaucoup de consideration, & qui m'a fait l'honneur de m'aimer depuis sa plus tendre jeunesse. Comme le voiage d'Espagne étoit un voiage de plaisir, je ne pouvois souhaiter une personne avec qui j'eus des liaisons d'amitié plus étroites, ce qui fait tout le bonheur de la vie. Madame la Duchesse son Epouse m'a aussi en tout tems donné des marques de sa bienveillance; & quand je me suis trouvé à Paris, je ne marquois point de lui rendre des frequenres visites, où j'avois tous les agrémens, d'une conversation pleine d'esprit, & toute sorte

ſorte d'apui par raport à ma fortune. Il eſt vrai que la part que j'eus aux Avantures qui ſe ſont paſſées au Mariage du Duc & de la Ducheſſe dont je parle ont beaucoup contribué à former les nœuds de l'eſtime dont l'un & l'autre m'ont toujours honoré. Ces Avantures firent beaucoup de bruit pour lors à Paris, & contribuerent ſi fort à me faire connoître à la Cour, que je ne puis me diſpenſer de leur donner place dans mes Memoires, & d'en faire le recit perſuadé qu'elles ne deplairont pas.

La Comteſſe de... Mere de Madame la Ducheſſe de... dont nous alons parler, & que nous apelerons la jeune Comteſſe juſques à ſon mariage, étant enceinte reſſentit de cruels maux durant le tems de ſa groſſeſſe. Elle en fut même en peril de mort lors qu'elle acoucha. Depuis elle ne fit que languir, & ſe vit abandonnée des Medecins. Voiant qu'il n'y avoit point de remede du

côté du monde , capable de la sauver , elle tourna toutes ses pensées du côté du Ciel. Elle fit un vœu que si Dieu lui faisoit la grace de la relever de cette maladie , la fille dont elle venoit d'acoucher seroit destinée au Couvent , & qu'elle en seroit une Religieuse. Son vœu fut exaucé , & le retour de sa santé fut regardé de tout le monde comme miraculeux. Elle ne songea plus qu'à acomplir son vœu ; & elle commença par faire élever la jeune Comtesse comme un Enfant qui devoit entrer en Religion dés qu'elle auroit l'âge propre pour cela. Elle voulut même lui faire porter l'habit des Religieuse de Ste. Marie , d'abord qu'elle eut quité le berceau , afin que dés sa plus tendre jeunesse , elle prit les inclinations de l'état auquel elle la destinoir. L'Abesse du Couvent étoit intime Amie de la Comtesse , & elle voulut lui donner une Gouvernante de sa main pour être tou-

jours auprez de la jeune Comtesse. C'étoit une Fille Devote, qui l'entretenoit du mepris du monde & des douceurs de la retraite. Elle fut ainsi élevée jusques à l'age de douze ans, tems auquel elle prit le voile, & entra dans le Convent. Quelques années aprez la jeune Comtesse, ressentit qu'elle n'étoit pas faite pour la solitude, l'age lui donna de l'amour pour le monde : cet amour lui donna un certain esprit qu'elle n'avoit pas encore eu ; cet Esprit qui vient aux Filles à dix huit ans remplit son imagination d'inquietude. Toutes ces nouveautez ausquelles elle n'étoit pas accoutumée causerent de grandes revolutions dans son cœur. Sa grande jeunesse ne lui permettoit pas de soutenir un si rude combat sans alteration. Effectivement elle tomba dans un si grand excez de melancholie, que la Superieure du Couvent la crut funeste à sa santé. Elle jugea à propos de

lui faire faire prendre ces remedes. On fit venir le Medecin ; c'étoit M. F. celui-ci l'aiant vûë n'eut pas de peine à decouvrir son mal. Il avoit une parfaite connoissance de sa Maison, & il prevoioit, que la jeune Religieuse seroit un jour une riche Heritiere. Il faut savoir que la Sœur ainée de la jeune Comtesse étoit tombée dans une maledie à laquelle il n'y avoit point de remede. D'ailleurs, son Frere le Chevalier avoit eu le malheur de se battre en duel, avec le Comte d'A. & par là il se vit exilé du Roiaume. Il s'étoit retiré à la Cour de Vienne, & y avoit pris le parti de la Guerre sous le defunt Duc de Lorraine, qui l'aimoit, & prenoit soin de sa fortune. Il fut tué par un accident funeste, car allant à la Chasse, son Cheval le jetta par terre, & peu de jours aprez il mourut de cette chute par une perte de sang qu'on ne put arréter. La Comtesse aiant apris cette triste nouvelle, defendit à M. F. de l'annoncer à sa

Fille, de peur que cela n'augmentat son mal. La jeune Comtesse passoit sans contredit pour une des plus belles Nonnains du Couvent. Le Medecin n'oublia point cette circonstance. Il fut de ce pas trouver le Duc de ***. avec qui il étoit intime. Il lui dit qu'il avoit trouvé une riche Heritiere, & une belle Maitresse pour le jeune Marquis son Fils ainé; c'est le nom que portoit le jeune Duc dont nous parlons, avant la mort de son Pere. Le Duc écouta cette proposition avec empressement; du bien & de la beauté sont deux qualitez qu'on recherche dans le Siecle où nous sommes. Le Marquis son Fils avoit du pêchant à la debauche, j'avois lié commerce d'amitié avec lui, nous étions fort souvent ensemble. J'avois même fait tout ce que j'avois pû pour le retirer de la compagnie du Chevalier d'Osy, & de l'Abbé Berçour, qui passoient dans Paris pour des determinez. Le Duc son Pere ne balança point, il

crut qu'il étoit tems de le retirer de ce mauvais pas, & de le fixer par le mariage. En effet une jeune femme aimée de son Mari, a des avantages sur son esprit, qui peuvent le ramener plus que toutes les corrections d'un Pere.

Il faut savoir encore que ce qui determina le Duc à ce mariage, c'est la decadence de sa Maison. Il s'étoit ruiné à la guerre quoi qu'il y eut occupé les premiers Emplois. Il est vrai que sa Famille étoit une des plus illustres de France, mais ce n'est pas assez que la Noblesse & l'ancienneté d'une Maison, il faut de grands Revenus pour en soutenir l'éclat; si cela manque c'est un état le plus onereux & le plus embarrassant du monde. Le Medecin aprez avoir fait cette ouverture au Duc, pere du jeune Marquis, sans s'expliquer autrement, il le quitta, parce qu'il jugeoit que la réüssite de ce dessein dependoit uniquement du secret. Il avoit à ménager une Supe-

rieure vigilante & soupçonneuse à qui tout faisoit ombrage. Il devoit garder le silence à l'égard de la Comtesse qui avoit cloitré sa Fille par un vœu de Religion. D'ailleurs, il consideroit que le Couvent étoit un lieu sacré, dont l'entrée n'étoit permise qu'au Confesseur & au Medecin; que si la Superieure venoit à en avoir le moindre vent, elle lui en defendroit pour toujours l'entrée.

A la premiere visite que M. F. fit, il avoit reconnu que l'amour faisoit toute la maladie de la jeune Comtesse; mais comme la Superieure étoit presente il se tût, & ordonna cependant des remedes qui n'étoient qu'un pur amusement. Lors qu'il sortit de la Chambre il dit seulement à la malade, qu'il tacheroit à son retour à la tirer d'affaire. La langueur, & la melancolie reprirent plus que jamais la jeune Comtesse. La Superiure l'étant venue visiter lui demanda comment elle se portoit. Elle lui repondit comme à l'or-

dinaire, quoi que plus mal. Elle lui donna la Vie de Madame de Chantal, Fondatrice de l'Ordre, & la chargea de la lire avec soin, ajoutant, qu'elle trouveroit dans la lecture de ce Livre, des charmes & des douceurs qui ne manqueroient pas de dissiper ses ennuis. Elle le prit par complaisance, mais aussi-tôt qu'elle fut sortie, au lieu des Meditations de Madame de Chantal, elle se mit à lire des Historietes & des Romans, qu'elle tenoit soigneusement cachez dans sa cassette. Les Nonnains du Convent se les prêtoient les unes aux autres tour à tour. Cette lecture étoit l'unique consolation de la jeune Comtesse, elle y passoit les jours & les nuits. Cependant elle venoit de finir son Noviciat, & perdre en même tems toute esperance de sortir pour jamais du Couvent, ainsi il ne lui restoit que des regrets de se voir entre quatre murailles pour le reste de ses jours; Cruelle Mere, disoit-elle en elle-même, pouviez vous

diſpoſer de mon ſort, ſans auparavant conſulter mon inclination ; Faloit-il faire un ſacrifice de ma liberté, de ma jeuneſſe, & de ma beauté à une dévotion que vous vous êtes mis en tête !

Le Médecin rendit une ſeconde viſite à la jeune Comteſſe, & le hazard voulut qu'il la trouvât ſeule. La Supérieure étoit au Parloir en converſation avec l'Abbé de St. G. Aïant commencé à lui tâter le pouls, il crut qu'il n'y avoit point de tems à perdre à lui faire confidence du deſſein qui avoit été concerté pour la tirer du Couvent. Mademoiſelle, lui dit-il tout bas, j'ai découvert vôtre maladie à fond, j'ai lû dans vôtre cœur l'unique remède qui peut vous guérir ; ſi vous le négligez, il n'y a plus que le Tombeau. Vous n'étes point née pour la Retraite, il en faut ſortir, & vous marier. J'ai ordre de vous faire une déclaration d'amour de la part d'un jeune Seigneur des plus

acoomplis du Roïaume. Le seul raport que je lui ai fait de vôtre mérite, l'a si fort prévenu en vôtre faveur, qu'il meur d'impatience de vous le venir témoigner lui-même. C'est un secret inconnu à la Supérieure & à la Comtesse vôtre Mere. Vous sçavez que l'intérêt fait agir la premiére, & qu'un vœu de Religion met celle-ci dans l'impuissance de vous procurer la liberté La Superieure sçait que vous serez l'Hérítiére des grands biens de vôtre Maison, & devore déja en espérance une si riche Succession, ainsi elle s'opposera à vôtre sortie. Je ne vous en dis pas davantage, ajoûta-t-il, c'est à present à vous à me répondre, & à me dire ouvertement tout ce que vous avez sur le cœur sans craindre d'être trahie. Monsieur, répondit la jeune Comtesse, ce que vous venez de me dire, me surprend, & demanderoit du tems pour y rêver. Cependant, comme ce lieu est sacré, & qu'il ne nous permet

pas de nous voir aussi souvent que je le souhaiterois, je vous ferai à mon tour confidence de mes foiblesses. La Comtesse ma Mere m'a voulu faire Religieuse lors que je n'étois encore que dans le berceau, âge trop tendre pour pouvoir juger par moi-même de ma destinée. Les Jeunes, la Retraite & les Austéritez se sont trouvez incompatibles avec la delicatesse de mon tempérament. Il est vrai que nous n'avons rien de plus cher au monde que les biens de l'Eternité; que cette seule pensée nous doit occuper tous les momens de nôtre vie; mais aussi n'y a-t-il que le Cloitre pour nous apprendre la route du Paradis, le reste des hommes en seront-ils donc exclus; Cette pensée m'a jettée dans une profonde rêverie tout le tems de ma solitude, & comme je suis très-persuadée que l'on peut faire son salut dans toutes sortes d'états, & de conditions, j'ai pris la resolution de quitter le Célibat. Je trouve dit

le Médecin, vos raiſons ſolides, mais comme le tems eſt précieux, quittons, ajouta-t-il, la morale pour venir au fait. Je veux dire donnez vôtre conſentement au mariage que je vous propoſe, après quoi laiſſez-moi faire & ſoyez perſuadée que je prendrai des meſures juſtes pour l'accompliſſement de vos ſouhaits L'amour eſt délicat, lui répondit la jeune Comteſſe, & quoi qu'il ſoit aveugle, il a cependant ſes réſerves, & prend ſes précautions pour n'être pas trompé. Je ſeroit au deſeſpoir, diſoit-elle, ſi j'avois jamais lieu de vous reprocher d'avoir abuſé de mes foibleſſes. Je vous demande donc en confidence une grace qui contribuëra beaucoup à mettre mon eſprit en repos. Je me réſerve le choix après quoi je me déterminerai. Il ne me reſte donc plus, ajouta t-elle, qu'à voir la perſonne que vous me deſtinez pour Epoux. Mademoiſelle reprit le Medecin, vous jugez bien que pour
vous

vous donner cette satisfaction, il est nécessaire que nous nous servions d'artifice, pour surprendre la vigilance de vôtre Supérieure. Je trouve donc à propos que vous feigniez de vous trouver plus mal qu'à l'ordinaire; gardez le lit & affectez de ressentir des douleurs violentes. Plaignez-vous, exprimez par vos soûpirs l'excés de vos maux. Donnez à l'Amour tout ce que vous avez donné jusqu'à present à une solitude forcée. Ce Dieu est ingenieux, consultez-le. Si vous en êtes veritablement penetré, vous ne sauriez le trahir. Il vous conseillera mieux que personne, si vous le prenez pour Confident. La Superieure & toutes les Nones du Couvent seront en allarmes. Elles s'empresseront pour chercher des remedes propres à vous soulager. Il ne se fera rien sans consulter le Medecin. Nous decidons de la destinée des hommes, & on n'a garde de mourir sans nous appeller. Je prendrai de-là occasion de leur

persuader que je trouve à propos d'amener un autre Medecin avec moi ; pour examiner de plus prés vôtre maladie. Cet autre Medecin sera le Marquis de ***. vôtre Amant déguisé. Je ferai entendre à la Superieure que c'est un Medecin Anglois trés-habile qui ne fait que d'arriver à Paris. Aprés avoir joüé cette Scene il en faudra joüer une autre, qui écarte pour un tems la Superieure & les autres Religieuses qui seroient bien aises d'assister à nôtre Consulte, ce qui troubleroit les entretiens secrets que vous aurez avec le Médecin déguisé. Pour cet effet, je ferai en sorte que la Marechale de***. vôtre parente viendra au Couvent, pour entretenir la Superieure au Parloir pendant le tems que nous serons à vôtre Chambre ; les autres Religieuses se trouveront à la même heure occupées à faire leurs dévotions dans le Chœur. La jeune Comtesse aplaudit à tout ce que M. F. venoit de lui dire, & lui promit que

dans le moment même, elle s'aloit mettre au lit pour faire tout ce qu'il lui avoit prescrit. Mademoiselle, reprit le Médecin, nous viendrons demain à deux heures aprés midi; joüez bien vôtre rolle, & soïez persuadée que les plaisirs succederont aux peines. Je vous plains ajoûta-t-il, mais M le Marquis de ***, Medecin travesti se réserve à vous guérir réellement de tous vos maux. Là-dessus M. F. sortit de la Chambre de la jeune Comtesse en soûriant; celle-ci fut plus contente qu'une Reine, & eut l'esprit rempli de mille douceurs; la nuit suivante lui parut éternelle, tant elle étoit impatiente de voir la fin de cette Avanture.

Le Medecin, s'étant rendu de ce pas là chez le Duc, il l'informa des dispositions où il avoit laissé la jeune Comtesse. Comme cette alliance flatoit extrémement son ambition, par la part qu'il prennoit à la haute fortune que son fils alloit faire, il

embrassa le Medecin F. & lui dit que pour reconnoitre les obligations qu'il lui avoit ; il pouvoit disposer de tout le credit que le Maréchal de . . . & lui avoit à la Cour. F. répondit au Duc que toute la grace qu'il lui demandoit, étoit de lui procurer la charge de Medecin du Roi. Sur ces entrefaites le Maréchale de ***. Sœur du Duc entra dans la Chambre. On lui fit confidence sécrete de tout ce qui venoit de se passer. Elle fut priée de se rendre au Couvent à l'heure marquée, pour entretenir la Superieure au Parloir, tandis que le jeune Marquis son Neveu deguisé en Medecin monteroit à la Chambre de la Religieuse son Amante.

Le jeune Marquis me vint trouver, & me dit qu'étant son intime ami, il m'alloit confier une intrigue, où il avoit absolument besoin de moi. Il me fit le recit de toutes les démarches que F. avoit déja faites pour mettre l'affaire sur un bon

pied. Je lui répondis que j'étois prêt pour le seconder; & nous allâmes de ce pas chez le Medecin, où nous concertames toutes choses. J'aprouvai le tour qu'on avoit donné à l'intrigue; & je me chargai du reste pour la faire réüssir.

L'heure étant venuë le Marquis prit l'habit noir, la Perruque blonde, & le manteau doublé de velour noir qui est l'équipage des Medecins de Paris. M. F. l'introduisit, la Superieure s'étant presentée à la porte du Couvent pour les recevoir, F. lui dit qu'il ammenoit avec lui un des plus celebres Médecins de la Faculté; un moment aprés le carosse de la Marechale arrive, elle fait savoir à la Superieure qu'elle vient lui rendre visite. On l'introduit au Parloir, où elle demeure en conversation avec elle une grosse heure. Toutes les Religieuses étoient pour lors dans le chœur occupées à chanter les Litanies. Nos Medecins sans perdre tems montent à la Chambre

de la malade. Le Medecin deguisé s'aproche de son lit lui tate le pouls en souriant ; la jeune Comtesse le regarde avec yeux mourans, le Marquis la regarde avec des yeux plains de tendresse, elle lui plût, il lui plut. Il lui dit tout ceque l'amour peut inspirer de plus animé & de plus touchant, elle lui répond par tout ce que le cœur lui suggeroit de plus passionné & de plus tendre. Mais helas ! s'écria pour lors la Comtesse à quelles foiblesses n'est point sujette une Fille qui aime, & qui se voit aimée, le P. B. mon Confesseur s'est tué pour tacher de bannir de mon esprit toutes les folles pensées que l'amour du monde nous inspiré. Il m'avoit representé dans le Confessionnal qu'il faloit renoncer aux grandeurs humaines, & aux plaisirs, trompeurs de la vie par ce qu'ils étoient incompatibles avec la retraite & la solitude. Ce bon Pere nous avoit prêché dans le chœur ; qu'il faloit faire un sacrifice de toutes nos

paſſions criminelles aux biens de l'Eternité, que la meditation de la felicité dont joüiſſent les Ames des bien-heureux dans le Paradis devoit occuper ſans ceſſe nos Eſprits; que nous ne devions jamais perdre de vûë le vœu de chaſteté que nous avions fait en entrant en Religion; mais l'amour du monde nous prêchoit à ſon tour une autre morale remplie d'autres charmes, qui nous faiſoient oublier dans un moment tous ces importans devoirs, & j'ai raconnu continuoit-elle par ma propre expérience, qu'il ne faloit que la vûë d'un jeune homme bienfait, pour déranger le cœur de la plus devote Nonnain. Je n'avois eu affaire juſques alors qu'au phantôme de ce Conquerant; & je n'avois encore aimé qu'en idée; mais à vôtre vuë, Marquis, je cede, & je prends la reſolution de quiter pour toûjours le Couvent. Au même inſtant, le Marquis tira de ſon doigt un beau Diamant, & en le preſen-

tant à ſon Amante, voilà dit-il Comteſſe le premier gage de mon amour. Celle-cy à ſon tour lui fit preſent de ſon Portrait en miniature enrichi de pierrieres, & lui dit voilà Marquis les premieres aſſurances de ma fidélité On finit enfin l'entrevuë, & on convint avant que de ſe ſeparer du jour & de tout ce qu'il faloit faire pour l'enlevement.

Mais comme les plus grandes douceurs de l'amour, ont toujours leurs amertumes, il arriva un accident funeſte capable de tout perdre. Le Duc Pere du jeune Marquis eut un accés d'Apoplexie, qui lui ôta l'uſage de la parole & le coucha enfin dans le Tombeau dans l'eſpace de douze heures. Cette mort inopinée apporta de terribles changement dans ſa Maiſon. Elle ſe vit accablée de dettes. C'eſt le ſurt des grands Seigneurs de la Cour qui depenſent dix fois plus qu'ils n'ont au monde. Le jeune Marquis ſe vid par là bien des affaires ſur les bras,

& comme il étoit l'ainé de sa Maison il fut obligé d'en soutenir tout le poids. Sa grande jeunesse, le peu d'experience qu'il avoit, & le libertinage dans lequel il avoit vécu, le mirent dans une situation capable de le déconcerter sans les bons avis dn Marechal de *** son Oocle, dont le credit étoit puissant à la Cour. Cet appui releva pour un tems ses esperances, & lui fit prendre la resolution de sacrifier tout pour assurer sa fortune. Il étoit sûr de l'inclination de la jeune Comtesse ; elle lui avoit fait un avœu ingenu, de sa tendresse, & confié tous les secrets de son cœur. Cependant il ne lui étoit pas possible de la voir pendant le deüil. Il lui écrivit une Lettre qui lui fut renduë par le Medecin F. conçûe en ces termes.

Je viens de perdre un Pere qui m'avoit toûjours aime tendrement. Cette affliction est une des plus sensibles qui me pût arriver. Je me per-

ſuade que vous ſouffrirez que je verſe quelque larmes ſur ſon Tombeau. Ce ſont là les derniers devoirs d'un Fils envers un Pere., aprés quoi je ne ſongerai plus qu'à vous. Il m'a laiſſé en mourant le Titre de Duc, & à vous celui de Ducheſſe. Cette nouvelle qualité ne vous ſera pas déſagréable, quoi que le ſujet ne vous en ſera pas moins affligeant qu'à moi, par la part que vous prenez ſans doute à une ſi ſenſible perte. Je ne dors plus parce que vôtre Couvent a rempli mon imagination de mille charmes. Il s'eſt fait chez moi une revolution ſurprenante; Je veux dire que le Medecin eſt devenu la malade, & la malade le Medecin qui peut ſeule me guerir.

La Lecture de cette Lettre rendit la Comteſſe inconſolable. Quoi qu'elle fut pleine pour elle de ſentimens de tendreſſe, mille penſées troublerent le repos & la tranquilité dont elle avoit joüi depuis leur pre-

miere declaration d'amour. Mille obſtacles qui alloient s'oppoſer à ſon enlevement par la mort fatale du Duc ſe preſentoient à ſon eſprit. L'amour eſt impatient, & elle prevoïoit que les longueurs l'alloient faire devenir la victime de tous les bruits qui ſe répandroient dans Paris Que le jeune Marquis de *** l'avoit voulu enlever du Couvent, mais que ce deſſein aïant manqué, elle avoit été renfermée plus étroitement. D'autre part elle ſe figuroit que le Maréchal de *** Oncle de ſon Amant ne manqueroit pas de lui faire épouſer quelque autre perſonne de la Cour. Elle paſſa quelques jours à rever ſur l'incertitude de ſa deſtinée, ſans ſavoir à quel Saint ſe vouër, toujours dans l'inquiétude & toujours en allarmes.

C'étoit mon tour d'agir. Je conſeillai au jeune Duc, c'eſt le nom qu'il prit après la mort de ſon Pere, d'ecrire un Billet à ſa Maitreſſe qui lui fut encore rendu par le

Médecin. Il lui marquoi qu'elle se tint prête, & qu'il la prioit de mouler trois clefs sur de la cire. C'étoit la clef de sa chambre, celle de la porte qui est au bas de l'escalier par où les Religieuses entroient dans le jardin, & enfin celle de la porte du jardin qui donnoit dans la ruë. Comme tout cela ne se pouvoit exécuter sans confidente. Je trouvai le secret d'engager la Sœur Portiére du Couvant dans les intérêts de nos Amans. Je lui promis de la part du jeune Duc une bourse de cent ducats Elle les accepta & promit de favoriser l'évasion de la Comtesse, & de lui remettre les clefs en question. Les clefs étant moulées j'en fis faire tout aussi-tôt de pareilles. Outre cela je fis preparer un fantôme qui devoit être couché dans le lit de la Religieuse pendant que nous l'enleverions. Je me servis du portrait dont elle avoit fait present à son Amant sur lequel on copia tous les traits de la ressemblance sur le visage du

fantôme qui étoit de la cire. D'ailleurs nous avions donné à ce fantôme les mêmes habits qu'elle portoit dans le Couvent. Tout étant prêt, le Médecin rendit sa derniére visite à la malade imaginaire, & l'avertit de l'heure que nous avions prise. Nous ne perdimes point de tems : La nuit étant venue, le Duc & moi nous déguisames, je fis prendre des masques à quatre Laquais bien armez qui nous dévoient accompagner. Son Carosse & ses Laquais avoient aussi pris des livrées inconnuës. Nous nous rendimes sur la minuit à la porte du jardin ; l'aïant ouverte, je pris le fantôme entre mes bras, & je dis au jeune Duc de me suivre ; aïant traversé tout le jardin j'ouvris la porre de l'Escalier & nous nous rendimes sans bruit à la porte de la Chambre de la Religieuse, qui nous attendoit avec impatience, cette derniére porte aiant été aussi ouverte, je couchai sur le lit de la Comtesse le fantôme

qui la reprefentoit, & nous fortimes tous trois, après avoir refermé toutes les portes, par où nous étions entrez. Nous nous rendimes enfin au Caroffe qui nous attendoit au bout de la muraille du jardin, & dela à la maifon du Duc.

Il faut favoir que lors que les Religieufes s'étoient retirées, la Superieure accompagnée de la Sœur portiere que nous avions gagnée, faifoit la ronde du Couvent, & elle fermoit pour lors toutes les portes & en emportoit les clefs dans fa Chambre. Le matin elle faifoit le même tour pour ouvrir les mêmes portes; ainfi rien ne pouvoit échaper à fa vigilance. Le lendemain de l'enlevement de la Comteffe, elle fut à fa Chambre pour en ouvrir la porte à fon accoutumée; la deference particuliere qu'elle avoit pour une perfonne de fon rang & de fa naiffance, l'obligea à y entrer pour lui demander comment elle avoit paffé la nuit; mais la voiant étendue fur fon lit,

c'étoit ſon fantôme , elle crut qu'il valoit mieux la laiſſer repoſer, & ſe retira doucement de peur de l'éveiller. L'heure de l'Office qui ſe fait avant midi étant venue, la Comteſſe n'y paroit point. On envoie à ſa Chambre pour l'en averrir, mais on raporte qu'elle dormoit encore. Enfin l'heure du diner vient; on l'apelle mais elle ne repond point; pour lors on craint qu'il ne lui ſoit arrivé quelque accident. La Superieure & toutes les Religieuſes montent avec empreſſement à ſa Chambre, la voient étendue ſur ſon lit ſans action & ſans mouvement, la deshabillent au plus vite, mais au lieu de la Comteſſe, elles ne trouvent qu'un fantôme affreux. Ce qu'il y avoit de plus rare & de plus plaiſant dans cette Scene, c'étoit de voir courir de Chambre en Chambre toutes les jeunes Nonnains effraiées comme ſi elles avoient vû le Diable.

L'enlevement de la Comteſſe qui fut ſuivi de ſon mariage fit un grand

éclat à la Cour, & tout Paris en parloit. La Comtesse sa Mere en fut dans un chagrin qui ne se peut exprimer. La Superieure dans une rage qui alloit à la fureur. La Comtesse à force de frequenter ces devotes, & sur tout la Superieure qui ne parloit que par inspiration, en avoit déja pris toutes les manieres, & vivoit en veritable Religieuse. Elles unirent donc leurs interêts ensemble, & porterent leurs plaintes à M. de H. Archevêque de... pour lui demander justice sur un tel attentat. Le Pere B. qui étoit le Confesseur ordinaire de ce Couvent, & à qui la jeune Duchesse avoit declaré en Confession tous les secrets de son cœur, étoit encore des plus irriteé par le mepris que celle-ci venoit de faire de tous ses sages Conseils. Cependant la Duchesse n'avoit eu garde de lui reveler le dessein qu'elle avoit de se procuret la liberté. Il est vrai qu'elle lui avoit fait confidence de ses foiblesses & de l'aversion qu'elle

avoit pour le Celibat. Le Confesseur de son côté l'avoit exhortée à la perseverance, en lui representant que les degouts qu'elle avoit pour la vie solitaire ne partoient que de sa trop grande jeunesse, que l'âge meur l'en gueriroit, & lui feroit enfin gouter mille douceurs : Qu'elle devoit regarder la revolte des passions humaines comme un orage qui ne seroit pas de durée, mais que le calme les suivroit de prez.

La Comtesse de * * * Mere de la jeune Duchesse, que ne l'avoit point voulu voir depuis sa sortie du Couvent, reprit les sentimens de tendresse qu'elle avoit toûjours eu pour elle, & cette tendresse augmenta enfin par la mort de son Pere & de sa Sœur ainée. Elle restoit seule de tous ses Enfans, & par conséquent l'unique Héritiere de sa maison. Les cruels déplaisirs que son enlevement lui avoit causé, ne l'empêcherent point dans la suite de déclarer à sa Fille, qu'elle remercioit Dieu

des moïens dont il s'étoit servi pour la faire sortir du Couvent. La jeune Religieuse devenuë Duchesse en entrant dans le monde eut d'abord de la peine à gouter les maniéres de la Cour. Tout lui paroissoit nouveau & bizarre. Les habits magnifiques & tous ces ajustemens que le caprice des modes invente, lui parurént d'abord si étranges, qu'elle fut plus d'un an à s'y accoutumer. Elle étoit si habituée au voile & à l'habit Religieux, qu'elle ne pouvoit souffrir les riches coeffures & les habits de coleur. Quand elle se régardoit dans le miroir tout cela lui paroissoit l'équipage monstrueux d'une Comédienne, ou d'une mascarade qui qui court le Carnaval. Enfin comme le tems change le cœur & les inclinations, elle s'accoutuma insensiblement à tout. Mais ce qui lui fit encore beaucoup de peine, fut cèt air timide & devoit, qu'elle avoit contracte dans la retraité, dont elle ne pouvoit se défaire. Il

faut à la Cour de la hardieſſe, de la fierte, de l'enjouëment, & beaucoup de preſence d'eſprit. Elle n'avoit rien moins que toutes ces qualitez. Qu'une femme ait de la jeuneſſe & de la beauté ſans cèt aſſaiſonnement elle reſſemble aux Statuës que l'on met ſur les Autels. C'eſt le commerce du monde qui donne aux Dames ce brillant, cèt air vif, cette converſation aiſée, & ce je ne ſçai quoi qui les fait admirer & triompher des cœurs.

La premiére fois qu'elle parut à la Cour, ce fut chez Monſieur Frére du Roi, où ſe trouvérent la Princeſſe de Monaco, les Ducheſſes de Richelieu, de Mazarin, & de Crequi, & le Prince d'E... On ſe mit à joüer. Le Duc ſon Epoux prit place auprès de la Ducheſſe Mazarin. Le Prince d'E... ſe vint aſſeoir auprès d'elle. L'avanture qui venoit d'arriver, lui attira les regards de tous les Seigneurs & de toutes les Dames qui compoſoient cette Aſſem-

blée. Mais elle n'en fut pas quitte pour cela, elle eut encore à essuïer toutes les railleries de ces Messieurs. Le Prince d'E. . . qui s'étoit acquis la réputation de redoutable auprès des Dames, & à qui la plupart faisoient gloire de sacrifier, se mit en tête un nouvel attachement pour elle. Il se flatoit d'une conquête assurée, par la jeunesse & la nouveauté d'un cœur qu'elle apportoit à la Cour. Effectivement, la Duchesse n'étoit point faite à ce manége, & elle ignoroit les ruses qui mettent à l'abri la vertu d'une femme. Le Prince prit enfin son tems, & lui fit confidence de sa passion, & comme il connoissoit parfaitement la jalousie du Duc son Mari, il prit toutes ses précautions pour la déguiser. La Duchesse fut muette à la déclaration d'amour que venoit de lui faire le Prince d'E. . . dans la pensée que le tems le pourroit guérir de cette saillie. Pour couper court à une intrigue qui lui paroissoit dangereu-

ſe, elle feignit de ſe trouver mal, & s'abſenta de la Cour pendant quelques jours. Mais le Prince, qui étoit devenu amoureux à la folie, envoioit tous les jours demander de ſes nouvelles; & afin que cela ne parut pas venir de lui, Il avoit fait faire un habit à un de ſes Laquais, qui imitoit les livrées de la Marechare, Tante de la Ducheſſe. Par cet artifice il decouvrit que ſa maladie n'étoit qu'imaginaire, & qu'elle ſervoit de pretexte aux raiſons qu'elle avoit de le fuir.

Le Prince ſavoit que le jeune Duc étoit paſſionné pour le jeu, il trouva à propos de ſe ſervir de ce penchant pour s'inſinuer dans ſon eſprit. Dans la penſée que ſi une fois il pourroit auſſi ſans faire ombrage à ſon humeur jalouſe, avoir libre accez auprez de la Ducheſſe. Du depuis, il ne ſe faiſoit aucune partie pour le jeu qu'il n'y intereſſat le Duc. Un ſoir il le vint prendre en Caroſſe, & le mena chez la Dame

Germain dans la ruë St. Honnoré, où se trouverent les Chevaliers C... & de L... C'étoit là le Rendez vous des Joüeurs de profession qu'il y avoit pour lors à Paris. Le Prince d'E... tendoit des pieges au Duc, dont il s'aperçeut que bien longtems aprez. Car il avoit si bien lié la partie avec ces autres Messieurs qui étoient d'intelligence avec lui, contre le Duc, que celui ci perdit quatre cens pistoles dans moins de trois heures. Il est à presumer que ceux là joüoient faux. Cependant, le Duc se trouva bien-tôt à sec; il n'avoit pris avec lui que cent pistoles. Le Prince d'E... qui cherchoit à l'obliger, lui offrit de paier pour lui les autres trois cens pistoles. Le Duc les accepta, & lui promit de les lui rendre le lendemain matin. Le Prince lui repondit galamment que cela ne pressoit point, & qu'il en avoit encore autant à son service, s'il étoit d'humeur de passer le reste de la nuit au jeu. Que la chance pouvoit

tourner en ſa faveur, & lui faire regagner ce qu'il avoit perdu. Le Duc fit reflexion que ce ſeroit un peu trop hazarder pour un ſoir, & qu'il pouvoit encore perdre ces trois cens piſtoles. Il remercie le Prince, monte en Caroſſe & ſe retire. Le Prince voulut l'accompagner pour ſe faire un merite auprez de la Ducheſſe de ce qu'il avoit retiré le Duc du jeu. Celui ci ne put lui refuſer cette complaiſance, & le pria de ne point dire ce qui venoit de ſe paſſer à la Ducheſſe, & ſur tout qu'il lui eut prêté trois cens Loüis. Le Prince lui repondit qu'il le connoiſſoit mal, que ſon deſſein étoit de lui rendre ſervice en ſecret; qu'il connoiſſoit d'ailleurs l'humeur des femmes, à qui il ne faloit dire, que ce qu'on vouloit bien qu'elles ſçeuſſent.

Enfin le Duc revint à une heure aprez minuit, & trouva la Ducheſſe dans ſon lit à qui il parut tout reveur ſans qu'elle put en decouvrir le ſujet. Le lendemain matin à ſon le-

ver, il donna ordre à ſon Valet de Chambre ſecretement de faire une fauſſe clef pour ouvrir la caſſette de la Ducheſſe. Elle venoit d'entrer par ſon mariage dans une Maiſon endetée de toutes parts. Tout l'argent comptant qu'elle y avoit aporté avoit été emploié à acquiter une partie des dettes, de ſorte que le Duc ſe trouvoit pour lors ſans argent. Cependant ſon honneur l'engageoit à rendre au Prince d'E... les trois cens loüis qu'il lui avoit prêté. Pour les avoir il ne voioit point d'autre reſſource que celle d'engager les pierreries de la Ducheſſe enfermées dans ſa caſſete. Le valet de Chambre lui aporta donc une fauſſe clef pour l'ouvrir; en aiant tiré les pierreries, il les porta chez Ferrier celebre joüaillier, & le pria de lui fournir des pierreries fauſſes pour celles qu'il lui fit voir, & de lui compter d'ailleurs les trois cens loüis dont il avoit beſoin, en lui laiſſant pour nantiſſement les veritables.

tables. Ferrier livra au Duc ce qu'il lui avoit demandé ; celui-ci ; étant remonté en carosse revint chez lui, ouvrit la cassette & y mit les fausses pierreries. Aiant mis les trois cens loüis dans une bourse, il les envoia au Prince d'E... celui-ci qui avoit eu son but en les lui pretant, les refusa, & renvoia son valet de chambre avec la bourse au Duc. Voilà à quoi l'amour d'un côté, & le jeu de l'autre, deux passions qui se suivent de prez, reduisent bien souvent les Grands Seigneurs de la Cour.

Venons au depart du nouveau Roi. Jamais la Cour de France n'a été dans une plus grande joie qu'à ce depart, ni en même tems dans un plus grand regret. D'un côté elle voioit partir avec plaisir un jeune Prince, qu'elle venoit d'élever sur le Trône de la plus puissante Monarchie du monde par des soins & des travaux infinis ; & de l'autre elle avoit un sensible regret d'envoier un si beau Prince parmi une Nation

qui avoit été de tout tems sa plus mortelle ennemie, & qui ne peut aimer ses Rois, quand ils ne regnent pas à la mode du Païs. Ce premier sentiment étoit un effet de l'inclination du Roi tres-Chrêtien qui s'aplaudissoit avec raison d'avoir si bien réüssi dans ses desseins; & le second étoit d'avoir surplanté toute l'Europe pour donner une Couronne à son petit Fils, qu'on disoit apartenir à un Prince de la Maison d'Autriche. Cependant le Roi de France qui regardoit l'élevation de son petit Fils sur le Trône avec juste raison comme la plus belle action de son Regne, n'épargna rien pour en relever l'éclat, & la faire briller aux yeux de toute la Chrêtienté. Il mit des puissantes Armées sur pié, ouvrit ses tresors immenses, & repandit à pleines mains des grandes richesses.

Ce grand Monarque se donna des peines & des soins empressez, s'il en fut jamais, au depart du nouveau Roi. Il regla lui même la route;

nomma les Seigneurs de la Cour qui devoient être du voiage ; le nombre des Gardes du Cprps , les Brigades de Gensdarmes , de Chevaux legers, de Mousquetaires noirs & blancs, & les Suisses qui devoient faire la Garde pendant la route , & escorter Sa Majesté Catholique. Il ordonna aussi les Equipages des deux Princes , les Ducs de Bourgogne & de Berri , qui prierent Sa Majesté de leur permettre d'accompagner le Roi leur Frere jusques sur les Frontieres d'Espagne. Le soir de la veille du depart de Sa Majesté Catolique le Roi fit venir dans son Cabinet , le Duc de Beauvilliers, le Maréchal Duc de Noailles Gouverneurs des Enfans de France , & les Marquis de Seignelai & de Razilli sous Gouverneurs , & eut un entretien particulier avec ces Seigneurs sur les soins qu'ils devoient prendre de la conduite & de la santé du nouveau Roi , & des Enfans de France. Sa Majesté leur dit qu'elle avoit destiné 24. boursesde mille

Loüis d'Or chacune, dont les deux Princes feroient le partage avec le Roi leur Frere qu'outre ; cela Sa Majesté Catholique auroit un present de cent mille Loüis d'Or. Sa Majesté Tres Chrêtienne ajouta que ce voiage lui couteroit plusieurs millions, mais qu'elle seroit contente pourvû qu'elle fut assurée que les liberalitez que l'on feroit seroient à propos : Elle conclut qu'elle leur recommandoit sur tout de veiller sur les bonnes mœurs, & d'inspirer aux trois Princes l'excellence des vertus heroïques, & toute sorte de beaux sentimens pour les rendre un jour dignes de regner avec autant d'éclat & de gloire que leurs Ancêtres. Le lendemain 4. Decembre jour du depart. Sa Majesté Catholique étant habillée entra dans l'apartement de Monseigneur le Dauphin, où elle eut une entrevuë d'une grosse demie heure. M. le Dauphin en lui faisant ses adieux, (lui dit, qu'elle devoit se souven r

toute sa vie du sacrifice genereux qu'il venoit de faire en sa faveur, d'une Couronne qui lui apartenoit de Droit, mais qu'il avoit bien voulu la lui ceder par un motif de tendresse naturelle à un Pere pour son Fils. Qu'outre l'amour paternel, des raisons d'Etat l'avoient porté à en user ainsi, pour prevenir des Guerres sans fin, que l'union aparante des deux Monarchies réünies en sa personne, comme le plus proche Heritier à la Couronne de France lui auroit immanquablement attirées: Que quoi le premier pretendant à cette Couronne, & toujours dans l'incertitude de devenir jamais Roi, il se faisoit cependant un extreme plaisir de le voir sans jalousie monter sur le Trône d'une des plus puissantes Monarchies du monde, qu'elle n'oublieroit jamais ce bienfait: Qu'il ne lui demandoit pour toute reconnoissance, que de l'aimer toujours tendrement: aussi bien que ses Freres les Ducs de Bourgog-

Couronne dont il ſortoit, pour faire la guerre un jour contre ſes Freres: Qu'il devoit conſerver la memoire des ſoins paternels qu'elle avoit pris, & des treſors immenſes qu'elle avoit ſacrifiez pour l'élever au Trône d'une Monarchie qui comptoit pluſieurs Roiaumes ſous ſa domination: Que le ſouvenir des bienfaits qu'il venoit de recevoir de la Couronne de France le devoit allier à jamais cette Couronne: Que l'Union reciproque qui devoit regner entre les deux Monarchies; feroit tout ſon apui, & le rendroit un jour abſolu en Eſpagne, comme elle l'étoit en France: Qu'elle ne doutoit point que les commencemens de ſon Regne n'éffarouchaſſent une Nation, qui avoit toujours aimé les Princes de la Maiſon d'Autriche preferablement à tous autres: Qu'elle prevoioit que l'attachement que les Eſpagnols avoient toujours pour cette Maiſon, pourroit bien alumer une Guerre; mais qu'elle eſperoit que les

dispositions qu'elle avoit prises feroient avorter tous les Projets de ses Ennemis, & rendroient son Regne en Espagne florissant : Que pour parvenir à ce bonheur, qui doit être le but de tous les Princes qui montent sur le Trône, elle lui conseilloit d'avoir pour maxime l'abaissement des Grands, & l'élevation des petits, afin que les uns & les autres fussent dans une soumission raisonnables, que c'étoit là en quoi consistoit le veritable Art de Regner. Aprés ce discours le Roi Tres-Chrêtienne presenta au Roi Catholique à Signer un Traité d'Union, & d'Aliance perpetuelle entre les deux Couronnes. Par ce Traité Sa Majesté Catholique cedoit au Roi Tres-Chrêtien & à la Couronne de France à perpetuité, les Païs Bas & le Milanois, en consideration des grandes depenses que ce dernier Monarque avoit fait pour l'élever sur le Trône d'Espagne, le Roi Tres-Chrêtien s'engageant de donner un equivalent

à l'Electeur de Baviere & au Prince de Vaudemont : De plus Sa Majesté Catholique promettoit de ne rien faire pendant son Regne , & celui de ses Successeurs que de concert & suivant les Conseils Tres-Chrêtien & de ses Ministres : Qu'elle ne permettoit le commerce des Indes à aucune autre Nation qu'aux François. D'autre part Sa Majesté Tres-Chrêtienne , & ses Successeurs à la Couronne de France s'engageoient de secourir de toutes leurs forces ledit Roi Catholique , & ses Successeurs dans toutes les Guerres que Sadite Majesté entreprendroit, ou qui lui seroient declarées par les Ennemis des deux Couronnes, &c.

Ce jeune Monarque aprez avoir entendu le Discours que le Roi venoit de lui faire , & avoir Signé le Traité qui lui fut presenté entra dans l'apartement de Madame la Marquise de M... pour prendre aussi congé d'elle. (La Marquise lui dit qu'elle avoit fait des vœux pour son eleva-

tion ſur le Trône, qu'il avoit plu à Dieu d'exaucer, qu'elle aloit à preſent faire des prieres à la même Providence pour ſon affermiſſement ſur le même Trône : Qu'elle lui ſouhaitoit l'amour des Peuples ſur leſquels il aloit Regner, ſuivi d'un Regne plein de proſperité & de la victoire ſur ſes Ennemis : Que comme toute la France lui attribuoit l'honneur d'avoir toujours bien conſeillé le Roi, elle voioit avec plaiſir que les avis qu'elle avoit donné ſur le Traité de Partage, & ſur l'acceptation du Teſtament avoient ſi bien réüſſi; qu'elle prioit Sa Majeſté Catholique de la vouloir toujours honorer de ſon eſtime, & de ſa bien-veillance: De n'oublier jamais la Couronne de France qui lui avoit donné la naiſſance ; & de ne rien faire que de concert avec le Roi Tres-Chrêtien à qui il étoit redevable de ſon elevation.

Après ces entrevûës, il y en eut encore une à Seaux, Maiſon de

Plaiſance que M. le Duc du Maine venoit d'acheter, où la Cour fit ſes derniers adieux au jeune Roi. Ce fut là où parut tout l'excès d'une tendreſſe réciproque, où la douleur & la joie mêlées enſemble furent à leur comble., ce qui faiſoit une ſpectacle digne de la mémoire des Siécles à venir. Madame la Ducheſſe du Maine, la veille du départ de Sa Majeſté Catholique, alla à Seaux pour préparer toutes choſes; les Ducheſſes de la Ferté & de Lauzun, Madame de Menneville & M. de Laſſé l'accomeagnérent, & lui aiderent à faire tous les préparatifs deſtinez à la reception de tant de Princes. Le Duc du Maine, & le Comte de Toulouze s'y rendirent auſſi à une heure après minuit. Le lendemain la Princeſſe d'Harcour, Madame la Ducheſſe, Mademoiſelle d'Anguien, Madame la Ducheſſe, Mademoiſelle d'Anguin, Madame la Princeſſe de Furſtemberg., la Ducheſſe d'Humiéres, & Madame

de la Garde alloient devant, & les Gendarmes fermoient la marche. La Cour partit de Verſailles dens l'ordre que je viens de marquer le 4. Decembre à dix heures & demie, & arriva à Seaux à midi & un quart. On ne ſçauroit exprimer l'affluence du monde, & le nombre de Caroſſes dont le chemin & les avenues de Seaux étoient remplis. Les Echaffaux que l'on avoit dreſſée les murailles des Jardins, les Toits des Maiſons, & même les arbres étoient pleins de toute ſorte de gens que la curioſité d'un ſpectacle, qui ne s'étoit jamais vû en France, y avoit attirez. Le grand chemin étoit bordé des deux côtez de quatre files de Caroſſes. Leurs Majeſtez à leur arrivée furent reçeuës à la decente du Carroſſe, Par Monſieur le Prince, Monſieur le Duc, & M. le Duc du Maine. Les deux Rois aiant percé la foule prodigieuſe de monde qui occupoit l'entrée du Chateau, ſe rendirent dans une Chambre avan-

cée, tandis que toute la Cour resta dans le Salon. Leurs Majestez eurent dans cet apartement retiré un Entretien d'une demie heure, où le Roi de France donna au jeune Monarque son petit Fils ses dernieres instructions sur l'Art de regner. La posterité aprendra un jour ce qui se passa dans cette celebre & secrete entrevuë. Aprez cette conversation particuliere entre les deux Rois, les Princes de la Cour furent apelez tour à tour pour venir faire leurs derniers adieux à Sa Majesté Catholique. Le Roi Tres Chrêtien apella le premier Monseigneur le Dauphin seul; demi quart d'heure aprez Sa Majesté apela l'Ambassadeur d'Espagne, qui aprez avoir pris congé de nouveau se retira dans le Salon; M. le Duc & Madame la Duchesse de Bourgogne furent ensuite apelez. M. le Duc de Berri vint à son tour, il fut suivi de Monsieur & de Madame; un moment aprez Monsieur le Prince, & ensuite les

Princesses ; puis Monsieur le Duc, M. le Duc du Maine, le Comte de Toulouze ; & le Prince de Conti. Les tendres adieux de tant de personnes augustes furent suivis de beaucoup de larmes ; & jamais la Cour n'a été penetrée d'une si vive douleur qu'à cette separation. Le Le Roi Tres Chrêtien lui même parut fort touché, & embrassa tendrement le Roi son petit Fils ; il embrassa aussi les Ducs de Bourgogne & de Berri qui devoient accompagner le nouveau Monarque jusques aux Frontieres des deux Roiaumes. Pour dernier adieu Sa Majesté Tres Chrêtienne embrassa une seconde fois le Roi d'Espagne, ce qui attendrit extrémement les spectateurs. Le nouveau Roi monta enfin en Carrosse le Roi Tres Chrêtien present ; le Duc de Bourgogne se mit à sa gauche ; le Duc de Berri, & le Maréchal Duc de Noailles sur le devant ; & aux portieres se placerent les Marquis de

Seignelai & de Razilli Sous-Gouverneurs des Enfans de France. Aprez le depart du Roi d'Eſpagne Monſeigneur le Dauphin monta en Carroſſe & ſe rendit au Chateau de Meudon pour diſſiper une partie de la douleur, que la ſeparation du nouveau Monarque venoit de lui cauſer. Le Roi reſta à Seaux, & en partit avec la Ducheſſe de Bourgogne pour retourner à Verſailles, lors que le Regal ſplendide que le Duc du Maine y avoit fait preparer fut achevé. On ſervit à Seaux juſques à 27. Tables, où tous les Princes, les Seigneurs & les Dames de la Cour furent traitez avec une delicateſſe & une magnificence ſans égale. Les Peuples même qui y étoient venus de tous côtez participerent au Feſtin, dont la celebre memoire ſe devoit conſerver juſques dans les Siecles à venir. On leur fit diſtribuer de tous côtez du pain, du vin, du poiſſon, des fruits, des confitures, & toutes ſor-

tes de rafraichiſſemens en abondance. On compte juſques à ſix mille bouteilles de vin qui furent diſtribuées ce jour là, où tout ſe fit avec une generoſité & une magnificence qui n'ont jamais eu d'exemple. Voilà ce qui ſe paſſa de plus particulier à la Cour au depart de ce jenne Monarque. Je viens à nôtre route.

Le Roi Très-Chrêtien avoit ſi bien réglé la maniére dont nous devions vivre pendant le Voïages qu'elle nous tenoit lieu, pour ainſi dire, de Medecin. Nous avions ordre de ne point diner mais de déjeûner ſeulement, & de nous en tenir à ce repas juſques à la couchée Pour moi, qui ſui accoûtumé à faire réguliérement mes trois repas par jour, j'eus de la peine à me conformer à ce régime; je n'étois pas le ſeul; mais il falloit malgré que nous en euſſions en paſſer par là, & loüer en même tems la ſageſſe du Roi, qui prenoit un ſoin ſi particulier de nôtre ſanté. Nous avions encore

ordre de soûper de bonne heure, & de nous coucher de même. Pour cèt ordre je suis persuadé qu'il fut mal éxécuté, si on en excepte les trois Princes, le Duc de Beauvilliers, le Maréchal Duc de Noailles, Gouverneurs, & les Marquis de Seignelai & de Razilli, Sous-Gouverneurs. J'avois lié commerce d'amitié avec plusieurs Seigneurs de la suite du nouveau Roi, dont M. le Duc de... étoit un des principaux, avec qui je passois agreablement les nuits. Nous en étions quittes le lendemain pour dormir quelques heures sur nos chevaux chemin faisant, ce qui faillit à me causer un accident funeste; car étant tombé de mon cheval du haut d'une Ravine, je roulai dans un ruisseau assez profond, où je courus risque de me noier. Cette imprudence m'attira les railleries des trois Princes & de toute la Cour; mais comme j'étois accoutumé aux Avantures, j'attribuai à mon heureuse Etoile celle-ci,

comme toutes les autres de ma vie, ſans oublier celle qui m'étoit déja arrivée dans mon enfance, lors qu'une cheminée tomba ſur mon berceau. Sa Majeſté Tres Chrêtienne avoit encore preſcrit aux Gouverneurs des Princes que le nouveau Roi auroit ſa Table ſeul, & les Ducs de Bourgogne & de Berri la leur auſſi, & qu'ils mangeroient en public pour ſe concilier l'amour des Peuples; tout ce qu'il y avoit de beau monde dans les Villes qui étoient marquées dans nôtre route, ſe trouvoit au ſouper de Sa Majeſté Catholique & des Princes. Comme la curioſité eſt inſeparable du beau Sexe, les Dames qui ſe diſtinguoient par leur beauté étoient des premieres à ſe faire voir un nouveau Monarque, & j'ai remarqué que bien ſouvent leurs charmes auroient fait de grandes impreſſions ſur l'eſprit de Sa Majeſté, ſans les precautions du Duc de Beauvilliers, qui pour ſe regler ſur les conſeils que le Roi

lui avoit donné en partant, prevenoit adroitement toutes les ruſes de l'amour : cela rapelle dans mon eſprit un plaiſant artifice dont le Gouverneur d'un certain Prince ſe ſervoit pour conſerver dans toute ſa force la Virginité de ſon Eleve, afin que s'il arrivoit qu'il parvint un jour à la Couronne, il fut en état de lui donner des Heritiers. Il avoit fait faire un eſpece de Ceinturon, garni tout autour de petites Sonnettes. Le Prince étoit obligé de prendre toutes les nuits, à l'exemple d'un General d'Armée qui endoſſe le harnois à la vieille d'une Bataille, le Ceinturon fermé à reſſort, & d'en remettre la clef à ſon Gouverneur. Celui-ci couchant dans une Chambre voiſine de celle de ſon Eleve, veilloit au bruit des Sonnettes, & accouroit tout auſſitôt au moindre bruit pour examiner de prez, s'il ne ſe paſſoit rien qui fut capable de tromper par ſa vigilance ſur le fait de l'amour. Si le

Duc de Beauvilliers avoit ſoin pendant le Voiage que le nouveau Roi n'entrat point dans des commerces galans avec les Dames ; le Maréchal Duc de Noailles n'en avoit pas moins pour les deux Princes ſes freres. Celui-ci tachoit de prevenir les reproches que la Ducheſſe de Bourgogne nouvellement mariée, n'auroit pas manqué de lui faire à ſon retour à la Cour, ſur l'infidelité du Duc ſon Epoux. Mais ſi on contraint les Princes dans leur Jeuneſſe, & pendant leur Minorité ſur le fait de la Galanterie ; on peut dire que quand ils ſont devenus Souverains, ou qu'ils ſont montez ſur le Trône, ils ſe recompenſent largement, & là pouſſent ſi loin qu'ils ne reconnoiſſent plus aucunes bornes. Le deſir de contenter leur paſſion eſt un champ vaſte, qui ſoumet tout à leur bienſeance & à leur eſclavage.

Il ne s'eſt jamais vû de ſoumiſſion

pareille à celle où les Magiſtrats, & les Peuples parurent dans toutes les Villes par où le nouveau Roi, & les Princes paſſerent ; ce qui marquoit la grande ſoumiſſion à laquelle le Roi Tres Chrêtien a reduit toute la France Outre les dépéſes prodigieuſes que ces Villes faiſoient pour dõner des marques de leur zele & de leur profonde veneration pour des P. qui ſortoient de ſa Maiſon : Il n'y avoit encore rien de ſi plaiſant que les Harangues que l'on prononçoit à leur arrivée. Toutes les ceremonies qui ſe pratiquerent firent un ſpectacle, dont la memoire eſt digne d'être immortaliſée. Pour moi, je ne pouvois m'empêcher de rire, auſſi bien que les autres Seigneurs qui étoient du Voiage, du ridicule de la pluſpart de ces diſcours flateurs. Si je voulois faire un recit circonſtancié de tout ce qui ſe paſſa dans la reception que l'on fit au nouveau Roi & aux Princes dans toute la route, un Volume entier

ne ſuffiroit pas. On pourra juger des autres par ce qui ſe paſſa à Bourdeaux, dont je donne ici le detail.

Le 30. Decembre ſur les quatre heures du matin, le Roi d'Eſpagne & les Princes ſes freres s'embarquerent au Port de Blaye à la clarté des flambeaux, ſur le Batiment extraordinaire que les Jurats de Bourdeaux avoient fait conſtruire exprez pour cette occaſion. Ce Bâtiment étoit du port de quarante tonneaux, & avoit dix-huit pieds de large ſur cinquante de long. On avoit élevé un Pavillon au milieu, dont le deſſus, qui étoit peint en façon d'ardoiſe, avoit la forme d'Imperiale de grandes fleurs de Lys d'or placées de ſimetrie aux quatre coins. Il étoit de la largeur du Bateau & avoit 22. pieds de long. Les armes de la Ville de Bourdeaux étoient au deſſus peintes en or. Le dehors de ce ſuperbe Bâtiment, que les uns ont apellé Maiſon Navale, & les autres

Maison Roiale, & qui avoit été offert au Roi d'Espagne par les Jurats au nom de la Ville, étoit orné de medaillons & d'inscriptions à la gloire de Sa Majesté Catholique, & de Messieurs les Princes. Il y avoit des Pilastres d'espace en espace, sur lesquels étoient representez les Armes des Roiaumes qui composent la Monarchie d'Espagne. Ces Armes étoient toutes réünies sur les Frontispices des Portes, & jointes aux Armes de France. Ce Bâtimeut étoit vitré de glaces de miroir, & l'or & l'azur n'y avoit point été épargné, ce qui le rendoit aussi riche que brillant. Une Galerie peinte en bleu, en rouge, & en or, & où l'on pouvoit se promener, regnoit tout autour, & il y avoit deux grandes places, l'une à la Poupe, l'autre à la Prouë. Le dedans du Pavillon étoit tapissé par tout d'un velours rouge cramoisi, garni d'un galon d'or large de quatre doigts sur toutes les coutures. Le

plat

plat-fond étoit orné de même, & autour regnoit une pente de neuf pouces de la même étofe, & bordé d'un galon d'or en maniere de natte, & d'une crepine d'or festons. Une Balustrade dorée qui traversoit le Pavillon le separoit comme en deux Chambres. Celle qui étoit destinée pour Sa Majesté Catholique & pour les Princes, étoit sur le derriere vers la Poupe. Elle n'avoit que neuf pieds, & formoit une espece d'Estrade dont le marchepied étoit de velours. On y avoit placé une table couverte d'un tapis de même étoffe garni d'une frange d'or, & des banquetes garnies de velours & de galon d'or, avec trois Carreaux que des nattes d'or couvroient entierement. Au dessous de la naissance de la voute Imperiale, qui étoit garni tout autour d'une frange & d'un galon d'or broüillonné en falbala, sortoit un Dais de velours rouge garni dedans & dehors d'une crepine d'un pied de

haut, & d'un galon d'or d'un demi pied. Dans l'autre chambre, dont le marchiepied n'étoit que de moquete, il y avoit six caquetoires, & douze siéges apellez Perroquets garnis de velours & de galon d'or, & au devant du Pavillon du côté de la Prouë étoit une Porte vitrée à deux Pans. Il y en avoit une aussi à chaque bout de la Balustrade, & à ces Portes de même qu'à six croisées, dont ce Bâtiment étoit percé on voioit des Rideaux du haut en bas de la chambre. Ces Rideaux étoient de Damas cramoisi, avec un molet, & de grandes crepines d'or. Ce Batiment étoit éclairé par un nombre infini de Bougie dans des flambeaux d'argent, sans celles qui remplissoient plusieurs lustres, & qui faisoient briller la richesse des meubles dont il étoit orné.

Au moment de l'embarquement tout le Canon de la Ville de Blaye, celui de la Citadelle, celui du Fort de l'Isle, & celui du Fort de Me-

dôc se fit entendre, comme aussi toute l'Artillerie des Vaisseaux du Port, & grand nombre de Timbales, de Trompetes & d'autres instrumens, ce qui joint aux acclamations du Peuple, faisoit un bruit fort éclatant.

Outre ce Bâtiment Roial on en avoit preparé deux pour les jeunes Seigneurs de la suite, deux pour la Chambre de la Garderobe de Sa Majesté Catholique, un pour la Chambre & la Garderobe de Monsieur le Duc de Bourgogne, un pour la Chambre de Monsieur le Duc de Berri, un pour les Aumoniers & les Confesseurs, un pour le Maitre d'Hôtel & les Controlleurs, & un pour les Brigadiers des Gardes du Corps. La plupart des trois Maisons s'étoient embarquez la veille, ainsi que la plus grande partie des quatre sortes de Gardes de Sa Majesté Catholique, savoir Gardes du Corps, cent Suisses, Gardes de la Prevôté, & Gardes de la Porte.

Il n'étoit pas cinq heures quand on mit au large, l'eau étoit grosse, cependant on vogua sans en sentir le mouvement. La Chaloupe de M. de Sourdis faite en maniere de Galere, & aiant à la Poupe un Dragon doré precedoit d'un quart de lieuë le Bâtiment où étoit le Roi. Elle avoit un gros fanal pour servir de guide, & étoit montée de trente Rameurs vetus à la Turque avec des habits uniformes Pour la Maison Navale elle étoit remarquée par quatre Barques peintes en bleu & semées de fleurs de lis & de Croissans d'or. Il y avoit dans chacune de ces Barques un Pilote & vingt quatre Rameurs choisis dont les Rames étoient peintes en bleu. Leurs habits étoient de même couleur, & garnis d'un galon d'argent, & leurs bonnets de velours enrichis d'un même galon. Il y en avoit de plus une cinquiéme qui suivoit en cas de besoin, & deux autres Barques étoient aux côtez de

la Maiſon Navale l'une remplie de violons & l'autre de hautbois, qui joüerent pendant tout le trajet. Il y avoit encore deux petits Brigantins qui étoient montez chacun de ſix piéces de Canon qui tirerent continuellement & qui voltigerent autour du Pavillon Roial. On entendoient auſſi des decharges de Fauconneaux & de Mouſqueterie venant des Maiſons & des Chateaux qui étoient ſur le bord de la Riviere. Au reſte un nombre infini de Batimens de toutes grandeurs ſuivoit la Maiſon Navale, de ſorte que la Riviere en étoit toute couverte. On vogua ainſi pendant une heure ou deux, mais à peine avoit on fait la moitié du chemin qu'on entendit de nouveaux concerts, & que deux Batimens que la Mer ſembla produire ſe rangerent auprez du Batiment Roial, & l'accrocherent avec autant d'adreſſe que de promptitude. Vingt-cinq Officiers parurent enſuite tout à coup & firent ſervir

avec diligence & avec propreté un ambigu, que les Jurats avoient fait preparer au nom de la Ville de Bourdeaux. Cet ambigu fut servi dans l'une des deux Chaloupes qui s'étoient jointes à la Maison Roiale. L'autre étoit remplie d'une Simphonie composée de Violons, de Hautsbois, de Musettes & de Trompettes. Il y avoit encore deux autres Chaloupes où étoient les Mets qu'on devoit servir, & les Officiers qui les avoient aprétez. On avoit fait dresser dans un de ces Batimens une douzaine & demie de Fourneaux pour tenir les viandes chaudes. Ce repas fut servi à propos, & tout y fut si bien aprêté, si delicat, & de si bon gout que toute la Cour en fut charmée.

Le tems coula insensiblement jusqu'à Lormont, où l'on commença à decouvrir Bourdeaux. Si-tôt qu'on eut dit que cette Ville paroissoit, Sa Majesté Catholique & les Princes ses Freres quiterent la Table &

fortirent dans la Galerie ſur la Prouë du Vaiſſeau. Monſieur le Duc de Bourgogne trouva la perſpective ſi belle qu'il voulut bien ſe donner la peine de la deſſiner.

Il y avoit huit Bateries de Canon ſur les Quais depuis Bucalan juſqu'au Chateau, & l'on avoit dreſſé ſix Ampitheatres vis-à-vis de l'endroit où la Maiſon Navale devoit arriver. Quatre à cinq cens Vaiſſeaux tous Pavoiſez étant rangez ſur une ligne à deux cent toiſes du bord. Il y en avoit d'Eſpagnols, de Flamands, d'Anglois, & de Holandois. Plus de 200. Bateaux chargeoient auſſi la Riviere, & étoient venus au devant de la Cour juſqu'à Lormont.

Toutes choſes ainſi diſpoſées, la Maiſon Navale avança précedée par les Bâtimens dont j'ai parlé, & ſuivie de trois à quatre cent Chaloupes ou Bâteaux de charge, les uns à la Voile, & les autres à la Rame. On la conduiſit en coſtoïant

le Port, au bruit des décharges du Canon qu'on tira des Vaisseaux, des Citadelles & des Bateries qu'on avoit dressées sur le bord des Riviéres. Jamais on n'a vû un si grand cours de Peuple que celui qui s'étoit rendu là de toutes parts, on n'entendoit que des cris de vive le Roi, & il y avoit des hommes jusques sur les toicts des Maisons. Les Jurats attendoient le Roi d'Espagne sur un Grand Pont de bois dont le dessus & les côtez étoient couverts de tapisseries. Ce Pont étoit monté sur quatre rouës afin qu'on en pût conduire aisément un bout vers la Maison Navale, & que l'autre pû joindre la portiére du Carosse où Sa Majesté devoit monter avec les Princes ses Fréres. Les Carosse des personnes les plus distinguées de la Ville étoient aussi rangez là auprès pour grossir le Courtége.

Ce fut sur ce Pont que Monsieur le Baron d'Isau premier Jurat eut l'honneur de complimenter Sa Maje-

ſté ſous un Dais d'une étoffe à fonds d'or garni d'une crepine & d'un galon d'or. Ce Dais fut donné aux Valets de pied. Les Gardes de la Ville vêtus de rouge avec des Caſaques de même étoffe bordoient à droite & à gauche l'eſpace qui étoit depuis le déberquement du Quai juſqu'à la Porte du Chapeau rouge par où Sa Majeſté entra dans la Ville. Elle étoit précedée par les cent Suiſses & par les Gardes du Corps à cheval, ces derniers aïant l'épée haute. Depuis la porte du Château rouge juſques à l'Archevêché qui a ſervi de logement au Roi & aux Princes il y avoit pluſieurs Balcons remplis de Dames & ornez de riches Tapiſseries & grand nombre d'échafauts chargez de monde. Les fenêtre étoient occupées par les perſonnes les plus qualifiées, & toutes les ruës étoient tendues de haute liſses, les Boutiques fermées, & la Bourgeoiſie ſous les Armes. Cette Bourgoiſie compoſoit ſix

Régimens, & formoient par tout une double Haye, chaque Régiment en habits uniforme, mais différens des autres Régimens.

Le dessus de la porte de l'Archevéche où toute la Cour se rendit étoit orné de Couronnes de Laurier avec les Armes de France & d'Espagne, & tendües de riches Tapisseries. Le Palais Archiepiscopal fut gardé pendant tout le sejour de Sa Majesté Catholique & de Messieurs les Princes à Bourdeaux par un Detachement de deux cens hommes du Regiment de Charolois qui étoit en Garnison au Chateau Trompette. Les Bourgeois avoient desiré cet honneur, mais ils ne purent l'obtenir.

Lors que la Cour fut arrivée à l'Archevêché, les Jurats, avec des habits qu'ils ne mettent que lors qu'ils harangnent les Rois, firent leurs presens à Sa Majesté Catholique. Ils étoient en Robbes de Satin blanc & rouges, au lieu qu'elles

ſont de Damas dans les autres occaſions. Les preſens conſiſtoient en quatre grandes Corbeilles. Dans l'une il y avoit trois douzaines de Flambeaux de cire blanche du poids de quatre livres chacun, & trente bougies dans l'autre. Il y avoit deux Quintaux de toutes ſortes de belles confitures en differentes boëtes, & deux autres étoient pleines de bouteilles de vin de toutes les ſortes. Ils firent enſuite leurs complimens à Monſeigneur le Duc de Bourgogne & à Monſeigneur le Duc de Berri, & leur offrirent de ſemblables preſens. Le lendemain ils offrirent encore au Roi & à chacun des Princes deux Manequins d'Huitres vertes, & preſenterent à Meſſieurs les Ducs de Beauvilliers & de Noailles à chacun un preſent qui montoit à la moitié de ceux qu'ils avoient fait au Roi & aux Princes.

Le jour de l'arrivée, à deux heures aprez midi, le Parlemens s'aſ-

ſembla en Cour en Robes rouges, à l'Egliſe Saint André & ſe rendit enſuite à l'Archevêché. Les Huiſſiers entrerent juſques dans la chambre du Roi, mais ſans Baguetes. M. le Marquis de Sourdis vint prendre le Parlement dans l'Antichambre & le preſenta. Le Roi étoit aſſis & couvert. Lors que Monſieur le premier Preſident commença à parler,& qu'il prononça le mot de Sire,Sa Majeſté lui fit l'honneur de ſe decouvrir , & toutes les fois qu'il repeta le même mot elle en uſa de même. Cependant on remarqua que lors que le premier Preſident parla du Roi de France Sa Majeſté Catholique ſe decouvrit beaucoup plus bas. Le compliment fini & Sa Majeſté Catholique y aiant repondu tres-obligeamment elle mit ſon chapeau ſur ſes genoux & tous les Officiers de ce corps paſſerent & la ſaluerent. Monſieur de Bourdis reconduiſit le Parlement juſques ſur le haut du degré & ſe

retira

peu de tems aprez. La Cour des Aides vint ensuite. M. le President Soudiraud porta la parole. La difference qu'il y eut entre la Cour des Aides & le Parlement fut que lors que la Cour des Aides defila en saluant le Roi, Sa Majesté ne se decouvrit point. Messieurs les Tresoriers de France vinrent à leur tour, & l'on en usa à leur égard comme à l'égard de la Cour des Aides.

Il y eut le soir un grand feu d'artifice devant l'Hôtel de Ville, avec des decharges de toute la Mousqueterie, & de vingt-quatre pieces de Canon qu'on avoit placées sur les fossez, avec quatre fontaines de vin qui ne cesserent point de couler. On fit des illuminations & des feux par toute la Ville, & sur tout chez Monsieur le Premier President & chez Monsieur l'Intendant, le Canon de la Citadelle & celui de la Ville se repondant par leurs decharges. Le même soir il y eut repas & bal chez Monsieur le Premier

Preſident. M. le Marquis de Sourd s & M. l'Intendant tinrent auſſi table & continuerent ſoir & matin les jours ſuivans juſques au depart de la Cour.

Le 31. qui étoit le lendemain du jour de l'arrivée, le Parlement ſalua Meſſieurs les Princes par Commiſſaires. Ils étoient au nombre de trente deux tous en Robes noires & en bonnet. M. le Premier Preſident porta la parole & dit *Monſeigneur* en parlant aux deux Princes. La Cour des Aides, & les autres Co urs les ſaluerent auſſi par Commiſſaires. Meſſieurs les Princes reçeurent toutes les Compagnies debout & couverts & ſe decouvrirent ſeulement aux interpellations & au nom du Roi. La Cour des Monnoies, les Elus, le Chapitre de ſaint Surin & celui de ſaint André haranguerent auſſi.

Je finirai ce qui ſe paſſa à Bourdeaux à nôtre reception par une petite Avanture qui arriva au nouveau

Roi : Les Princes sont susceptibles de l'amour tout comme les autres hommes. Sa Majesté mangeoit en public, & il étoit permis à tout le monde d'entrer dans la Sale, de sorte qu'on voioit un concours perpetuel de toute sorte de gens qui aloient & venoient. Les Dames de quelque distinction se trouvoient pêle-mêle parmi cette foule. Le Roi étant au dessert, il y eut une Demoiselle bien faite qui s'aprocha de la Table : c'étoit une Gasconne à l'âge de dix-huit ans d'un teint vif, d'une taille majestueuse, & d'une grande propreté dans ses habits; d'ailleurs elle avoit quelque chose de brillant dans son air qui la faisoit distinguer de toutes celles de son Sexe, qui se trouvoit pour lors autour de la Table du jeune Monarque, à qui elle inspira de l'amour. Le Roi sans autre façon prit un bassin rempli de toutes sortes de confitures, & le renversa dans le tablier de cette

jeune fille: celle-ci reçeut le present de Sa Majesté avec une modeste surprise : une rougeur lui monta au visage, qui en relevant ses charmes, la fit remarquer de tous les Spectateurs. Le jeune Monarque lui sourit, & lui marqua par plusieurs tendres œillades les impressions qu'elle avoit fait sur son cœur Cependant comme la jeune Gascoinne ne pouvoit soutenir sans une espece de confusion une Scene, où elle prevoioit que la Galanterie avoit beaucoup de part, elle jugea à propos de s'écarter un peu de la presence du Monarque. Sa Majesté la perdant de vuë, dit à l'oreille d'un de ses Pages de s'informer du nom, & de la demeure de cette jeune fille: Le repas fini, le Roi entra dans un Cabinet, où il écrivit un Billet doux, & le donna au Page pour le porter à la personne qui faisoit l'objet de sa passion. Il étoit conçeu en ces termes ; *L'Amour regne sur le cœur des Rois, comme sur celui de*

leurs Sujets ; il ne reconnoit aucune Puissance au dessus de la sienne, & les plus grands Monarques du monde font gloire de se soumettre à son Empire. Trouvez vous étrange, mon aimable, que je sois devenu sensible aux charmes de vôtre personne. Je ne vous demande qu'une heure d'entreveuë pour vous marquer l'excez de ma tendresse, &c. Le Roi en donnant ce Billet au Page, lui remit entre les mains un beau Diamant, avec ordre d'en faire present de sa part à la jeune Gasconne, lors qu'il lui rendroit le Billet. Le Page Confident executa ponctuellement les ordres de Sa Majesté. L'aimable Gasconne lut le Billet tendre du Monarque, & reçeut le present. Comme elle étoit fille d'esprit, qualité naturelle aux Gasconnes, elle fit reponse à la declaration d'amour que le Roi venoit de lui faire par un Billet qu'elle remit au Page en ces termes.

Sire, j'avoüe que si l'amour regne

ſur le cœur des Rois, comme ſur celui du moindre de leurs Sujets, la vertu, la conſtance, & la fidelité, regnent auſſi bien chez les femmes d'une mediocre naiſſance que chez les Reines. Je remercie Vôtre Majeſté de l'amour tendre qu'elle a conçeu pour moi, & encor plus de l'aveu qu'elle m'en fait par le Billet qu'elle s'eſt donné la peine de m'écrire. Peut être que ſi j'étois ſortie du Sang des Reines & des Princeſſes Souveraines, vous ne ſongeriez pas à moi, grand Prince; mais qu'importe, l'amour eſt toujours bien placé quelque part qu'il ſe trouve. Ainſi, Sire, comme j'ay déja fait un ſacrifice de ma fidelité à un Amant avec qui j'ai des promeſſes de mariage; Je prie Vôtre Majeſté de me diſpenſer d'une entrevuë qui ne pourroit qu'être fatale à ma vertu. Cependant, Sire, je garderai vôtre beau Diamant, comme un precieux gage de l'amour dont il a plu à un ſi grand Monarque de-

m'honorer dans un tems où je n'avois que des soupirs & des regrets à lui repondre.

Le Page revenant à la Cour avec cette Réponse, rencontra sur l'Escalier le Duc de Beauvilliers, qui lui demanda, d'où il venoit, & ce qu'il avoit dans sa main. Le Page confus à la question que lui faisoit le Duc, pour qui toute la Cour avoit autant de déférence, que pour le Roi même, lui fit un aveu ingénu de toute l'Intrigue secréte, & lui remit entre les mains le Billet de la belle Gasconne. Le Duc de Beauvilliers l'aïant lû, s'emporta contre le Page, sur ce qu'il se chargeoit de semblables commissions, & monta de ce pas à la Chambre du Roi, & lui donna le Billet lui-même, en remontrant à Sa Majesté les suites que pouvoient avoir de pareilles avantures pour un Prince qui venoit d'être élevé sur un Trône où la sagesse

devoit régner avec les Rois.

Nous séjournâmes à Bayonne deux jours où nous fumes reçus avec toute la magnificence & l'éclat dignes des Princes qui composoient la Cour. J'eus une avanture assez plaisante dans cette Ville, le soir de nôtre arrivée. Comme on avoit de la peine à trouver des Logemens commodes par la quantite d'étrangers, que la curiosité de voir les Princes y avoit attirez de toutes parts, outre la suite nombreuse qui composoit nôtre Cour, je fus obligé de prendre mon Logement dans une Auberge, ou tous les apartemens étoient déja occupez, à la réserve d'une Chambre que l'Hôte ne vouloit donner à personne, parce, disoit-il, que le Diable y régnoit; aussi on l'appelloit la Chambre *du malin esprit*; cette pensée excita ma curiosité, & me fit naitre l'envie de coucher dans cette Chambre. La lecture que j'avois fait dans ma jeunesse des Livres de Magie, com-

me je l'ai dit au commencement de ces Mémoires, rapella dans mon esprit ces folles expériences que j'avois fait avec l'Abbé de Courtenvaux, le Marquis de Froissart, & le jeune Comte de Liniéres. Je dis donc à l'Hôte que je voulois coucher dans cette Chambre, celui ci me repliqua que ce seroit à moi une témérité de l'entreprendre, & à lui une imprudence de le souffrir, parce qu'on y avoit trouvé plusieurs personnes étouffées dans leur lit, & que le bruit que l'on entendoit pendant la nuit dans cette Chambre prouvoit suffisamment, que ce ne pouvoit être que le Diable qui le causoit, ou quelque malin esprit. Je répondis que je serois peu être plus hardi, & plus heureux qu'un autre; & que je voulois bien prendre sur moi tout ce qui en arriveroit *Monsieur*, me repliqua l'Hôte, *puis que vous le voulez malgré moi, j'y consens*. Etant sorti de la Chambre des Princes pour me retirer, je

vins à mon Auberge entre onze heures & minuit. Je demandai d'abord à mon Hôte deux chandelles, du feu dans un réchaut, & des allumettes pour les rallumer, au cas qu'elles fussent éteintes. je tenois sous mon bras un espadon, qui étoit une épée large de trois doigts, & d'une longueur prodigieuse, qu'un des Suisses de la Garde du Roi m'avoit prêté ; & prenant d'une main une des chandelles alumée, j'allai droit à la porte de la Chambre du malin Esprit. L'Hôtesse, & tout le monde de l'Auberge, me firent leurs derniers adieux du bas de l'Escalier, ne croïant point de me revoir, & plaignant ma destinée, comme on feroit celle d'un homme qui étoit prédestiné à la mort. Tous ces excès de compassion m'excitérent à rire bien loin de m'effraier. M'étant presenté à la porte de la Chambre en question, je l'ouvris d'un tour de main, & je sentis en même tems, quelque chose

qui s'oppofoit à mon entrée, & qui faifoit même un effort pour fortir à mefure que j'entrerois. Pour lors je pris fi bien mon tems, que j'entrai brufquement en repouffant le malin Efprit, ou plutôt le monftre qui me faifoit réfiftance, & je fermai tout auffi-tôt la porte fur moi. J'avouë qu'à la vuë de ce monftre la penfée me vint que ce pouvoit bien être le Diable, car franchement je n'avois vu de mes jours rien de pareil, ni qui fut plus propre à infpirer de la terreur : mais comme j'étois d'une intrépidité à toute épreuve, je me mis d'abord en état de le combattre. J'avois pour cet effet un champ de bataille affez fpacieux ; car outre que je me trouvois dans une Salle d'une prodigieufe grandeur, il n'y avoit ni Tables, ni Chaifes qui me fiffent de l'embarras ; il n'y avoit pour tout meuble que le lit fur lequel je devoit coucher Je pofai d'abord ma chandelle dans un coin de la Salle : Pour être plus libre,

j'ôtai mon juſte-au-corps, & aïant pris l'eſpadon des deux mains, je fis l'ouverture d'une Scene où j'alois expoſer ma vie, qui eſt ce que nous avons de plus cher au monde. Le prélude du Combat ſe paſſa en divers mouvemens que je faiſois pour éviter le Monſtre, & que le Monſtre faiſoit pour m'éviter. Quand j'étois à un bout de la Salle, le Monſtre paſſoit à l'autre bout: Cette cérémonie dura une groſſe demie heure, & il n'y a point de Maitre de Danſe, qui ait tant fatigué un Ecolier qui apprend le pas du Menuët, que je l'étois pour lors; inſenſiblement le Combat s'échauffa, & le Monſtre s'élançant ſur moi faiſoit tous ſes efforts pour me prendre par la gorge & métouffer, s'il lui avoit été poſſible. Je fis d'abord pluſieurs ſauts en arriére pour l'éviter, & à grands coups d'eſpadon je le rechaſſai à l'autre bout de la Salle. Le Monſtre ſe voïant vigoureuſement pouſſé,
com-

commença à faire divers bonds de toute la hauteur de la Salle : ce que je trouvois de ſingulier, c'eſt que je lui portois pluſieurs coups ſans lui faire aucun mal ; mon eſpadon ne faiſoit que l'effleurer. Je crus d'abord qu'il étoit invulnerable, & que par conſéquent j'avois affaire à quelque malin Eſprit. Il n'y a jamais eu de Victoire plus douteuſe, ni plus diſputée que celle que je remportai enfin ſur ce monſtrueux Animal ; car me trouvant au milieu de la Salle, je lui portai un coup ſi à propos lors qu'il faiſoit un ſaut, que je lui tranchai la tête d'un ſeul trait. Après ce triomphe, je me couchai tranquillement pour me délaſſer, auſſi glorieux qu'un Hercule de mes travaux. Le jour étant venu, l'Hôte qui croïoit qu'on devoit ſonger aux préparatifs de mon enterrement, fut fort ſurpris de me trouver en parfaite ſanté : Tous ceux de l'Auberge accoururent en foule dans ma Chambre pour me

féliciter ſur la Victoire que je venois de remporter, & pour voir le Monſtre. Toute la Ville fut d'abord pleine du bruit de cette Avanture, & l'on me regardoit à Bayonne comme un Héros qui avoit affronté les plus grands périls. Le Roi d'Eſpagne, & les deux Princes m'en firent des complimens, & voulurent voir le Diable que je venois de tuer. Pour moi, qui n'avois recherché cette plaiſante expédition que pour me divertir, je crevois de rire en voïant tous ces empreſſemens. Pour venir au dénoüement de la Scene, on trouva enfin que le malin Eſprit étoit un Chat ſauvage noir d'une prodigieuſe grandeur dont la tête ne reſſembloit pas mal à celle d'un Singe, ce qui fit que je le pris d'abord pour un Monſtre. Cèt Animal ſe cachoit pendant le jour ſur les toits, & pendant la nuit, il ſe gliſſoit dans la Salle, où il faiſoit un bruit ſi terrible, qu'on auroit dit effectivemet que le Diable y régnoit.

Je viens à la ſeparation des Princes d'avec le Roi leur Frere , qui fut aſſurement la plus touchante qui ſe puiſſe voir. Ce fut dans l'Iſle de Bidaſſoa où elle ſe fit , cette Iſle ſe trouve un peu plus haut que celle des Faiſans , ſi celebre par la Paix des Pirenées. On y voioit deux Ponts qui avoient été dreſſé au ſujet de cette Ceremonie. Les Cent Suiſſes de la Garde du Roi occuperent d'abord la moitié de ce Pont du côté de la France , dans la penſée que les Eſpagnols occuperoient la partie du côté d'Eſpagne , mais cela ne fut pas jugé à propos. On avoit pratiqué une Maiſon Navale flotante , à l'exemple de celle de Bourdeaux , dont j'ai donné la Deſcription. Elle étoit enrichie de dorures en dehors , & doublée d'un Damas bleu à fleurs d'or avec un Fauteüil de même. Le fond étoit tendu d'un Tapis de Turquie. Le Caroſſe du nouveau Roi entra dans l'Iſle , & pour lors les Ducs de

Bourgogne & de Berri embrasſerent Sa Majeſté, & lui donnerent par leurs larmes des marques de leur tendreſſe. Les embraſſemens recommencerent, lors que le Roi fut ſur le point d'entrer dans ſa Maiſon Navale, & furent ſuivis de larmes & de regrets reciproques, ce qui faiſoit un ſpectacle le plus tendre & le plus touchant qui ſe ſoit jamais vû : Le Duc de Noailles aiant donné la main à Sa Majeſté la conduiſit, & la remit au Duc d'Harcourt; celui ci à ſon tour conduiſit ce Monarque dans la Maiſon flotante, où il fut reçeu par le Duc d'Albe & le Comte d'Ajen qui ſe trouverent à l'entrée de la porte : Elle étoit remoquée par quatre Chaloupes. On vit pour lors retentir de cris d'allegreſſe le rivage du côté de l'Eſpagne, tandis que le rivage de France que le nouveau Roi venoit de quiter ſe fondoit en larmes. Les deux Princes reſterent là juſques à ce qu'ils eurent perdu de vuë la Mai-

son Navale, & n'en voulurent point partir qu'aprez le retour du Duc de Noailles. Voilà les principales circonstances de cette separation.

Quand nous eumes quitté les Terres de France, pour entrer dans celles d'Espagne, j'eus un plaisir singulier de voir nos François de la suite du Roi pester contre la mode d'un Païs où l'on manque de tout, & où l'on n'a que ce que l'on aporte avec soi. Ces Messieurs avoient été élevez à la Cour où tout est en abondance ; la pluspart n'étoient jamais sortis de France, & quand ils entrerent en Espagne, ils crurent qu'ils alloient à la conquête de la Toison d'Or ; c'est-à-dire dans un Païs où l'on avoit toutes les commoditez de la vie, où l'or & l'argent brilloient de tous côtez, où l'on étoit reçeu dans les Auberges avec une magnificence, sans pareille, où l'on servoit les Voiageurs d'un air gai comme on fait en France, en leur donnant pour leur ar-

gent les mêt les plus délicieux, & les vins les plus delicats : Mais en Espagne ce n'est rien moins que cela ; j'en avois fait l'experience dans le tems que je fus à Madrid pour porter le Projet du Testament au Cardinal Portocarrero , ainsi j'y étois accoutumé, & rien ne me parut surprenant. J'avois même une joie secrete, de voir l'embarras où se trouvoient tous nos Messieurs, dont la pluspart étoient de mes amis, & cela ne fut pas le moindre de mes plaisirs pendant la route. La Nation Espagnole est extrémement sobre, il ne faut qu'un oignon, ou une gouce d'ail, qui sont des morceaux friands pour eux, pour la contenter. Les Gens de distinction ne se font jamais servir deux plats à la fois, mais l'un aprez l'autre. Tout homme qui voiage en Espagne doit compter que lors qu'il arrive dans une Auberge, quand ce seroit même la plus fameuse de tout le Païs, il ne trouvera point de lit, à moins

qu'il ne voulut coucher dans celui de l'Hôtesse qui est bien souvent le seul qui se trouve dans la maison, ainsi il faut qu'il en porte un avec lui, tout comme les Officiers qui vont camper dans les Armées En arrivant on donne la viande qu'on a aporté avec soi à l'Hôte ou à son Cuisinier pour l'assaisonner, & si on n'en a pas aporté, on est obligé d'en aller acheter dans le lieu où l'on est arrivé, pourveu qu'il s'y en trouve. La raison de cela est qu'il est defendu aux Aubergistes de debiter les vivres sur lesquels le Roi tire ses plus grands Revenus. Les cheminées sont baties au milieu des Cuisines, & on s'y chauffe de tous côtez. Nous fumes obligez de laisser la plusparts de nos Chevaux à Fontarabie pour prendre des Mules, sur lesquelles nous marchions avec toute la gravité Espagnole. Suivant la coutume du Païs nous mettions nos valises sur le pommeau de la Selle, & elles nous servoient d'oreiller

pour dormir pendant le voiage. De chaque côté de l'Arçon de la Selle nous avions un grand Etui de cuir boüilli ; dans l'un nous mettions nos provisions de bouche, & dans l'autre nous avions des Bouteilles de vin, & en même tems de la glace pour les rafraichir. Le desagrement qu'il y a de voiager en Espagne vient en partie de ce que les Espagnols voiagent tres rarement ; prevenus de leur grandeur, de leur fierté, de leur gravité, & des coutûmes de leur Païs, ils ne sont point curieux d'aller voir ce qui se passe chez les autres Nations pour lesquelles ils n'ont que du mépris: Aussi quand ils sortent de leur Patrie, ce n'est que pour aller occuper quelque poste de distinction dans les Etats qui sont dependans de leur Monarchie. On n'a point en Espagne des postes, & des Relais pour la commodité des voiageurs, comme nous en avons en France, ou dans les autres Païs bien

policez; & je me souviens que j'eus toutes les peines du monde, en entrant en Espagne pour trouver des Chevaux de Poste, lors que je fus à Madrid pour porter le Projet du Testament. A present ce n'est plus cela, le Roi a établi des Relais pour la commodité des Courriers qui viennent de Madrid à Versaille, & de Versailles à Madrid; & rien ne s'est passé jusqu'à present dans les deux Cours, que les deux Rois n'en aient été informez dans l'espace de neuf à dix jours. Quand au commerce de Lettres, on se sert en Espagne de certains Messagers, ou Coureurs à peu prez comme ceux qu'on a en Angleterre, qui les portent d'une Province à l'autre, & qui bien souvent s'énivrent, & sont dépoüillez par les voleurs de grands chemins. La diversité de voitures, l'embarras de nos Equipages, le peu de commodité que nous avions à voiager, & la nombreuse suite qu'avoit le nouveau Roi me firent re-

ſouvenir des Caravannes qui traverſent les deſerts de l'Arabie, où rien ne ſe trouve, ſi on ne le porte avec ſoi. C'étoit quelque choſe de ſurprenant de voir accourir de tous côtez les Peuples qui ſe trouvoient dans nôtre route pour venir voir le nouveau Roi. Cette foule de monde bordoit les chemins par où nous paſſions, & ſe mettoit à genoux devant ce Prince juſques dans les bouës, comme ſi le bon Dieu avoit paſſé par là. Il n'y a point de ſaint en Paradis pour qui on ait marqué tant de veneration. Le Roi pour leur faire ſentir la douceur de ſon nouveau Regne, & ſe concilier leur amour leur jettoit des pleines mains de piſtoles de France. Cette generoſité lui avoit été recommandée ſur toutes choſes en partant de Verſailles. Les Rois donnent rarement à leurs ſujets, & quands ils leur donnent quelque choſe, qui eſt toujours de peu d'importance, ce n'eſt que la vuë de recevoir beau-

coup d'eux & pour les preparer à l'obéïssance.

En arrivant à Tartas, le Roi reçeut un Courrier depêché par le Cardinal Portocarrero, lequel rendit en main propre Sa Majesté une Lettre de son Eminence aprez la Lecture de cette Lettre, & il ne balança point à suivre le Conseil que le Cardinal lui donnoit. Sa Majesté écrivit tout aussi-tôt la Lettre qui suit à la Reine.

MA TRES CHERE SOEUR ET TANTE,

LEs assurances réeiterées que Vôtre Majesté m'a données de sa bonne affection, ne me donnent aucun lieu d'en douter. J'aprens cependant par des avis que je reçois que quelques-uns tachent par divers moiens de troubler la bonne intelligence que j'ai toujours souhaité d'entretenir avec Vôtre Majesté. Je n'oublierai aucuns soins pour penetrer la verité de ces avis, & jus-

ques à ce que j'en puisse decouvrir la fausseté, je trouve necessaire pour le repos de Vôtre Majesté, qu'elle choisisse pour sa demeure une des Villes d'Espagne qui sera le plus à son gré, entre celles qui lui seront proposées de ma part. J'ordonnerai que Vôtre Majesté y soit traitée avec tout le respect, & toute la bienseance qui est due à une si grande Reine, & que les sommes destinées pour son Doüaire par le Testament du feu Roi mon Oncle lui soient ponctuellement paiées. J'aurois souhaité de lui pouvoir temoigner en personne mon amitié; mais je trouve plus convenable à l'état present des affaires de laisser au tems & à mes soins de justifier la verité en l'absence de Vôtre Majesté laquelle en attendant doit croire que je suis de Vôtre Majesté bon Frere & Neveu.

PHILIPE.

Cette Lettre arriva à Madrid le 18.

18. de Janvier. Les Regens l'envoierent tout aussi-tôt à la Reine, & lui proposerent en même tems Grenade, Valence, Cordoüe & Talavera pour y faire sa residence, en lui laissant le choix d'une de ces Villes, avec ordre de quiter Madrid dans l'espace de six jours. Cette Princesse fit reponse qu'elle feroit gloire d'obéir aux ordres qu'on venoit de lui signifier; mais qu'il lui étoit impossible de partir dans le tems limité. Elle ajouta qu'elle souhairoit un lieu qui lui fut plus convenable que les Villes qu'on lui proposoit. Les Regens ne purent se dispenser d'avoir cette complaisance pour une Princesse qui avoit toujours été cherie des Peuples. Ils prolongerent le tems de son depart, & lui proposerent encore deux autres Villes dont elle pouvoit faire choix. Elle se determina enfin pour Tolede, & cependant elle sortit de la Cour, & vint faire sa demeure dans le Palais du Duc de Monte-

leon. Elle passa le reste du tems qu'elle avoit à demeurer à Madrid à se consoler dans son adversité par la devotion & les prieres : Elle visita les Eglises, & fit un sacrifice pieux d'une partie de ses Pierreries aux Portraits de Nôtre-Dame de bon secours, de Nôtre-Dame d'Atoche, de Nôtre-Dame de Belen, & St. Isidore Patron de Madrid, qui avoient été exposez dans le Palais Roial, pendant la maladie du feu Roi son Epoux, le terme qui lui avoit été prescrit étant expiré, les Régens se rendirent en corps au Palais de Monteleon pour faire leurs complimens à la Reine, & lui souhaiter un heureux voiage. Le lendemain qui étoit le second de Fevrier les Grands furent aussi chez cette Princesse pour prendre congé d'elle, plusieurs de ceux-ci attachez à son parti ne peuvent s'empêcher de verser des larmes. Enfin la Reine aprez tous ces adieux partit pour Tolede, on lui designa

pour demeure le Palais du Cardinal Portocarrero son mortel ennemi, afin que sa conduite étant éclairée de prez, elle ne fit rien qui fut contraire aux Interêts du nouveau Roi. Elle fut suivie par l'envoié de l'Electeur Palatin à qui on avoit donné ordre de se retirer de la Cour, aussi bien qu'au Comte d'Aversberg Ambassadeur de Sa Majesté Imperiale qui se retira à Carmanchel à demi lieuë de Madrid. La disgrace de cette Princesse fut suivie de celle de Don Balthazar de Mendoça Inquisiteur General, qui fut relegué dans son Evêché de Segovie, & de celle du Pere de Las Torres Confesseur du feu Roi, lequel eut ordre de se retirer dans son Couvent.

Nous arrivames enfin le dix-huit de Fevrier 1701. auprez de Madrid. Le Roi mit d'abord pié à Terre à Nôtre Dame d'Atoche, pour y faire ses devotions, la Pieté, les Eglises, les Saints, & les Chapelles

qui leur ſont conſacrés en Eſpagne avoient été recommandées au jeune Monarque en partant de France comme une Loi fondamentale, tant pour ſe conformer au zele ardent que les Rois d'Eſpagne ſes Predeceſſeurs ont toujours eu pour la Religion, que pour s'attirer le cœur des Peuples. Aprez ces premiers devoirs, Sa Majeſté ſe rendit au Palais du Buen-Retiro. Le Marquis de Leganez Capitaine du Chateau vint au devant d'elle dans le jardin du Cheval de Bronze, par où elle entra, & lui preſenta les clefs. Aprez le Marquis de Leganez, le Cardinal Portocarrero parut au bas de l'Eſcalier, ſe mit à genoux àla vuë du nouveau Roi, & lui baiſa la main : Ce Monarque le releva, & pour lui donner des marques toutes particuliers de ſon affection, il l'embraſſa, & lui fit un compliment qui exprimoit les grandes obligations qu'il avoit à Son Eminence. Sa Majeſté s'étant ren-

duë à son apartement, entra dans la chambre où les Grands d'Espagne l'attendoient : Ceux-ci lui baiserent la main tour à tour : A mesure que les Grands passoient, pour ainsi dire en revuë, devant le nouveau Roi, le Cardinal Portocarrero & le Duc d'Harcourt, se tenant derriere le Fauteüil, les nommoient pour les faire connoitre à Sa Majesté. De cette Sale le Roi entra dans une autre, ou les Enfans, & les Freres des Grands & les autres Seigneurs de la premiere distinction participerent aussi à l'honneur de lui baiser la main. L'heure de souper étant venue, Sa Majesté mangea en particulier dans une Galerie, où les Grands seuls, & le Cardinal qui benissoit les viandes, furent presens : Le reste de la soirée se passa en illuminations, & en feux d'artifice, qui furent tirez devant le Palais de Buen Retiro, & enfin en réjoüissances publiques, où les Peuples par leurs empressemens à

voir le nouveau Roi temoignerent qu'ils avoient conçeu de belles eſperances de ſon Regne. Cependant comme ces ſortes de ſpectacles ont toujours quelque choſe de ſiniſtre, un grand nombre de perſonnes furent les victimes de leur curioſité, par les accidens funeſtes qui leur arriverent ; car parmi la foule les uns furent écraſez, & les autres étouffez. Le Roi ſenſiblement touché des malheurs arrivez à ſon occaſion, n'oublia point les inſtructions qu'on lui avoit donné à la Cour de France ; il fit des largeſſes aux parens de ceux qui étoient morts, & donna même pluſieurs ſommes pour faire dire des Meſſes pour le repos de leurs ames, mais tous ces bienfaits ne les faiſoient point revivre.

Les jours ſuivans ſe paſſerent en diſcours pompeux, & en Harangues que l'on venoit faire de tous côtez au nouveau Roi, pour le feliciter ſur ſon heureux avenement à la

Couronne. Sur ce propos je ne ſaurois m'empêcher de raporter ici le plaiſant compliment que fit au Roi un certain Eſpagnol arrivé depuis deux jours à Madrid, lequel avoit apris à des Rats à danſer ſur la corde. C'étoit un homme d'un caractere auſſi particulier que j'aie jamais vû. Il étoit grand & bienfait de ſa perſonne, bouffon, facetieux, & toujours le mot pour rire ; à cette derniere qualité on l'auroit plutôt pris pour un François que pour un Eſpagnol, grave & ſerieux. Il portoit un habit de toutes ſortes de couleurs aſſez ſemblable à celui d'un Harlequin : Il ſe faiſoit porter en chaize dans Madrid par deux Porteurs, comme cela ſe pratique à Paris : Par devant, & par derriere ſa chaiſe on voioit une Perche aiant au bout des Enſeignes, qui repreſentoient d'un côté des Rats danſant ſur la corde, & de l'autre une eſpece de poiſon qu'on

nommé *de la mort aux Rats*, dont il vendoit des paquets à tout le monde, à tout prix. Il vint à la Cour dans cet Equipage, & demanda d'abord à parler au Roi. Sa Majesté sur le raport qu'on lui fit du caractere de cet Espagnol, ordonna qu'on le fit entrer : En entrant il fit plusieurs profondes reverences grotesques. Sa Majesté étoit pour lors accompagnée de plusieurs Grands d'Espagne, & de ses principaux Ministres, l'Avanturier s'étant avancé à travers la foule fit ce compliment au nouveau Roi en langue Espagnole, dont voici la traduction. *Sire, dit-il, je viens presenter à Vôtre Majesté une nouvelle merveille du monde inconnue jusqu'à ce jour : Elle marque l'excellence de la Nation qui vous a choisi pour son Roi. Admirez, Sire, cette merveille, puisque c'est le plus fameux de tous les spectacles, & souvenez vous, que quoi que le plus grand de tous les Rois, Vôtre Ma-*

jesté n'a encore rien vû de si surprenant que mes Rats qui dansent sur la corde. Aprez ce discours il prit de la main d'un de ses Porteurs une cage où ses Rats étoient enfermez; & s'étant aproché d'une Table, il tendit une corde sur laquelle, il les fit danser au son du Flageolet avec tant de justesse & de cadance, que le Roi effectivement en fut charmé, aussi bien que toute la Cour; pour moi qui étoit present, j'avoüe que je n'ai encore rien vû de si particulier. Ces sortes d'animaux naturellement fort timides, comme tout le monde sait. Il ne faut qu'un petit bruit pour les faire fuir. Cependant nôtre Espagnol avoit trouvé le secret de les aprivoiser si bien, qu'il n'y a point de Singe qui danse sur la corde avec tant de hardiesse & de fermeté que le faisoient ces Rats. Il en avoit six qui dansoient tour à tour toute sorte de danses à l'Espagnole. Il leur avoit coupé la queuë, qui est ce qu'ils ont de plus hideux;

ils avoient d'ailleurs de pendans d'oreille & un collier orné de grilets & de rubans de differentes couleurs. Le Roi aprez ce divertiſſement voulut faire preſent à l'Eſpagnol de cinquante Loüis, mais celui-ci les refuſa genereuſement, & dit à Sa Majeſté, qu'il la prioit ſeulement de lui accorder une grace. Le Roi lui demanda ce qu'il ſouhaitoit; Sire repondit il, je prie Vôtre Majeſté de me permettre de faire danſer mes Rats à Madrid; le Roi ſe mit à rire, & lui dit qu'il le lui permettoit non ſeulement à Madrid, mais par tout ces Roiaumes. L'Eſpagnol étant ſorti de la Cour, fit d'abord faire un Ecriteau en lettres d'or, qu'il plaça au deſſus de ſa porte, avec cette inſcription en gros caracteres, *de la part du Roi on fait danſer ici les Rats ſur la corde.* La nouveauté du ſpectacle, & encore plus l'Ecriteau exciterent tellement la curioſité publique, que tout Madrid s'empreſſoit pour venir voir ce que c'é-

toit, il n'y a jamais eu de combat de Taureaux si frequenté. On paioit pour entrer dans la Sale un demi Real, qui est un demi Ecu argent de France. Je m'y trouvai un jour, & y vis arriver une plaisante Avanture. Un des Gardes Françoises du Roi s'avisa de prendre un chat sous son manteau, qu'il porta dans la Sale ; aussi tôt que les Rats parurent sur la corde, le Garde lacha son chat, les Rats effraiez prirent la fuite à la vuë de leur mortel ennemi, & cherchant un azile sous les jupes des Dames qui étoient presentes, c'étoit un plaisir singulier, de voir d'un côté l'embarras & la confusion où elles se trouvoient, & de l'autre le desespoir où étoit l'Espagnol, d'avoir perdu dans un moment, ce qu'il avoit de plus precieux au monde. Enfin on se saisit du chat:Le garde s'évada,&fit sagement ; car assurement on lui auroit fait un méchant parti. L'Espagnol aiant rassemblé ces petits animaux

il en fut quitte pour la peur. Cet homme fit une grosse fortune à Madrid : Outre les sommes considerables qu'il tira de sa Sale par le moien de son ingenieux Ecriteau, il se faisoit porter en chaise dans les principales Auberges où les Grands d'Espagne se regaloient, & leur donnoit sur la fin du repas le divertissement de ses Rats, il n'en sortoit gueres que ses poches ne fussent remplies de pieces de huit. Voilà comme quoi on parvient à la fortune par diverses routes ; le monde est un Theatre sur lequel chacun joüe un rôle pour s'enrichir.

Les rejoüissances publiques n'empêchoient point le Roi d'Espagne, & ses Ministres de travailler avec assiduité aux affaires qui regardoient la Monarchie. Le Roi Tres-Chrêtien avoit remis entre les mains du jeune Monarque son Petit-Fils, en partant de Versailles un plan, ou projet sur lequel on devoit se regler. Sa Majesté Catholique aiant donné

ce

ce projet au Duc d'Harcourt, celui ci le communiqua au Cardinal Portocarrero, & à Don Manuel d'Arias, Gouverneur du Conseil de Castille. Ces deux Ministres étoient les Directeurs de toutes les affaires de la Couronne, & rien ne se faisoit à la Cour de Madrid que par leur Ministere. Ils eurent de frequentes conferences avec le Duc d'Harcourt; mais comme cului-ci étoit obligé de se trouver fort souvent auprez de la personne du Roi pour l'instruire des particularitez qui regardoient le Ceremoniel d'une Cour où il avoit fait un long sejour, il voulut que j'assistasse en son absence aux Conferences que tenoient le Cardinal & Don Manuel d'Arias. Les entretiens que j'avois eu ci-devant avec son Eminence au sujet du Projet du Testament, m'avoient déja fait connoitre à elle, & m'avoient aquis en même tems son estime: outre cela j'avois un avantage par dessus les

autres François de la ſuite du Roi, qui eſt que je parlois aſſez bien la Langue Eſpagnole. Le Cardinal lui même temoigna au Roi qu'il étoit bien aiſe, que j'entraſſe dans la Negociation des affaires, & aplaudit au choix que le Duc avoit fait; celui-ci d'ailleurs m'en jugeoit capable par les ſervices que j'avois déja rendu à la Cour de France, au ſujet de pluſieurs Negociations étrangeres où l'on m'avoit emploié.

Le Projet ſur lequel nous travaillames d'abord regardoit la réünion des Domaines alienez, à la Couronne d'Eſpagne; le redreſſement des Finances detournées, & le ſecret de remplir les coffres épuiſez du Roi; le retranchement des Penſions gratuites; la ſupreſſion des Charges inutiles; le retabliſſement des Armées, tant par Mer, que par Terre, & enfin tout ce qui pouvoit contribuer à donner un nouveau luſtre, & une nouvelle face à la Monarchie, pour la porter au de-

gré de splendeur où elle avoit été autrefois. Ce Projet prescrivoit toutes les routes dont nos Partisans se sont servi en France pour augmenter les Revenus du Roi Tres-Chrêtien & tendoit à introduire en Espagne la même forme de Gouvernement qui se pratique en France. J'ai entendu dire au Cardinal sur ce sujet, parlant au Duc d'Harcourt, *que puis qu'il avoit beaucoup contribué à faire donner la Couronne d'Espagne au Duc d'Anjou, il vouloit que ce Prince la portat avec autant d'éclat & de lustre que le Roi Tres Chrétien portoit la Couronne de France; & que pour faire un juste paralelle des deux Monarchies, il faloit les établir sur les mêmes fondemens, sur les mêmes Loix, sur les mêmes mames maximes, & enfin sur le même Art de regner.* Le Duc d'Harcourt repondit à son Eminence, *qu'elle s'aloit aquerir en Espagne autant de gloire, en relevant une si puissante Monarchie, que les Cardi-*

naux de Richelieu & Mazarin s'en étoient aquis en France sous les deux derniers Regnes.

Le Cardinal meritoit avec justice des éloges : outre ce qu'il avoit déja fait pour elever le Duc d'Anjou sur le Trône d'Espagne, il voulut encore que l'on donna un nouvel éclat à la Couronne de ce Prince. Pour cet effet son Eminence donna les mains à une Declaration qui fut publiée en France, & registrée au Parlement ; par laquelle le Roi d'Espagne, & ses Enfans mâles devoient conserver le Droit de succeder à la Couronne de France, quoi qu'absens, & nez hors du Roiaume, ce qui étoit contraire à la teneur du Testament, qui defendoit l'union des deux Monarchies; outre cela son Eminence porta le Conseil d'Espagne à prier le Roi Tres-Chrêtien de permettre que le Duc d'Harcourt, & tels autres Ministres François qu'il plairoit à Sa Majesté Tres Chrêtienne de nommer s assistassent dans le Conseil.

Pour revenir à mon sujet, qui est le Projet, sur lequel nous devions agir, nous commençames d'abord par faire une grande réforme, eu égard aux Charges qui regardoit la Cour, ou le Gouvernement. Nous réduisimes les quarante deux Gentils-hommes de la Chambre au nombre de six, la Chambre des Indes fut cassée, & incorporée dans le Conseil des Indes; le Conseil des Finances fut aussi réformé, & l'administration en fut laissée seulement à septpersonnes. On suspendit aussi le Decret par lequel le feu Roi ordonnoit que les Ministre des Tribunaux, & les Officiers qui en dépendoient, joüiroient de leurs pensions. On déclara que toutes les récompenses qui iroient au delà de trois cens Ducats seroient réduites à la moitié: L'Amirante de Castille fut privé de la Chargé éminente de Généralissime, tant par Mer, que par Terre, & de ses apointemens: Le Comte d'Aquilar fut aussi privé

des revenus qu'il tiroit en qualité de Généralissime de la Mer. On fit choix de créatures dévoüées au nouveau Gouvernement pour remplir les Charges du Roïaume des plus importantes, les Gouvernemens des Indes, & des autres Etats dépendants de la Monarchie. On éloigna des Emplois les personnes trop zélées pour l'ancien Gouvernement, & on les fit passer pour suspectes, ou mal affectionnées à la Cour. On vit enfin une révolution générale dans toutes les affaires. Qui auroit dit qu'une Nation qui avoit toûjours été si ennemie de la France, rendroit un jour des hommages si respectueux à cette Couronne, & qu'elle la choisiroit pour être l'Arbitre de sa destinée. Je ne sçaurois m'empêcher de raporter sur ce sujet le Discours que fit au Roi Très-Crêtien le Connêtable de Castille dans sa célebre Ambassade à la Cour de France. Le Roi étant assis & couvert, lors que cet

Ambaſſadeur entra dans la Sale d'Audience, Sa Majeſte ſe leva auſſi tôt qu'elle le vit & ſe decouvrit en même tems, en ſuite elle ſe recouvrit. Le Connêtable aprés avoir ſalue le Roi, ſe couvrit auſſi, & lui fit cette Harangue.

SIRE,

JE me preſente à Vôtre Majeſté par ordre du Roi mon Maitre, & la reconnoiſſance qu'il témoigne à Vôtre Majeſté de la ſituation où elle l'a mis, s'expliquera un peu mieux par la lettre qu'il écrit à Vôtre Majeſté, que par tout ce que je pourrois lui dire de ſa part. C'eſt cette lettre que je remets entre les mains Roiales de Vôtre Majeſté. La *Jonte* que forma en mourant le Roi Charles II. mon Maitre; qui ſoit en gloire, m'a choiſi pour venir témoigner avec un profond reſpect à Vôtre Majeſté de la part des Roiaumes, du Gouvernement & des Peuples qui compoſent la

Monarchie d'Eſpagne, combien ils ont tous celebré la ſage & prudente diſpoſition du feu Roi, en faveur du Roi mon Maitre, Petit-Fils de Vôtre Majeſté. Les uns & les autres avec un reſpect plein de reconnoiſſance remercient & felicitent Vôtre Majeſté dans le tranſport de leur cœur, de voir le Trône d'Eſpagne occupé par un Prince qui touche de ſi prés à Vôtre Majeſté. Ils en tirent les conſéquences les plus flateuſes, tant pour la Religion que pour l'Etat. C'eſt ce que cette Lettre dira à Vôtre Majeſté, & j'y dois ajoûter que c'eſt à Vôtre Majeſté que nous reconnoiſſons devoir le don pretieux qu'elle nous fait d'un Prince qui a des vertus ſi relevées, & que nous vivrons toûjours avec un cœur pénétré de reſpect & d'amour pour Vôtre Majeſté, & pour la bonté qu'elle nous a témoignée, dont nous la ſuplierons toûjours de nous accorder la continuation; nous tâcherons de l'ob-

tenir par les moiens les plus convenables à l'honneur qu'elle nous fait. Aiant le bonheur de me voir aux pied de Vôtre Majesté, qui par sa magnificence me fait l'honneur de m'accorder ces graces, ces distinctions & ces faveurs que je me suis flaté d'enrecevoir, je lui sacrifie ma personne, & ma maison ; & j'en tire avec confiance son plus grand relief & le mien, & le service le plus assuré du Roi mon Maitre.

Le Roi répondit à M. le Connêtable de Castille.

Monsieur, vous devez être bien persuadé que je reçois avec beaucoup de plaisir les complimens du Roi mon Petit-Fils ; & avec beaucoup de satisfaction, les reconnoissances que vous me témoignez de la part des Roiaumes, & des Etats qui composent la Monarchie d'Espagne. Ils ne pouvoient choisir pour s'en acquiter, une personne qui me

fut plus agréable que vous. Vous voiez à present l'une & l'autre Nation tellement unies que les deux desormais ne sont plus qu'une. Pour moi, je suis presentement le meilleur Espagnol du monde, & si le Roi mon Petit-Fils me demande des conseils, je ne lui en donnerai que pour la gloire & pour l'intéret de l'Espagne. On verra mon Petit Fils à la téte des Espagnols, pour défendre les François ; & on me verra à la tête des François pour défendre les Espagnols. Pour vous, Monsieur, vous devez avoir connu depuis que vous êtes à ma Cour, la distinction que je fais de vôtre personne : & la joie que mes sujets montrerent hier de vous voir, est une marque qu'ils connoissent combien je vous estime & combien j'aime les Espagnols.

Les Conférences qui regardoient le redressement de la Monarchie, ne m'occupoient point tellement,

qu'il ne me restât quelques heures de relâche pour me promener à Madrid, & me divertir agréablement. Les plaisirs qui régnoient à la Cour au sujet de la reception du nouveau Roi, me firent naitre l'envie de faire une Maitresse Espagnole, à quoi je n'avois pu me resoudre auparavant, par le malheur qui arriva à un des Gentils hommes de la suite du Duc d'Harcourt, dont j'ai fait le récit. Les Dames en Espagne ont un air majestueux qui impose beaucoup, elles portent d'ailleurs le sein & la moitié des Epaules decouverts, tout cela inspire de l'amour, principalement à un François qui aime la nouveauté. J'avois vu à Paris faire l'amour au Seignor Castilleras, je me mis en tête de faire aussi l'amour en Espagnol quoi que je fusse François. Comme je parlois assez bien cette langue, je crus que j'en viendroits aisement about, ajoutez à cela les agrémens de la méthode

Françoiſe, qui ſont d'un grand ſecours auprés des Dames de quelque Nation qu'elles ſoient pour leur inſpirer de la tendreſſe. Tout cela alloit le mieux dumonde, ſi je m'étois trouvé ſans Rival. Je devins amoureux à la folie de la Marquiſe d'E... qui paſſoit pour une des mieux faites de la Cour ; elle avoit déja un Amant, c'étoit le Chevalier Del Campo Rival redoutable pour moi. Il avoit des avantages que je n'avois pas, il étoit Eſpagnol de Nation, & il en parloit la langue dans toute ſa delicateſſe, & moi j'étois François. Cependant comme le nouveau Roi avoit donné à la Cour une nouvelle face, & que les François y devenoient à la mode, je crus que mes ſoins & mes empreſſemens ne ſeroient pas tout à fait inutiles, & que je ferois une conquête en dépit de mille obſtacles qui s'y oppoſoient. Je ne pouvois m'empêcher de rire par avance du perſonnage ridicule que j'allois jouër

joüer Pour faire ma premiére déclaration d'amour à la jeune Marquise que j'avois deja vûë à la Cour, je pris le tems que son Mari étoit absent. Il étoit pour lors à une maison de Campagne à quinze lieuës de Madrid. Je fus le matin chez elle, je la trouvai à sa toilette, & dans un deshabillé qui étaloit à mes yeux tous les charmes d'une Beauté Espagnole. Je la comparai d'abord aux Astres lumineux, & aux étoiles brillantes du Firmament, prenant pour modelle la déclaration d'amour que j'avois vû faire à Castilleras à Mademoiselle d'E... Mais comme cette maniére de faire l'amour ne m'étoit point naturelle, & que je sortois de mon caractére libre & naturel. La Marquise, qui avoit infiniment de l'esprit, se mit à rire de me voir si plaisamment espagnoliser. Je remarquai même que le tour que je donnois à mes expressions, la divertissoit agréablement. Ce prelude d'amour me plut, & me

fit concevoir de grandes idées d'un beau fonds de tendresse. En effet je n'aurois pas eu lieu de me plaindre de l'heureuse situation où je me trouvois auprès d'elle, si mon Rival ne m'avoit traversé par des complaisances qui alloient à l'adoration. Il me falut bien du tems pour découvrir les amoureux mistéres du Seignor Del Campo: j'en vins enfin about par le moïen d'une confidente qu'avoit la Marquise. Je gagnai cette confidente à force de présens, & elle me déclara tout le secret. Elle m'apprit que mon Rival se mettoit à genoux devant la Marquise, toutes les fois qu'il la voioit : & ce qu'il y avoit de plus plaisant, c'est qu'il se tenoit dans cette situation de suppliant jusques à ce qu'elle le fit relever, ce qui n'étoit bien souvent qu'au bout d'une grosse heure. Cette Dame avoit la folie, qu'ont toutes celles de son sexe, à qui la Nature a donné de la beauté en partage. Les soumissions rampantes,

es soupirs, les regrêts, & enfin les larmes d'un Amant faisoient toutes ses delices; pour moi qui ne m'étois jamais pû captiver à un si dur esclavage, j'étois au desespoir de me voir en concurence avec un fou d'Espagnol qui ruinoit tous mes Projèts; mais que faire c'étoit la mode du Païs: Il falloit me resoudre à la suivre, ou à abandonner la Marquise. Je pris donc la resolution de faire l'amour à genoux à l'exemple de mon Rival, & au lieu de me servir des Astres du Firmament, du Soleil, des Etoiles, du Corail, des Perles fines, & semblables expressions extravagantes dont un Espagnol se sert auprès d'une Maitresse, je jugeai à propos d'emploïer les douceurs que met un François en usage pour inspirer de la tendresse. Je fis un essai du nouveau Projèt que j'avois formé: D'abord que je parus devant la Marquise, je me mis à genoux; celle-ci voiant que je copiois si plaisamment son Amant

Eſpagſiol, ſe mit à rire de toute ſa force, je ne pus auſſi m'empêcher de rire à mon tour, ce qui faiſoit une Scene des plus divertiſſantes. Elle ne ſavoit qui m'avoit ſi bien inſtruit; & comme je vis qu'effectivement cette humiliation lui plaiſoit, je reſtai à genoux, juſques à ce qu'elle m'ordonna de me relever. Il n'y a point de Pêcheur qui faſſe plus de penitence au pied d'un Confeſſionnal, que j'en faiſois pour lors aux pied de la Marquiſe. Je lui dis que je mourois a ſon abſence, que ſes charmes m'avoient enchanté; que le tendre amour que j'avois conçû pour elle m'avoit ôté le repos; que mon imagination étoit toûjours remplie des attraits de ſa beauté; que j'irois au bout monde, ſi elle me l'ordonnoit, pour lui marquer ma ſoumiſſion reſpectueuſe, & mon obéiſſance; que je ſerois le plus fidéle, le plus ſoumis, & le plus conſtant de ſes Amans, & ſenblables expreſſions

dont je composai ma déclaration d'amour. La Marquise se mit encore a rire, voiant le nouveau tour que je donnois a ma passion : Je lui demandai pour lors, s'il lui falloit des larmes pour l'attendrir, ou tirer l'épée du fourreau pour me tuer de desespoir ; elle se mit encore a rire plus fort que jamais. Comment Madame, repris-je, je suis a genoux à vos pieds comme un Espagnol des plus soumit ; je vous dis tout ce qu'il y a de plus tendre dans l'amour comme un François le plus passionné, & vous n'êtes point touchée ! Il ne me reste donc plus dis je, qu'à me tuer de desespoir & de rage ; là dessus je portai la main à mon épée, & je feignis de m'en vouloir percer le cœur à l'exemple de Castilleras ; pour lors la Marquise accourut au secours, arrêtez dit elle. Si vous étiez Espagnol, je vous pardonnerois cette folie, mais comme vous êtes François, je ne la saurois souffrir. Elle accompagna ces mots de

plusieurs soupirs, qui furent suivis de quelques tendres œuillades qui me firent comprendre, que ma métode de faire l'amour lui plaisoit plus, que les Astres du Firmament, le Soleil, les Etoiles &c. dont le Chevalier mon Rival se servoit. Je faisois les plus beaux progré du monde, lors que le Diable, qui se mêle de tout, ramena de la Campagne le Mari de la jeune Marquise; à ce coup il falut ceder le Champ de Bataille & finir une Scene, qui faillit à faire mourir de rage le Chevalier, & moi de desespoir.

Mais laissons là le depit amoureux Espagnols, & venons aux evenemens de la Guerre presente, qui sont les suites du Traité de Partage & du Testament, dont nous avons parlé jusques ici. Le Prince Eugene & le Maréchal de Catinat ouvrirent le Theatre de cette Guerre en Italie; le premier y commandoit en chef une puissante Armée que l'Empereur y avoit envoié; &

le second l'Armée des deux Couronnes. L'entrée des Imperiaux en Itelie, qui avoit été jugée impraticable, surprit extremement les deux Cours, & elle fut regardée comme un prodige, dont on attribuoit toute la gloire à la valeur du Prince Eugene. La Cour de France attentive à tout ce qui pouvoit contribuer à la defense des Etats du nouveau Roi, & son affermissement sur le Trône d'Espagne, apella à son secours deux importantes Negociations. La premiere regardoit le Mariage de Marie, Loüise, Gabrielle de Savoie, Fille de Son Altesse Roiale avec Philipe V. Roi Roi d'Espagne ; & la seconde un Traité d'Aliance avec la Couronne de Portugal. Le Mariage de la Fille aînée du Duc de Savoie avec le Duc de Bourgogne avoit procuré la Paix à la France dans la derniere Guerre: On crut que le Mariage de la Sœur de cette Princesse avec le Duc d'Anjou, assureroit en Italie les Etats

de sa Couronne d'Espagne. Les avantages que l'on pretendoit tirer du Traité d'Aliance avec le Portugal n'étoient pas d'une moindre importance, puis qu'ils devoient fermer l'entrée aux Flotes ennemies, & assurer le repos & la tranquilité en Espagne. Enfin le Mariage de la Princesse de Savoie avec le Roi Philipe V. fut declaré le premier de Juin à la Cour de Turin, & l'Envoié du nouveau Monarque en fit la demande par une Lettre qu'il rendit le même jour à Son Altesse Roiale. Si les interêts particuliers du Duc de Savoie furent les premiers motifs de ce Mariage. La Duchesse de Bourgogne y contribua aussi beaucoup, par les éloges qu'elle fit à la Cour de France de toutes les belles qualitez qu'avoit la jeune Princesse sa Sœur. Cette Princesse étoit dans la fleur de sa jeunesse, & n'avoit encore que treize ans. Il fut donc arrété que lors que la Ceremonie de son Mariage seroit

faite, elle se rendroit par Mer à Barcelone, où le Roi Catholique son Epoux devoit l'atendre. Le Duc de Savoie qui n'avoit differé son Traité avec les deux Couronnes que jusques à ce que le Mariage de sa Fille fut publié à Madrid, fit d'abord marcher ses Troupes, & peu de tems aprez, il se rendit lui même à l'Armée de France & d'Espagne pour la commander en chef.

Le Roi Tres-Chrêtien voulant éviter la Guerre par le moien des intrigues dont ses Ambassadeurs se servoient dans toutes les Cours voiant le mouvement que faisoit l'Armée de l'Empereur en Italie, prit aussi la resolution de se preparer à la Guerre de tous côtez, & de la faire avec le moins de desavantage qu'il pourroit. Comme la presence d'un Prince attire l'amour des Peuples dans les commencemens d'un Regne, il jugea à propos que le Roi d'Espagne son Petit Fils passat en Italie. Ce jeune Prince

aprez avoir donné ses premiers soins à redresser les affaires du Gouvernement en Espagne sur le Projet que la Cour de France, lui en avoit donné, comme je l'ai dit, donna les mains à faire ce Voiage. Voici la Lettre que le Roi de France lui écrivit sur ce sujet, & en même tems le Decret du Roi d'Espagne sur son Voiage de Naples, & la Lettre que Sa Majesté Catholique écrivit au Marquis de Bedmar.

Lettre du Roi Tres-Chrêtien à Sa Majesté Catholique, écrite de Marly le 22. Janvier 1702.

J'Ai toujours aprouvé vôtre dessein de passer en Italie & souhaité que vous l'executiez ; mais plus je m'interesse à vôtre gloire, plus je dois penser aux difficultez, qu'il ne vous conviendroit pas, comme à moi, de prevoir ; Je les ai toutes examinées, vous les avez vuës dans le Memoire que Marcin vous a lû ;

j'aprends avec plaisir qu'elles ne vous detournent pas d'un projet aussi digne vôtre sang, que celui d'aller vous même defendre vos Etats en Italie; il y a des occasions, où il faut que ce soit la personne principalement interessée qui decide; & puisque les inconveniens que l'on vous a representez ne vous detourne pas ; je loüe vôtre fermeté, & je confirme vôtre decision; Vous serez plus aimé de vos Sujets, & ils vous seront encore plus fideles, lors qu'ils verront que vous repondez à leur attente, & que bien loin de demeurer dans le repos, comme vos derniers Predecesseurs, vous exposez Vôtre Personne pour defendre les Etats plus considerables de vôtre Monarchie ; & ma tendresse augmentant, à mesure que je vois qu'elle vous est duë , vous pouvez croire que je n'oublierai rien de tout ce qui pourra contribuer à vos avantages. Vous savez les efforts que j'ai faits pour chasser

vos ennemis d'Italie. Si les Troupes qui sont destinées pour l'Etat de Milan y étoient arrivées, je vous conseillerois d'y aller, & de vous mettre à la tête de mon Armée ; mais comme il faut qu'elle soit superieure à celle de l'Empereur, je crois que Vôtre Majesté doit passer à Naples, où sa presence est encore plus necessaire ; vous attendrez dans ce Roiaume le commencement de la Campagne ; vous calmerez l'agitation des Peuples, qui desirent avec ardeur d'y voir leur Roi.

Traitez bien la Noblesse, faites esperer du soulament aux Peuples, lors que les affaires le permettront : écoutez les plaintes ; rendez justice, & vous communiquez avec bonté, sans perdre rien de vôtre dignité. Distinguez ceux dont le zele s'est signalé dans ces derniers mouvemens. Vous connoitrez bien-tôt l'utilité de vôtre voiage, & le bon effet que vôtre presence aura produit. Je fais armer quatre Vaisseaux

à

à Toulon, qui iront à Barcelone & vous porteront à Naples avec la Reine. Je vois bien que vôtre amitié pour elle ne vous permettra pas de vous en ſeparer. Marcin vous informera des Troupes que j'envoie à Naples, & des autres détails dont je l'ai inſtruit au ſujet de vôtre paſſage. Dieu, qui vous a viſiblement protegé, benira la juſtice de vôtre Cauſe, & j'eſpere qu'aprez vous avoir apellé au Trône, il vous aſſiſtera pour defendre les Etats, dont il a remis le Gouvernement entre vos mains : je le prierai de rendre heureux les deſſeins que vous formez pour ſa gloire ; il ne me reſte qu'à vous aſſurer de ma tendreſſe, de mon amitié & du plaiſir que j'ai de voir que chaque jour vous la meritez de plus en plus. *LOUIS.*

Decret du Roi d'Espagne du 2. Fevrier 1702. sur son Voiage de Naples.

LEs pressans besoins de Naples, & de Milan, me paroissent d'une si grande consequence, que je ne puis avoir de repos jusqu'à ce que j'aie satisfait à l'ardent desir, que j'ai de faire voir à mes Roiaumes, & mes Sujets, que l'Amour que j'ai pour eux m'engagera à n'épargner pas ma propre personne & à l'exposer dans les plus grands dangers pour leur defense. J'ai donc resolu, avec l'aprobation du Roi Tres-Chrêtien mon Seigneur & mon Aieul, de passer au Roiaume de Naples le mois prochain sur l'Escadre de quatre Vaisseaux, qu'il a ordonné de tenir prêts à Toulon pour cet effet, afin que ma presence, & mes Troupes qui y ont passé, celles qui se preparent actuellement à y passer, & celles que le Roi mon Aieul y envoiera avant mon

arrivée, puissent calmer les esprits, & empêcher par les Armes l'entrée des Ennemis. J'ai encore resolu aprez avoir retabli le repos à Naples, de passer à l'Armée qui est dans le Milanois, & de me mettre à la tête des Troupes qui le defendent. Je fais ma premiere obligation qui est de voir de prez ce qui se passe entre ces deux Etats, dans une occasion de la consequence de celle ci, qui sera aisement connue de mon Conseil. Je veux repondre à son zele & à ses bonnes intentions en lui donnant part de ma Resolution; & afin que pendant mon absence les Roiaumes d'Espagne puissent être gouvernez par un Ministre sage & experimenté qui y maintienne la justice, le respect, & la prompte expedition des affares, je nommerai une Jointe, dans laquelle le Cardinal Portocarrero Archevêque de Tolede, qui y aura les mêmes facultez & prerogatives, que la Reine ma Tante a euë dans celle qui a

été établie par la disposition du Roi mon Oncle, le Gouverneur du Conseil, les Presidens d'Arragon, d'Italie, de Flandres, & des Indes, avec le Marquis de Villafranca mon Grand Maitre d'Hôtel traiteront les affaires dans la forme que j'ordonnerai, & parce que la Reine ne pouvoit sans douleur se resoudre à me laisser partir pour ce Voiage, je lui ai donné la satisfaction de venir avec moi jusqu'à Naples, & j'en donne avis au Conseil. A Barcelone le 2. Février 1702. Au Gouverneur du Conseil.

Lettre du Roi d'Espagne à Son excellence M. le Marquis de Bodmar Commandant General des Païs-Bas.

Marquis de Bedmar, mon Parent, Gentilhomme de ma Chambre, Commandant General de nos Païs Bas en Flandre.

LE tems & l'occasion favorable de defendre en Personne mes

Roïaumes & mes Sujets , comme je le dois , étant arrivé , j'ai resolu de passer en Italie au mois de Mars prochain sur une Escadre des Vaisseaux du Roi Tres-Chrêtien, Monseigneur & mon Aieul , qui est prête pour cet effet & par son ordre dans son Port de Toulon ; mon intention est d'aller premierement à Naples pour consoler & favoriser mes Sujets de ce Roiaume, & pour les mettre avec les Troupes que j'y ai envoïées , celles qui y marchent, & celles que le Roi mon Aieul y fait passer , hors d'état de craindre l'aproche des Armées Ennemies. Je me rendrai ensuite à Milan , & je me mettrai à la tête de l'Armée , je n'oublierai rien de tout ce qui pourra contribuer à la Paix & à la tranquillité de l'Italie , à l'union avec ses Princes , & à la conservation de leur Souveraineté , & de leur repos, c'est de quoi j'ai bien voulu vous donner avis. MOI LE ROI.
De Barcelone le 5. de Fevrier 1702.

Cependant le Voiage du Roi d'Espagne hors de ses Etats excita le murmure des Grands & du Peuple. Les Espagnols accoutumez à voir leur Roi dans le cœur de la Monarchie, ne pouvoient se resoudre à y consentir. Ils raportoient pour raisons que le Regne du Duc d'Anjou étoit encore chancelant & mal affermi; qu'ils aloient devenir la proie de leurs Ennemis; Qu'ils seroient infailliblement exposez aux Guerres Civiles & aux revoltes; Que la rareté de l'argent mettoit le Royaume dans l'impuissance de pouvoir fournir aux fraix immenses de la Cour & des Officiers qui accompagneroient le Roi en Italie. Mais comme le nouveau Monarque ne regnoit que sur le plan que le Roi Tres-Chrêtien lui avoit donné, il se mettoit fort peu en peine du mecontentement des Peuples. Cependant pour ne les point tout à fait

aigrir, il prit la resolution de laisser en son absence la Reine son Epouse à Madrid, & remit entre les mains du Cardinal Portocarrero les rênes du Gouvernement, & le maniement de toutes les affaires de la Monarchie. Il écrivit à son Eminence sur ce sujet une Lettre dont voici la Copie.

Mon Cousin,

J'Ai reçeu la Lettre que vous m'avez écrite. Je prens en bonne part tout ce que vous me representez, tant sur mon voiage, que sur celui de la Reine; Et je ne puis vous en donner une meilleure preuve, qu'en me faisant la violence de m'éloigner d'elle, en la laissant aller a Madrid, pour contenter les Peuples, que vous m'assurez le desirer ainsi. C'est le plus grand sacrifice que je leur puisse faire, & j'espere qu'ils sentiront par là que j'ai plus d'égard à leur satisfaction qu'à la mienne propre. Je crois qu'il est inutile que

je vous la recommande. L'amitié que vous avez pour Moi, me repond du soin que vous aurez d'Elle. Je crois aussi qu'il est inutile de vous recommander d'avoir soin de mes affaires pendant mon absence ; car vôtre zele m'est connu , & la confiance que j'ai en vous est sans reserve.

Je sai que l'état present ne vous permet pas de faire de plus grand efforts pour me seconder. Je compte que mon épargne sera ma plus grande ressource. Faites seulement que ce qui me pourra être fourni, me soit donné regulierement ; & que ma Maison, qui est tres-petite, aussi-bien que celle de la Reine, soit paiée exactement.

Pour ce qui est de la depense extraordinaire, je ne vous demande precisement que ce qui se pourra faire, sans que je sois à charge à mes Peuples : Mais je suis seur que vous ferez du mieux qu'il sera possible, & cela me suffit.

Je ne doute pas non plus que mes autres Miniſtres ne ſecondent vôtre zele & vos bonnes intentions ; Et que pendant que je verſerai juſqu'à la derniere goute de mon ſang, s'il eſt neceſſaire, pour empêcher le demembrement de cette Monarchie, & que je ferai tous mes efforts pour porter la gloire de la Nation Eſpagnole au plus haut point que je le pourrai, vous agirez de concert pour maintenir dans le Roiaume la tranquilité ſi neceſſaire. Je vous recommande ſur tout, de veiller à la defenſe des Côtes, & à la ſureté de Madrid.

Au reſte, qu'il me ſoit plus donné d'avis ſur mon voiage d'Italie. Mon parti eſt pris ; il eſt trop raiſonnable ; glorieux & neceſſaire pour y rien changer. Il faut ordonner à Madrid, auſſi bien que par toute l'Eſpagne, des prieres publiques pour ma perſonne & pour la proſperité de mes Armes, afin qu'il plaiſe à Dieu de proteger la juſtice de

ma Cause ; & qu'il preserve mes Etats de l'invasion des Heretiques, qui sont liguez contre moi.

Voilà, mon Cousin, tout ce que j'avois à vous marquer. Il ne me reste plus qu'à vous assurer que l'estime que j'ai pour vous, aussi bien que de mon amitié que vous meritez de plus en plus, par tous les services que vous me rendez.

Le Roi d'Espagne aprez avoir reglé toutes les affaires qui regardoient l'Assemblée des Etats en Catalogne, & en avoit reçeu un Don gratuit de quinze cens mille Ecus, & un présent de cinquante mille Ecus que la Ville de Barcelonne lui fit en particulier, prit la resolution d'en partir sur les Vaisseaux que le Roi Tres-Chrêtien lui envoia de Toulon, & arriva à Baya le jour de Pâques, & le lendemain il fit son Entrée dans la Ville de Naples. Quelques jours avant le depart de Sa Majesté Catholique,

je reçeus une Lettre de M. de C... par laquelle ce Ministre me donnoit ordre de revenir à la Cour de France. Avant que de quiter l'Espagne, je ne saurois m'empêcher de raporter ici une Avanture tragique qui arriva au mariage d'un jeune Seigneur Espagnol avec Mademoi. de Hurcado sur la fin du dernier regne, & qui fit beaucoup d'éclat à Madrid. Ce Seigneur se nommoit le Comte de Jassado. Il avoit suivi la Cour du nouveau Roi dans son voiage à Barcelone, où j'eus l'occasion de le connoitre tres particulierement, & d'aprendre de lui les circonstances de l'histoire dont je vais faire le recit.

Mademoiselle de Hurcado étoit Fille unique du Marquis de même nom; sa beauté lui avoit attiré les regards de plusieurs Grands d'Espagne qui la recherchoient en mariage. De la beauté, de la jeunesse, des grands biens, dont elle devoit heriter aprez la mort du Marquis

ſon Pere, tout cela avoit de puiſſans attraits pour mille adorateurs qui ſe mirent en tête de lui faire l'amour. Entre autres le Marquis de Hurgoncar, & le jeune Comte de Jaſſado firent paroitre le plus d'empreſſement, & la demanderent en mariage. Le Marquis de Hurgoncar étoit un Seigneur d'une grande diſtinction, il poſſedoit de grands biens, mais il avoit environ cinquante ans. Le Comte de Jaſſado au contraire n'étoit point riche, mais en échange, il avoit de belles qualitez, & n'étoit agé que de vingt ans. Cette diſproportion de biens & d'age qui ſe trouvoit entre ces deux Rivaux partagea les ſentimens de Mademoiſelle de Hurcado. Si elle conſultoit ſon devoir, elle ſe voioit obligée à obéir à un Pere qui vouloit abſolument qu'elle épouſa Hurgoncar: Si elle conſultoit ſon cœur, elle n'avoit de l'amour que pour Jaſſado; comme elle étoit à l'age de 18. ans, la jeuneſſe

& le merite personnel de celui-ci convenoient mieux à ses inclinations. La veuë d'un jeune Seigneur qui a des qualitez eminentes cause toujours de grandes revolutions dans le cœur d'une jeune fille ; aussi le Comte de Jassado avoit de grands avantages par dessus son Rival, dont les biens de la fortune faisoient tout le merite.

Le Marquis de Hurcado infatué des richesses de Hurgoncar lui donna la preference, & ordonna à sa fille de ne plus voir le Comte de Jassado. Ce n'est plus le merite personnel qui fait les mariages ; la beauté est presque toujours sacrifiée aux avantages de la fortune, & pourveu qu'un homme soit riche; cela suffit ; de là viennent tant de mariages mal assortis, par où le veritable amour conjugal est banni, & la discorde introduite dans les familles. Quoi que l'amour de Mademoiselle de Hurcado fut contraint par les ordres d'un Pere à changer

de destinée, elle conserva cependant toute sa tendresse pour le jeune Jassado, & n'eut pour le vieux Hurgoncar que des complaisances forcées : Celui-ci faisoit tout au monde pour se faire aimer de sa Maitresse, mais il n'en étoit que l'esclave, au lieu que Jassado en étoit le favori. Cet amour qui avoit commencé à se former entre deux Amans presque d'un même age s'entretint toujours, & le tems qui detruit tout ne servit qu'à l'augmenter.

Mademoiselle de Hurcado eut beau verser des larmes pour se defendre d'épouser Hurgoncar, il falut ceder aux ordres d'un Pere qui ne consultoit point l'inclination de sa fille, mais son propre interêt & sa fortune. Il esperoit de s'élever à quelque charge eminente par la faveur de Hurgoncar, qui étoit tout puissant à la Cour de Madrid. On fit donc la ceremonie des Nôces de Mademoiselle de Hurcado, & com-

me nous le verrons dans la ſuite, on peut dire que l'on fit en même tems celle de ſes funerailles : il n'y a que deux beaux jours dans la vie, dit-on, qui ſoit l'entrée & la ſortie du monde. Une fille commence à entrer dans le monde, lorſqu'elle ſe marie ; & ſi le choix qu'elle fait eſt digne de ſon cœur, pour lors c'eſt un beau jour pour elle ; mais ſi le Mari qu'on lui deſtine ne lui plait pas, pour lors la mort eſt encore un beau jour, & c'eſt la ſeule porte par où elle en doit ſortir. Enfin le mariage ſe fit ; ſi le Marquis de Hargoncar cueillit les fruits d'un amour tendre, tel qu'il doit être dans les premiers jours du mariage, c'eſt ce que je ne ſai pas ; on ſait cependant qu'un jour il ſe plaignoit à ſa nouvelle Epouſe, qu'il n'avoit épeuſé avec elle que des chagrins, & de la mauvaiſe humeur, ce qui étoit beaucoup dire. Ce qui charme le plus dans ces heureux commencemens, ſont les empreſſemens &

les complaisances infinies, que doit avoir une Epouse pour son Epoux; tout ce que l'amour conjugal a de tendre & de passionné doit se manifester dans ces jours. La Marquise de Hurgoncar, nous l'apellerons ainsi à present avoit ses raisons, & quoi que mariée elle n'aimoit que le Comte de Jassado son premier Amant. Il n'y a rien au monde de si libre que l'amour : Vouloir forcer une fille à nous aimer malgré elle, c'est renverser l'ordre de la Nature, arrêter le flux & reflux de la Mer, & faire remonter les Rivieres à leur source, ainsi demander de l'amour à la jeune Marquise pour un Epoux pour qui elle n'avoit que de la haine & de l'aversion, c'étoit lui arracher le cœur. Cependant le Marquis porta ses plaintes à son Beau Pere contre son Epouse; celui ci lui fit de nouvelles mercuriales, & renouvella la defense qu'il lui avoit faite d'avoir des liaisons avec le Comte de Jassado

qu'il regardoit comme l'auteur de tous ces troubles domestiques. La jeune Marquise écoutoit d'un sang froid toutes ces plaintes, & au lieu d'y remedier, elle donnoit de nouveaux Rendez vous à son Amant. Cependant la jalousie du Marquis de Hurgoncar aloit si avant, qu'il ne faisoit point façon de dire, qu'il feroit assassiner Jassado, si la Marquise son Epouse ne discontinuoit à le voir ; celle-ci ne manqua pas d'avertir Jassado de se tenir sur ses gardes.

Nos deux Amans crurent qu'il faloit changer de mesures, & prendre de nouvelles precautions pour s'entretenir : Il falut donc imaginer une nouvelle Scene où leur amour auroit plus de sureté ; concerter de nouveaux Rendez vous : Il n'y a rien de si ingenieux que l'amour : Quelques precautions que le jaloux Hurgoncar prit pour leur ôter cette precieuse liberté ; il n'en étoit pas moins trompé pour cela ; plus on

aporte d'obstales aux Amans, & plus l'amour a de charmes : Les plaisirs dérobez ont plus de douceurs ; les peines & la contrainte en relevent le prix, & les font plus rechercher. Le Comte & la jeune Marquise ne purent plus se voir que dans les Eglises, Hurgoncar les faisoit observer par tout. Une longue perseverance se lasse enfin d'une continuelle contrainte. On ne fait point l'amour en Espagne & en Italie, comme dans les autres Païs du monde ; ici un seul regard, une œillade tendre, un souris passent pour des crimes, & trahissent les Amans. Un Espagnol jaloux est à craindre pour une femme ; il ne lui faut bien souvent qu'un simple soupçon d'infidelité pour la faire enfermer dans un Convent pour le reste de ses jours ; on ne parle là que d'Amans poignardez, ou empoisonnez, & de femmes cloitrées: rien n'est si delicat que les entretiens galans chez cette jalouse Nation. Il y

avoit déja trois ans que Hurgoncar étoit marié, il s'étoit flaté que le tems le rendroit maître absolu du cœur de la jeune Marquise son Epouse : Que celle-ci oublieroit entierement Jassado, & n'auroit plus de l'amour que pour son Epoux. Cependant il n'en avoit point eu d'enfans qui sont les fruits de l'amour conjugal. Hurgoncar qui n'avoit épousé la Marquise dans une grande jeunesse que pour avoir des Heritiers ; attribuoit sa mauvaise étoile à Jassado, & le chargeoit de tous les malheurs qui arrivoient dans sa famille ; ainsi voiant que toute la prudence humaine n'étoit pas capable de rompre leur commerce, il prit enfin la resolution de se defaire d'un Rival qu'il regardoit comme son mortel ennemi, c'étoit porter l'amour au desespoir, & pousser nos Amans à des extremitez qui devoient les perdre, ou les rendre heureux pour toujours. L'amour ne s'est jamais vû dans un

équilibre, celui ci & la vertu disputoient qui des deux emporteroit la balance. L'honneur & le devoir d'une femme mariée combattoit contre l'amour d'un Amant favori. Le dernier comme le plus fort demeura victorieux, comme nous l'allons voir.

La jeune Marquise animée de ce beau feu que l'amour inspire dans les grandes resolutions dit au Comte de Jassado, qu'elle avoit imaginé un expédient, qui l'alloit séparer pour toûjours du jaloux Hurgoncar; qu'elle avoit résolu de feindre de tomber en défaillance, & d'imiter la morte; que là-dessus on feroit ses funerailles, & on l'enterreroit; & comme en Espagne les chaleurs ne permettent pas qu'on garde longtems les corps, cela favoriseroit son entreprise; que Jassado son Amant, & sa Fille de Chambre seroient les seuls qui en auroient le secret. Jassado dont l'amour étoit extrême pour la jeune Marquise n'aprouvoit

point un dessein si funeste. Il apréhendoit avec raison qu'il n'arrivât à son Amante, ce qui étoit arrivé à Moliere, qui crût jouer la mort sur un Théatre, & la mort le joüa.

La Marquise lui repliqua que l'amour qu'elle avoit pour lui, la mettoit au-dessus de ce qu'il y avoit de plus terrible & de plus affreux dans les Tombeaux; qu'il n'y avoit que cette seule ressource pour recouvrer sa liberté, & la séparer d'Hargoncar : Qu'elle aimoit mieux au pis aller faire un sacrifice à la mort de toute sa tendresse, que de la laisser plus long tems dans la puissance d'un Mari, qu'elle haïssoit plus que la mort même : Que si elle devoit faire fonds sur les pressentimens qu'elle avoit de leur destinée future, il en résulteroit une nouvelle union qui rendroit leur félicité parfaite : Jassado, après bien des contestations approuva enfin la résolution de la Marquise. On prit le jour auquel cette Scene tragique se devoit joüer,

Jaſſado & la Fille de Chambre tinrent tout prêt, la Marquiſe joüa ſon rôle à la perfection, & contrefit la morte dans toutes les formes. Hurgoncaï n'épargna rien pour faire une pompe funébre à la défunte digne de ſon rang & de ſa naiſſance, & comme il l'avoit toûjours aimée à la folie, il verſa même des larmes ſur ſon tombeau, & ſe fit des reproches ſecrets d'avoir été l'auteur d'une mort ſi prématurée. Après l'enterrement, Jaſſado, & la Fille de Chambre accoururent au tombeau : Jaſſado fait preſent au Marguillier d'une bourſe de 500. Ducats, lui faït entendre qu'on venoit d'enterrer une Dame qui avoit une maladie toute Particuliére, qui n'avoit été connuë que de lui ſeul, qu'elle demeuroit quelquefois vingt-quatre heures ſans connoiſſance, qu'apparemment le même mal l'aïant priſe, on l'avoit crûë morte & enterrée. Le Marguillier plus attentif à la bourſe qu'à ſon devoir,

qui lui défendoit ſans permiſſion, d'ouvrir les Tombeaux, conſentit à tout ce que Jaſſado lui propoſoit; on roule tout auſſi tôt la pierre qui couvroit le Tombeau; Jaſſado dont l'amour avoit triomphé, fut ſi tendrement touché de revoir ſon adorable Maitreſſe encore en vie, qu'il faillit à perdre ſa vie lui-même par un excès de joïe. Enfin étant revenu à lui, il donna la main à ſon Amante & la tira du Tombeau, qu'on referma tout auſſi-tôt. Celle ci quitta d'abord tous ſes habits mortuaires, prit un habit de Cavalier que ſon Amant lui avoit apporté, & s'étant ainſi déguiſée monta dans un Caroſſe qui les attendoit à la porte de l'Egliſe. La Marquiſe fit encore preſent au Marguillier d'un beau Diamant, & lui recommanda le ſecret: ainſi nos Amans ſe retirerent à la faveur de la nuit, & laiſſerent les morts avec les morts; le lendemain ils partirent pour Tolede qu'ils avoient choiſi pour leur

demeure : ils ne pouvoient rester à Madrid sans risquer d'y être reconnus, & ce qui venoit de se passer auroit été sans doute découvert par les Marquis de Hurcado, & de Hurgoncar, l'un Pere, & l'autre ci-devant Mari de la défunte Marquise. Avant que d'arriver à Tolede nos Amans jugerent à propos de faire la céremonie de leur Mariage dans un Bourg entre Madrid & Tolede; ils resterent dans cette derniére Ville près de deux ans : Le Comte de Jassado y étoit connu & fut visité de plusieurs Grands. Il publia d'abord qu'il avoit épousé la fille de Don Huespeda, Seigneur d'Arragon; ainsi la Marquise de Hurgoncar, que nous appellerons à present la Comtesse de Jassado, passoit dans l'esprit de tout le monde pour Arragonnoise. Le Comte étant obligé de se rendre à Madrid pour des affaires particuliéres, proposa à la Comtesse sa femme si elle vouloit être du voïage, celle-ci y consentit.

Etant

Etant arrivez à Madrid où ils firent un long séjour, le Marquis de Hurgoncar remarqua la Comtesse de Jassado dans les Sociétez où elle se trouvoit comme une personne qui ne lui étoit pas inconnuë. La Comtesse étoit un peu changée, & l'Avanture du Tombeau lui avoit donné une pâleur qui ne l'a jamais quittée, car auparavant elle avoit naturellement les jouës vermeilles, & le teint vif, à cela près, elle avoit conservé tous les agrémens de sa beauté, son enjoüement dans la conversation, & la delicatesse de son esprit qui la faisoient briller par tout. Hurgoncar frapé de la vûë d'une femme qui avoit tous les traits ressemblants de la defunte Marquise son Epouse, se mit en tête de lui parler, pour examiner l'accent de sa voix. La Comtesse qui avoit remarqué toute l'attention que Hurgoncar faisoit sur elle, ne manqua pas à se preparer à le bien recevoir, & en fit confidence à Jassado qui fut au

desespoir de s'être exposé si imprudemment. Hurgoncar prit son tems; il avoit été averti que la Comtesse se trouveroit le lendemain chez Don Orejas Grand d'Espagne: Impatient de voir la fin d'une Scene qui lui ôtoit le repos, il rêva toute la nuit sur le compliment qu'il lui devoit faire, & se rendit chez Don Orejas où il trouva la Comtesse; Madame, lui dit-il en l'approchant, j'admire l'air enjoüé avec lequel vous répondez à tout le monde, & vôtre presence d'esprit; La Comtesse lui repondit sur le même ton, qu'elle le remercioit des eloges qu'il lui donnoit, & qu'elle ne meritoit nullement. Il n'en fallut pas davantage pour confirmer Hurgoncar dans la pensée que la Comtesse de Jassado étoit sa defunte femme ressuscitée. Le ton de sa voix, & l'alteration avec laquelle elle prónonça ces mots trahirent tout le mistere. Hurgoncar fut de ce pas trouver le Marquis de Hurcado,

Pere de la Comtesse, & lui dit que sa fille étoit ressuscitée, & devenuë la femme de Jassado son Rival, & qu'il l'avoit vûë de ses propres yeux. Hurcado traita de fou & de Visionnaire le Marquis de Hurgoncar, & lui dit que sa fille étant morte & enterrée, il ne falloit point remuer ses cendres. Hurgoncar s'enporta, & repondit à son Beau-Pere qu'il en tireroit vengeance, lui en dût il couter la vie. & tous ses biens, sur quoi il fit procès à Jassado & lui demanda la restitution de la Duchesse, ci devant son Epouse. Cette fameuse Cause fut plaidée à la Cour de Justice de Madrid : Les conclusions de l'Avocat qui plaidoit pour Hurgoncar, portoient ; (que, le Comte de Jassado épris de l'amour illegitime qu'il avoit conçu pour une femme engagée dans les liens du mariage, avoit commis un crime d'Etat, & un sacrilege enorme en la tirant du Tombeau de sa propre autorité pour se marier avec elle ;

qu'il avoit violé ce qu'il y avoit de plus facré & de plus augufte dans la Religion ; attaqué hautement les Loix fondamentales du Royaume par un fait inoui & fans exemple ; qu'il prioit la Cour, que ledit Comte fut degradé de tous honneurs, puni fuivant toute la rigueur defdites Loix par la perte de fa vie, & de tous fes biens, & qu'il fut contraint a rendre a fon legitime Epoux une femme qui ne lui appartenoit pas, & dont il avoit abufé

Le Plaidoie de l'Avocat du Comte & de la Comteffe de Jaffado, portoit, que la mort mettant fin à toutes chofes, elle feparoit pour toûjours les enfans de leurs peres & Meres ; & les Femmes de leur Maris : Que cette feparation n'avoit point de retour : Que les derniers devoirs que le Marquis deHurgoncar avoit rendus à fa defunteEpoufe d'une part, & les horreurs du tombeau par où celle-ci avoit paffé d'autre part, faifoient l'apologie de fa

cause,&plaidoient pour son innocence : Que si on lui faisoit un crime d'avoirt sauve la vie a une personne qui etoit hors d'esperance, & abandonnée de tous secours humains, les Medecins n'étoient pas moins coupables que lui : Que ledit Comte n'avoit point violé la Religion, ni rien fait qui fut contraire aux Loix du Roiaume, puisque ni celle-là, ni celles ci, n'avoient rien prescrit contre un cas dont il n'y avoit jamais eu d'exemple, Que les engagemens qui avoient uni le Marquis de Hurgoncar avec Mademoiselle de Hurcado par un legitime Mariage, aiant cessé, par le deces de celle-ci tous les devoirs de l'amour conjugal avoient aussi cessé, & par consequent Mademoiselle de Hurcado avoit été en droit de se remarier: Que s'il faloit la priver de cette Liberté. on ouvriroit la porte par un tel exemple a la licence & au libertinage, & l'Espagne ne seroit plus remplie que de

Filles impudiques & des-honorées qui s'abandonneroient au premier venu pour contenter leurs amours, auquel cas elles auroient raison, puis-qu'on leur défendoit le mariage. Que les Péres & les Méres qui avoient des Filles à marier devoient accourir de tous les Roiaumes qui composent la Monarchie pour venir plaider avec lui une cause si juste. Je praide, Messieurs, *ajoûta l'Avocat du Comte de Jassado*, pour la vertu & la chasté de nos Femmes, c'est l'ornement, & le trésor le plus précieux de nos famille, nous devons le conserver ce trésor au peril de nos vies, & si vous privez nos Filles de la liberté de se marier, ôtez leur en même tems la liberté d'aimer. Nous savons tous que les folies amoureuses sont nées avec le Sexe, & que la jalousie naturelle à nôtre Nation n'a jamais pû y remedier; que la Religion & le Loix pour arrêter le cours de ce Torrent debordé leur ont enfin ordonné le

mariage ; voulez-vous , Meſſieurs ; continua-t-il , pour applaudir au Marquis de Hurgoncar renverſer ces Loix , & ſapper la Religion , qui ſont l'ouvrage de Dieu , & des Juriſconſultes les plus ſages , & les plus éclairez. Je prie donc le Conſeil de juſtice , *conclut il* , qu'apres avoir murement reflechi ſur l'importance de la cauſe que je plaide , ledit Hurgoncar ſoit condamné à tous les fraix de juſtice , & à une amande proportionnée au cas dont il s'agit , qu'il faſſe reparation d'honneur à ſa Partie ; & que défenſes tres expreſſes lui ſoient faites de ne plus troubler le Comte & la Comteſſe dans leur mariage.) La Cour aïant examiné une affaire qui avoit exercé les plus celebres Juriſconſultes Eſpagnols , prononca Arrêt en faveur du Comte de Jaſſado : Celui-ci eut le plaiſir de voir triompher tous les artifices dont il s'étoit ſervi , pour devenir l'Epoux de Mademoiſelle de Hurcado , qui rentra en

grace avec le Marquis son pere, & fut Heritiere de tous ses biens.

Pour revenir a mon sujet, je dirai qu'aïant pris la poste je me rendis à Versailles, & à mon arrivée je fus aussi tôt rendre visite à M. de C... qui m'avoit écrit. En entrant dans la Chambre de ce Ministre, je trouvai sur sa table trois Déclarations de Guerre contre les Rois de France & d'Espagne

Les Armes de l'Empereur avoient déja commencé, comme je l'ai dit, à ouvrir le Theatre de la Guerre en Italie : elles en firent de même sur le Bas Rhin, au commencement de cette Campagne : car le Prince de Nassau Saarbrugh, aprez avoir été declaré Maréchal de Camp de l'Empereur forma le Siege de Keysersvvaert dés le 16. du mois d'Avril, avec les Troupes des Etats, sous le nom de Troupes Auxiliaires. Le General Dopf qui avoit aussi été crée Lieutenant General par Sa Majesté Imperiale, fut commandé pour in-

veſtir la Place. La nouvelle de cette Expedition fut aportée à la Cour le 18. du même mois par un Courier que le Maréchal de Bouflers avoit depêché. A l'arrivée du Courier du Maréchal de Bouflers le Roi tint un Grand Conſeil de Guerre, où il fut reſolu que le Duc de Bourgogne partiroit dés le 25. pour ſe rendre à l'Armée du Maréchal, & la commander en perſonne en qualité de Generaliſſime des Armées du Roi dans les Païs-Bas, & dans l'Ectorat de Cologne, & cependant Bouflers eut ordre d'acourir au ſecours de Keyſersvvaert avec l'Armée qui avoit été ci-devant deſtinée pour l'expedition de Juliers. Si les mouvemens que faiſoient les Troupes des Aliez dans l'Electorat de Cologne cauſoient de l'inquietude ; la conduite que tenoit le Prince Loüis de Bade du côté de Landau, qu'il avoit comme aſſiegé, n'en faiſoit guere moins d'embarras. Pour contrebalancer les projets

des Ennemis des deux Couronnes, la Cour fit un nouveau projet qui, s'il eut réüssi, auroit été fatal aux Provinces Unies, & les Armées de France, se seroient encore veuës dans le sein de la Republique, comme en l'année 1672. Je veux dire l'entreprise sur Nimégue, où M. le Duc de Bourgogne devoit aler diner, comme le Roi l'avoit declaré lui-même.

Le Siege de Keysersvvaert fut fameux; je me dispense d'en donner une Relation circonstanciée, puisqu'on la trouve ailleurs, je m'arreterai seulement au mouvement des Armées, & aux évenemens particuliers les plus remarquables qui ont accompagné ce Siege. Les Troupes du Roi de Prusse & de Messieurs les Etats s'y signalerent: Le Marquis de Blainville qui en étoit Gouverneur, fit des prodiges de valeur, & soutint le Siege du mois entier. Il est vrai que la manœuvre que fit le Comte de Talard y contribua

beaucoup. La Cour voulut se servir dans cette occasion à peu prez du même stratageme dont elle s'étoit servi au Siege de Namur dans la derniere Guerre, lors qu'elle fit bombarder Bruxelles, croiant par là de forcer le Roi d'Angleterre, qui faisoit le Siege de cette importante Forteresse, à l'abandonner. Pour cet effet le Comte de Talard fit une menace pleine de hauteur & de fierté à l'Electeur Palatin. Il lui fit savoir qu'il avoit ordre du Roi de lui demander cent mille écus de Contribution pour la Ville de Dusseldorp ; que d'ailleurs il eut à faire raser la Redoute qui couvroit le Pont de Batteaux qui est devant la Ville, & à faire rompre en même tems ledit Pont ; il demandoit encore à Son Altesse Electorale qu'elle accordat le passage dans le Païs de Bergue aux Troupes de Sa Majesté, ajouta que si elle le refusoit, il bombarderoit Dusseldorp, & le reduiroit en cendres. Ces menaces

mes, fit un mouvement par où il faillit à surprendre le Comte de Tilli qui campoit à Zanten avec un petit Corps d'Armée ; mais celui-ci en étant averti, imita le Prince de Vaudemont dans la retraite qu'il fit, pendant le Siege de Namur.

J'ai dit que Monsieur le Duc de Bourgogne devoit se rendre à l'Armée de Bouflers, pour la commander en chef ; effectivement il partit le 25. vint coucher à Peronne le même jour, le lendemain à Mons, & le jour suivant à Bruxelles. Ce qui fut cause que ces Princes partirent incessamment de Bruxelles, & se rendirent au Camp de Zanten où le Maréchal de Bouflers s'étoit posté. Le Comte de Tilli aprez sa retraite vint camper à Clarembek auprez de Cleves, le Comte d'Athlone le vint joindre avec un Corps de 6000. Chevaux, il fut suivi par onze Bataillons Anglois, & quelques autres Troupes qui avoient campé à Rosendal ; tout cela joint

ensemble composoit une Armée de 25. à 30. mille hommes. Bouflers fut extremément chagrin de n'avoir pu empêcher la jonction de ces Troupes, cependant sans se deconcerter, il renforça son Armée de tous les Detachemens qui avoient été faits, & le Comte de Tallard le vint joindre avec la plus grande partie de son Camp volant. J'étois arrivé depuis trois jours auprez du Maréchal de Bouflers, pour la Campagne sous lui dans le même emploi que j'avois eu dans la derniere Guerre. J'avois fait ce que j'avois pu auprez de M. de C... pour m'en dispenser, mais tout cela fut inutile, il falut obéir aux ordres de la Cour.

Le Duc de Bourgogne s'étant mis à la tête de l'Armée Françoise, forte de 60000. hommes, entreprit l'expedition de Nimegue, il prit sa marche prez de Gog entre Niers, & la Forêt de Cleves, dans la veuë de couper Grave & Nimegue au Com-

te d'Athlone ; celui ci aiant penetré son dessein decampa de Clarenbeek, & fit d'abord un Detachement de six Escadrons de Cavalerie, & deux Regimens de Dragons commandez par le Major General Rhoo pour s'emparer des hauteurs de Moock avant nous. Il detacha outre cela le Duc de VVirtemberg avec un Corps de douze Escadrons pour soutenir Rhoo, mais le Duc n'aiant pas trouvé celui ci, il occupa lui-même une hauteurs de Moock. Sur ces entrefaites le Comte d'Athlone suivit le Duc de VVirtemberg avec toute sa Cavalerie, & donna ordre à l'Infanterie de marcher vers Nimégue par le chemin le plus court : il reçeut avis du Duc dans sa marche, que quelques Escadrons ennemis paroissoient, sur quoi il s'avança avec le Comte de Tilli vers le Duc de VVirtemberg pour le soutenir ; le Duc aiant aperçeu 25. ou 30. de nos Escadrons François abandonna aussi-tôt

les hauteurs de Mook, suivant les ordres que le Comte d'Athlone lui en avoit donné; & vint joindre ce General, à la faveur de quelques escarmouches. Le Comte d'Athlone rangea tout aussi tôt sa Cavalerie en Bataille, & se retira en bon ordre vers son Infanterie; cependant l'Armée de France le suivoit de prez, ce qui lui fit prendre la resolution de marcher vers Nimégue: Pour lors celle-là, aiant reçeu toute sa Cavalerie commença à charger vigoureusement la Cavalerie & l'Infanterie du Comte d'Athlone qui se defendoient avec beaucoup de resolution. Nôtre Infanterie, & nôtre Canon étant enfin arrivez, le Comte d'Atlonne prit le parti de se jetter dans les ouvrages de Nimégue; pour lors sa Cavalerie étant exposée au feu de nôtre Canon souffroit extrémement, mais les Bourgeois de Nimégue aiant transporté eux mêmes le Canon sur les Ramparts de la Ville, où tout étoit dans

une extréme confusion firent la fonction de Canoniers, car il ne s'en trouvoit pas un seul dans la Ville. D'abord que les Batteries furent dressées sur les Remparts, & que les Bourgeois commencerent à tirer sur nôtre Armée ; nos Generaux comprirent que leurs Intelligences avoient manqué, & prirent enfin le parti de la Retraite ; car nôtre Armée étant exposée au feu perpetuel du Canon de la Ville, elle ne pouvoit rester dans cette situation sans un extréme peril. A mesure que nous nous retirons, nous enterrions nos morts, pour derober aux ennemis la connoissance des pertes que nous avions faites. Si l'affaire de Nimégue manqua, on le doit attribuer à la conduite que tinrent le Comte d'Athlone, le Duc de VVirtemnerg, & le Comte de Tilli, qui sans se deconcerter firent une retraite glorieuse, qui étoit le seul parti qu'ils avoient à prendre contre une Armée superieure à la leur,

On peut dire auſſi que le zele, & la valeur, que les Habitans de cette Ville firent paroitre pour ſa defenſe, y contribuerent beaucoup.

Aprez l'Expedition de Nimégue le Duc de Bourgogne ſe retira à Cleves où il prit ſon Quartier General. Son Armée campoit entre cette Ville & Cranenbourg. Le lendemain le Comte de Talard avec un corps de dix mille hommes, s'avança du côté de Rynbergue pour le couvrir; outre que ce Detachement on en fit encore un quelques jours aprez qui ſe vint poſter entre Keleker & Zanten. Le Comte d'Atlonne de ſon côté paſſa le VVahl avec toute ſa Cavalerie, & vint camper prez du Fort de Schenk, où il reçeut quelques Detachemens, & diſpoſa ſes Troupes le long du VVaahl & du Rhin de telle maniere, qu'il en defendoit le paſſage à l'Armée Françoiſe. Le 3. de Juillet l'Armée Françoiſe aprez avoir ravagé le Païs, quitta Cleves &

vint camper à Haſſum prez de Genap & de Gock entre le Niers & la Meuſe. Celle des Aliez forma un Camp dans le Mokerheid auprez de Nimégue ſous la conduite du Duc de Malborough. Le Duc aiant decampé s'avança avec toute l'Armée prez du Chateau de Grevenbrock, & ſe rendit maitre de ce poſte. Le premier d'Aouſt il vint camper à Breugel entre Hamont & Péer, reſolu de livrer combat le lendemain au Duc de Bourgogne; mais celui-ci ſe ſentant trop foible, prit le perti de la retraite pendant la nuit; quelques jours aprez, il reçeut divers renforts que le Comte de Talard, le Comte de Gaſſé & le Prince de Tſerclas Tilli lui amenerent, faiſant prez de dix huit à vingt mille hommes; ainſi il auroit été en état de hazarder une Bataille; mais ce n'étoit point là les ordres de la Cour: Cependant aiant penetré le deſſein de Milord Duc ſur les Places de la Gueldre

Espanole, il fit plusieurs Detachemens pour en renforcer les Garnisons. L'Armée des Aliez decampa le 12. & se vint poster à Everberg pour favoriser le Siege de Venloo. Le Duc de Bourgogne fit faire un mouvement à l'Armée Françoise pour entrer dans la Mairie de Boisleduc, attiré par l'abondance des fourrages dans un Païs qui n'avoit vû de long tems des Armées ennemies. Pour cet effet il s'avança à une lieuë & demie d'Eyndhoven, dont il se rendit maitre. Du côté des Aliez, le General d'Obdam fut detaché avec un corps de Troupes pour aller investir Venloo, & d'un autre côté on fit un Detachement pour aler attaquer la petite Ville de VVeert; Milord decampa le 22. d'Aoust d'Everberk & vint à Holchteren où il trouva l'Armée de France dans la disposition d'un Combat, mais elle ne songeoit à rien moins que cela par la situation du terrein où nos Generaux l'a-

voient postée ; Milord rangea la sienne en Bataille, & la fit marcher dans cet ordre. Le Duc de Bourgogne, & les Generaux François rangerent aussi la nôtre Bataille. Les deux Armées étoient separées par des marais & des defilêts, de maniere qu'il étoit impossible de s'aprocher ; elles resterent dans la même disposition pendant deux jours à se canoner de part & d'autre, en attendant qui des deux attaqueroit la premiere ; mais l'Armée Françoise, qui ne vouloit rien risquer, decampa & vint prendre poste à Berringen. Les Aliez de leur côté, voiant qu'il n'y avoit pas moien d'engager le Duc de Bourgogne dans un Combat, formerent le dessein de prendre des Villes & de faire des conquêtes à l'absence de leur Ennemi ; sur ce projet ils vinrent camper à Asch pour couvrir le Siege de Venloo qui fut investi le 29. d'Aoust par le General Obdam du côté du Fort St. Michel, par le

Baron de Heyde de l'autre côté de la Meuse avec la Cavalerie Prussienne : le General Coëhorne la direction des attaques, & le Prince de Nassau Saarbrugh fut nommé pour commander le Siege. Le Duc de Bourgogne quitta l'Armée le 6. de Septembre pour retourner à la Cour. l'arrivée de ce Prince à l'Armée du Maréchal de Bouflers ne fut point favorable aux desseins du Roi, par le peu de réüssite qu'urent ses entreprises, son depart ne rapela point la fortune des deux Couronnes, elle se declara si fort pour les Aliez que tout le reste de cette Campagne ne fut plus pour eux que progrez & conquêtes. Maseyck & Stockhem furent pris, on fut contraint d'abandonner la petite Ville d'Erklens pour se jetter dans Ruremonde ; j'eus ordre du Maréchal de Bouflers d'entrer dans Venloo avant qu'il fut investi, pour seconder le Comte de Varo qui en étoit Gouverneur. La Province de Lu-

xembourg, une partie du Brabants & le Païs d'entre Sambre & Meuse envoierent des Deputez à l'Armée des Aliez pour traiter des contributions qu'on leur demandoit, & on ne voioit par tout, qu'une extréme soumission aux Armes victorieuses des Princes Aliez, comme si les François avoient perdu l'esprit, ou entierement oublié le métier de la guerre, aprez l'avoir faite pendant prez de cinquante ans, ou durant tout le cours de ce Regne avec tant de gloire & de bonheur. Je m'arréterai seulement à râporter sur ce sujet une circonstance remarquable qui fut cause de la prise de Venloo, & qui marque la terreur panique où nos Generaux & les Troupes Françoises étoient pour lors. Comme les Aliez en faisoient le Siege, le Prince de Nassau qui le commandoit reçeut avis de la part de son Altesse Electorale Palatine, que Landau étoit pris: Ce fut le Comte de l'Escherain, qui lui en aporta

la nouvelle. Cette importante Place avoit été assiegée par le Prince Loüis de Bade dés le 16. de Juin, & il s'en rendit maitre, malgré tous les mouvemens que fit le Maréchal de Catinat avec son Armée pour la secourir, & la vigoureuse resistance de M. de Melac qui en étoit Gouverneur. Cet heureux succez joint au bonheur qu'avoient les Armes des Aliez dans la Gueldre Espagnole, porta le Prince de Nassau à la publier dans son Camp; Pour cet effet il rangea toute son Armée en Bataille, & fit faire sur les ouvrages de la Ville, qui étoient attaquez une triple decharge de toute l'Artillerie; effectivement ce General ne pouvoit emploier sa poudre plus à propos. Le Comte de Varo Gouverneur, M. de Labadie Maréchal de Camp, & moi-même qui étois present, nous primes si bien le change, que nous crumes à la premiere decharge, qu'on nous aloit prendre d'assaut, comme on

avoit

ayoit fait ceux du Fort ; de forte que le Comte de Varo ordonna aussi tôt qu'on batit la Chamade; mais comme le Prince de Nassau ne faisoit point attention à un evenement, auquel il ne s'atendoit pas, il ordonna la seconde decharge, pour lors nous fumes au desespoir de ce qu'on ne nous entendoit pas, ce qui obligea le Comte de Varo à envoier non seulement un Tambour, mais plusieurs pour demander à capituler ; ce qui fut executé le 21. Septembre.

Aprez la prise de Venloo, le Comte de Tilli Lieutenant General de la Cavalerie Holandoise, marcha avec douze cent Chevaux vers Ruremonde pour l'investir, Stevensvveert fut investi en même tems ; il fut attaqué le 27. Septembre & capitula le 2. Octobre. On ouvrit la Tranchée devant Ruremonde le 2. d'Octobre, & elle Capitula le 7. j'ai connu un Officier General des Troupes Aliées, qui aprez la Capi-

tulation, étant entré dans la Ville fut visité par la pluspart des Dames de Ruremonde, qui venoient le prier de leur accorder sa protection. Comme il passoit pour aimer le beau Sexe, sa Sale étoit toujours remplie de beaux objets, mais avec cette reserve, que les Dames qui avoient de Filles bien faites, étoient les bien venues, & les autres renvoiées. Je vis à Ruremonde aprez le Siege une Demoiselle, pour qui j'avois conçeu de l'amour, qui me raconta que sa Mere l'aiant menée malgré elle, chez le General; elle avoit remarqué tant de particularitez à sa premiere visite, qu'elle prit la resolution de n'y plus retourner, quelques instances que sa Mere lui en fit, par la crainte de s'attirer une reputation, qu'elle n'avoit pas. Ce General avoit trouvé le secret de faire l'amour aux Dames à peu defraix.

Le Maréchal de Boufiers, que nous avons laissé au Camp de Be-

tinghen fut dans une si grande inquietude à la vuë de toutes les Conquêtes que les Aliez faisoient, qu'il songea à pourvoir à la seureté de Liege, & à poster son Armée dans un Camp, où elle fut hors d'insulte. Il decampa l'onziéme de Septembre, passa le Demer, & fit un detachement de six mille hommes pour Liege, sous la conduite du Prince de Tserclaes : Son Armée s'étant avancée jusques prez de Tongres, il s'y retrancha si bien, qu'il ôta à Marbouroug toute espérance de Combat; cependant il ne cherchoit qu'à se signaler, il auroit souhaité avec passion d'ajouter à tous les progrez que les Armes des Aliez venoient de faire, encore le gain d'une Bataille : Pour cet effet il quitta son Comp de Genek & d'Asch, & vint droit au Maréchal, qu'il trouva posté de maniere qu'il n'étoit pas possible de l'engager à un Combat : Pours lors le Duc & & les autres Generaux formerent la

dessein d'attaquer Liege le 12. d'Octobre toute l'Armée des Aliez eut ordre de marcher sur deux colonnnes entre la Meuse le Jecker: le lendemain vers les quatre heures aprez midi elle arrriva à la portée du Canon de la Citadelle. Le Maréchal de Boufflers fit pour lors faire un mouvement à l'Armée Françoise, & abondonna Tongres ; il se vint poster derriere la Mehaigne pour assurer de ce côté là le Brabanr. La Ville de Liege ne fit aucune resistance ; elle capitula le 14. Il n'en fut pas de même de la Citadele & de la Chartreuse où nos François s'étoient retirez. Le Gen. Cöehorne aiant fait dresser les batteries, on fit le 20. & les jours suivans un si terrible feu sur la Citadele, & on poussa les attaques avec tant de vigueur, que le 23. Mylord Duc resolut de faire monter à l'assaut, ce qui fut executé sur les quatre heures du soir par un detachement de Grenadiers soutenus de plusieurs autres Ba-

taillons : c'étoient les Generaux Fage & Somerfeldt qui les commandoient. Ces Troupes allerent à l'attaque, qui se devoit faire seulement à la Contrescarpe, avec tant d'ardeur & d'intrepidité, qu'ils pousserent l'épée à la main jusques dans le Corps de la Place: le carnage fut terrible, & dura l'espace de trois quarts d'heures : le Gouverneur fut pris sur la brêche un des premiers ; pour lors les autres jettant les armes bas demanderent la vie. Ce fut un bonheur pour moi de ne m'y être pas trouvé, j'étois du nombre de ceux que le Maréchal de Boufiers avoit nommé pour se jetter dans la Citadele, quand on en commença le Siege ; mais je m'en excusai, sur ce que m'étant trouvé depuis peu au Siege de Venloo, il étoit juste que j'eus quelque relache. On trouva dans la Citadele trente six pieces de Canon, quantité d'Armes & de Munitions de toute sorte, vingt mille écus argent mon-

noié, & un service de Vaisselle d'argent qui apartenoit au Couverneur ; tout cela fut donné au pillage aux Soldats. Ce qui venoit de se passer à la Citadelle fit faire de serieuses reflexions à la Chartreuse; car à peine avoit on commencé à tirer, que la Garnison battit la Chamade, & capitula.

Le Marquis de Bedmar aprez avoir fait publier dans tout les Païs Bas Espagnols la Guerre de la part du Roi Philipe V. contre l'Empereur, la Reine d'Angleterre & les Etats Generaux des Provinces Unies, il assembla un Corps d'Armée, & forma une entreprise qui lui auroit aquis beaucoup de gloire, si elle avoit réüssi : c'est le Siege de Hulst. Il debuta d'abord par l'attaque de quatre Forts, dont il se rendit maitre ; mais le Fort qu'on appelle le Grand Kykuyt lui fit plus de resistance : Il le fit bombarder & canonner pendant cinq jours consecutifs. Il fut enfin contraint de se retirer.

L'Electeur de Baviere: fut le seul, qui, dans cette Campagne tempera les chagrins que la Cour avoit de voir les armes des Aliez par tout florissantes. Pour mettre en execution les engagemens dans lesquels Son Altesse Electorale etoit entrée avec les deux Couronnes, & que je conclus avec le Marquis de Bedmar; elle debuta par la surprise d'Ulm, prenant pour pretexte, que les Cercles de Franconie & de Suabe, l'aiant solicitée pour entrer dans un Traité d'Association, dont le but étoit d'éloigner la Guerre de leurs Frontieres; elle y avoit donné les mains; & pour soutenir le Traité d'Union, elle avoit fait de grandes depenses pour la levée de Troupes; que les Cercles aprez l'avoir engagé dans leur parti, avoient pris le change & eludé la sincerité de ses intentions: Que cependant elle s'étoit servi des voies de la douceur pour les faire rentrer dans leurs veritables interêts; mais

toutes ces demarches aiant été inutiles, Son Altesse avoit cru qu'il étoit de son interêt d'obliger le Cercle de Suabe à faire par la crainte de ses Armes, & qu'il avoit refusé à la justice de ses raisons ; & comme Ulm étoit une Place qui couvroit la Baviere, elle avoit cru, qu'elle devoit s'en emparer pour assurer le repos de ses Peuples, & la tranquilité de ses Etats, &c.

Voici comme l'affaire se passa ; elle fut executée le 8. de Septembre. Peckman Lieutenant Colonel des Gardes de Son Altesse Electorale reconnut la Ville, & remarqua une Porte par où les Païsans des Villages voisins entrent tous les matins dans Ulm; on la nomme Porte aux Oyes, & c'est là seule qu'il jugea propre à l'entreprise qu'on avoit formée. PecKman après avoir examine ce poste, en fit raport à l'Electeur, & lui dit qu'on pouvoit habiller un certain nombre d'Officiers en Païsans, & mettre des Troupes en em-

bufcade à une petite demie lieuë de la Ville, & qu'infailliblement on la furprendroit. Son Alteffe Electorale aïant aprouvé ce proièt, on le mit en execution. Pour cèt effet Peckman choifit quarante Officiers aufquels il donna des habits femblables à ceux des Païfans du voifinage; ceux qui etoient les plus jeunes s'habillerent en femmes, & tous enfemble prirent les uns des voiles, les autres des paniers pleins de fruits, ou des œufs, & autres denrées; pour toutes armes il leur donna feulement des Piftolets, des Bayonnettes, & à chacun deux Grenades. Il fit entrer quelques-uns de ces Officiers dans la Ville, avec ordre de fe trouver auprès de la porte à une heure marquée pour foûtenir l'entreprife. Il y en avoit un qui devoit fortir après avoir mis fon chapeau d'une certaine maniére qui devoit fervir de Signal. Tout étant prêt, fix cens Dragons du Régiment du Comte de Fels furent

mis en embuſcade dans un petit Bois proche de la Place. Les Régimens de Dragons du Comte de Monaſterol, & du Chevalier de Santini prirent poſte un peu plus loin. On leur avoit donne deux cens Grenadiers, & pareil nombre de Fuſiliers en croupe, & on avoit deſigne les Signaux; cette embuſcade fut favoriſée par un broüillard. L'Officier deguiſé en Paiſan aiant paru hors de la Ville fit le Signal de ſon chapeau pour marquer que tout étoit tranquille. Pour lors Peckman fit avancer les autres Paiſans ſuppoſez; ceux-ci étant arrivez au poſte qui leur avoit été marque; il laiſſa tomber de ſa main une hache qui étoit le Signal de l'expedition Alors on ſe jetta ſur la Garde de la Porte, on la deſarma, & les femmes traveſties ſe ſaiſirent des Sentinelles pour prevenir l'allarme. Les Soldats qui étoient au nombre de vingt, furent enfermez dans le Corps de Garde, & il n'y en eut qu'un de tué

pour tenir les autres dans le respect. En même tems les Officiers qui étoient dans la Ville se rendirent prés de la Porte pour empêcher le secours ; ils se saisirent d'une Tour dans laquelle il y avoit une Garde. Les Dragons parurent l'epée à la main au Signal, & s'emparerent du Rampart, de l'Arsenal, & de cinq Bastions, la Garnison y accourut, mais elle fut dissipée dans un moment. Les Compagnies de Bourgeois au nombre de dix huit, de deux cens hommes chacune, parurent avec leurs Drapeaux, les femmes de la Ville y accoururent aussi comme des Bacchantes, aiant pris pour armes tout ce qui leur étoit tombé sous les mains ; mais nonobstant tout cela on conserva les postes qu'on avoit occupé, & on les soûtint à la faveur de nouvelles Troupes qui arrivérent, &c.

Apres la prise d'Um, les Francois s'emparerent de la petite Ville de Neubourg, ce qui donna lieu à un

ſanglant Combat entre les Troupes de l'Empereur & celles du Roi de France. Cette Action ſe paſſa à Fridlingue, & voici comment. Le Prince Loüis de Bade au deſeſpoir, de ce que les François s'etoient rendus maitres de Neubourg, fit un mouvement avec une partie de ſon Armée pour couvrir le Briſgau, & pour tâcher de reprendre Neubourg, il s'etoit deja fort affoibli par les Detachemens qu'il avoit envoie vers la Suabe, de ſorte qu'il ne reſtoit qu'environ ſept ou huit mille hommes au Champ près de Fridlingue : Le Marquis de Villars, à preſent Marechal de France, informe de cela, fit paſſer dans l'Ile devant Huningue l'Infanterie de l'Armée Françoiſe qu'il commandoit ; c'étoit le 13. d'Octobre, le lendemain il ſuivit avec toute ſa Cavalerie, & aiant paſſé l'autre branche du Rhin, il rangea ſon Armée en bataille à l'entrée de la Plaine de Fridlingue. Sur les douze heure, il

il marcha aux retranchemens des Impériaux, qu'il trouva abandonnez, il s'avanca plus avant dans la Plaine vers leur Camp, qu'il trouva aussi abandonne. Il prit enfin la résolution d'entrer dans les Montagnes du côte d'Erlingen, où les Imperiaux s'etoient postez, & les y attaqua; Les Imperiaux étant de beaucoup plus foibles que les François, & apprehendant que le secours du Comte de Guiscard n'arrivât, jugerent à propos de se retirer, & laisserent le Marechal de Villars Maitre du Champ de Bataille, Cependant le Prince de Badc aiant rassemble toutes ses Troupes à Stauffen, il forma un Corps d'Armée si considérable qu'il voulut avoir sa revanche du Marechal de Villars, & effectivement il fit avancer son Armée dans le dessein de l'attaquer; celui-ci n'aiant pas jugé à propos de l'attendre, repassa le Rhin, & fit des plaintes à l'Electeur de Bavière en des termes qui exprimoient

son chagrin, sur ce que Son Altesse Electorale ne l'avoit pas seconde.

Le Prince Loüis de Bade voiant qu'il ne lui avoit pas été possible d'engager Villars dans un second Combat fit trois Détachemens de son Armée l'un vers la Forêt Noire pour couper le passage aux Bavarois; l'autre pour attaquer Nievvbourg, & le troisieme pour aller renforcer le Prince de Saxe Meininguen, qui avoit en tête le Comte de Tallard, & le Marquis de Lomaria, qui avec un Corps de 18 mile hommes s'emparerent de Treves le 25. d'Octobre & le 27. ils s'avancerent vers Trarbach dont ils formerent le Siege.

On fit à la Cour de France de grandes rejoüissances pour le gain de la Bataille de Friedlingue, la prise de Treves & de Traerbach; & du côte d'Italie l'avantage que les troupes des deux Couronnes avoient eu au Combat de Santa Victoria, & enfin la victoiee que l'on avoit remportée à la Bataille de Luzzara:

c'eſt par où je finirai cette Campagne.

Ce fut un bonheur pour les deux Couronnes, que l'Entrepriſe de Cadix echoüa ; les Alliez ne pouvoient porter un coup plus ſenſible à l'Eſpagne, qu'en ſe rendant maitres, d'un Port ſi important : Mais voïons ce qui ſe paſſa de particulier dans cette Expedition, & ce qui fut la cauſe du peu de ſuccés qu'elle eut. Le 23. du mois d'Août l'Armée Navale Angloiſe & Hollandoiſe arriva à la vûë de Cadix.

On crût d'abord qu'elle venoit faire une invaſion dans le Roiaume avec une Armée de 20. mille hommes, & que l'Archiduc à leur tête pour les commander, les Habitans de Seville qui eſt à dix grandes lieuës de Cadix ſe retirerent plus avant dans le Païs. Les Moines & les Prêtres reçeurent ordre du Cardinal Portocarrero de monter en Chaire, & de prêcher aux Peuples, qu'une Armée d'Heretiques, pire

que les Maures qui avoient autrefois inondé l'Espagne, comme il est vrai, étoit prête d'entrer dans le Roiaume, & de mettre tout à feu & à sang. Que si on ne prenoit promptement les Armes pour s'oposer à leur invasion, c'en étoit fait: Que les Eglises aloient devenir l'azile de la prophanation, les Vases sacrez soüillez, les Autels renversez, les Convens detruits la Religion Catholique bannie de la Monarchie à perpetuité, la Nation menée en esclavage, & tout le Païs exposé à la misere, & à la desolation: Que les Espagnols aiant toujours été le rempart de la Religion Catholique & Romaine, il étoit tems de le faire paroitre en prenant les Armes, hommes, femmes, enfans depuis le plus grand jusques au plus petit contre des Heretiques, infiniment plus à craindre que les Maures & les Barbares, dont Dieu par sa clemence les avoit ci-devant delivrez; & semblables sentimens,

que l'on inspiroit aux Peuples; Pour venir aux preparatifs de la descente des Troupes. On fit d'abord sonder la Côte & le moüillage, & pendant ce tems-là, un Officier arborant une banniere blanche, s'avança dans une chaloupe, avec ordre de porter une Lettre au Duc d'Ormõd & au Gouverneur de la Place Don Scipion Brancaccio; elle étoit coçue en ces termes; *que ledit Gouverneur aiant servi en Flandres contre les François il esperoit qu'avec le secours de la Flote Angloise & Holandoise, il se declareroit en faveur de la Maison d'Autriche, qu'il avoit autrefois si bien servie.* Don Brancaccio repondit au Duc d'Ormond. *Que s'il l'avoit vû servir le Roi avec honneur, il esperoit de lui faire voir le même courage, & la même fidelité pour Philipe V. qu'il connoissoit comme seul & legitime Heritier de la Monarchie d'Espagne.* Aprez une telle reponse, qui marquoit le peu de

fonds qu'il y avoit à faire sur une personne si attachée aux Interêts du nouveau Roi, le Duc d'Ormond prit la resolution d'emploier la force des Armes.

Le 26. on fit descente dans la Baie des Taureaux entre Rotta & le Fort de Ste. Catherine, proche le Port de Ste. Marie : Douze cent Grenadiers commandez par le Baron de Pallant, & par le Comte de Donegal mirent les premiers pied à terre. Un corps de Cavalerie Espagnole se presenta sur les hauteurs sans oser s'avancer, à cause du Canon de quelques Fregates legeres qui les en empêchoit. Un Officier de distinction voulut donner des marques de sa bravoure, ou plutôt de sa temerité, car s'étant mis à la tête de quatre Escadrons Espagnols, il se detacha avec trente Cavaliers, & vint attaquer cinquante Anglois, qui faisant une decharge sur eux mirent par terre le brave Espagnol qui les commandoit, ce qui fit pren-

dre aux autres le parti de la retraite, & la resolution de ne plus revenir à la charge. Cadix dont on vouloit faire le Siege avoit pour lors une Garnison de 2300. hommes parmi lesquels on ne comptoit que 600. hommes de troupes reglées. Les fortifications de cette Place consistoient en un ouvrage à Corne, & un autre à Couronne. Les Troupes qu'on avoit debarquées, commencerent par l'attaque des Villes de Rotta & de sainte Marie dont ils se rendirent maitres, de même que du Fort S. Catherine, mais il n'en fut pas de même du Fort de Mattagorda, qui est bati sur un des deux Puntales du côté de Ste. Marie, par où il faloit s'ouvrir l'entrée du Port pour faire le Siege de Cadix. Le Duc d'Ormont commanda quatre mille hommes tant Anglois que Holandois pour attaquer ce Fort, on dressa des Batteries, cependant comme le terrain se trouva extremement marécageux elles n'avoient point de

solidité, & tout au plus on ne pouvoit y placer que deux pieces de Campagne & deux Mortiers : Les Espagnols profitant de cet avantage firent un feu si terrible de leur Canon, & de celui des Galeres qui étoient dans le Port, aussi bien que de leur Mousqueterie, que les Anglois & les Holandois furent contrains de se retirer avec beaucoup de perte & grand honte. Les Generaux de l'Armée Navale voiant l'impossibilité qu'il y avoit de pousser le Siége de Cadix, tinrent Conseil de Guerre, & resolurent de faire embarquer les Troupes; quoi qu'ils eussent lieu de craindre que les Espagnols encouragez par la mauvaise réüssite qu'avoit eu leur Entreprise, ils ne les chargeassent dans leur retraite, le rembarquement se fit cependant le 26. de Septembre sans beaucoup d'obstacle.

Cette fameuse Expedition aiant échoué, on dit hautement à la Cour de France que les Generaux

qui avoient commandé les Troupes de debarquement avoient peché contre les regles de la veritable Politique, qui leur prescrivoit dans un Païs, où ils venoient comme amis, & d'ailleurs tout Catholique, de defendre aux Soldats sous peine de la vie, non seulement le pillage des Habitans, mais encore des Eglises, dans ce qui se passa à sainte Marie & dans les autres lieux où les Troupes Angloises passerent; que c'étoit là ce qui avoit aigri les Espagnols, & les avoit portez à une resistance à laquelle on ne s'attendoit pas, ni à la Cour de Madrid, ni à la Cour de France. Mais on aprit dans la suite que bien loin que ce fut la faute des Generaux, ils avoient au contraire mis tout en usage pour l'empêcher, & pour dire les choses suivant l'usage de la Guerre, il étoit bien difficile d'arrêter la licence du Soldat, dans un Païs où l'esperance du butin l'avoit amené, & où il croioit de trouver

toutes les richesses des Indes ; Esperance dont il avoit flaté son avidité.

Comme j'avois connu tres particulierement en Espagne le Marquis de Villadarias, je ne fus nullement surpris de la reponse fiere qu'il fit au Duc d'Ormont. Outre que c'est un des amis du Cardinal Portocarrero, chez qui je l'ai vû tous les jours à Madrid, & par consequent un des plus zelez Partisans du Gouvernement present.

Le Chevalier Rooke aiant apris par un Vaisseau qu'il avoit detaché, l'arrivée de la Flote d'argent commandée par M. de Chateau Renaud, dans la Baie de Vigo, crut qu'il faloit reparer le mauvais succez qu'avoit eu le Siege de Cadix, par une nouvelle entreprise pas moins glorieuse. Il communiqua son dessein à l'Amiral de Holande, celui-ci y donna les mains, & le lendemain on assembla un Conseil de Guerre, où tous les Officiers portant Pavilon furent apelez. On leur representa

les grands avanrages que l'Angleterre & la Holande tireroient de ce projet, si l'on pouvoit ruiner la Flote de France ; que cette Expedition étant une des plus glorieuses qu'on eut encore entrepris, il ne la faloit point differer : Tous les Officiers de l'Armée Navale y consentirent, les uns portez par l'esperance du butin, & les autres par la gloire qu'on s'aloit acquerir. La Flote Aliée arriva à Vigo le 22. d'Octobre à la faveur d'un broüillard, & s'avança à trois ou quatre miles de Redondello, où celle de France avec les Galions s'étoit postée dans un passage étroit. Elle avoit d'un côté le Chateau ; & des Plateformes des deux côtez de la Riviere sur lesquelles on avoit mis du Canon pour en defendre l'entrée, qui étoit d'ailleurs fermée par une forte estacade faite de Mats, de Vergues, de Cables, de Chaines & de Tonneaux. L'Armée Navale Aliée moüilla l'ancre, & l'on tint

un Conſeil de Guerre, où les Officiers de Marine & ceux des Troupes de Terre furent apelez, le reſultat fut, que puis qu'on ne pouvoit attaquer avec toute la Flote les Galions dans l'endroit où ils étoient, on feroit un Detachement de quinze Vaiſſeaux Anglois & Holandois ſoutenu par tous les Brûlots pour faire l'attaque : Que les Fregates, & les Galiotes à Bombes compoſeroient l'Arriere-garde, & les grands Navires ſuivroient aprez. Quand aux Troupes de Terre, il fut reſolu qu'on les debarqueroit le lendemain matin, & qu'elles iroient attaquer le Fort qui eſt au midi de Rodondello. Pour mettre ce projet en execution le Duc d'Ormond mit d'abord pié à terre au midi de la Riviere avec deux mille hommes. Il ordonna au Vicomte de Shannon de ſe mettre à la tête des Grenadiers, & de marcher droit au Fort qui defendoit l'entrée du Port où étoit l'Eſtacade, ce qui fut executé avec

beau

beaucoup de resolution & de bravoure, sur ces entrefaites huit mille Espagnols commandez par le Prince de Barbançon parurent entre le Fort & les Montagnes, mais comme ce n'étoit que des Troupes ramassées & sans discipline, elles lacherent le pié aux premieres decharges des Grenadiers Anglois, qui pousserent aussi un autre Parti Espagnol jusques au Fort, & se rendirent maitres de la Batterie d'enbas. Le Regiment du Lieutenant General Curchill voiant cet heureux succez vint au secours des Grenadiers pour les soutenir. D'abord qu'on fut maitre des Bateries, les François & les Espagnols se retirerent dans le vieux Chateau, appellé *la Tour de Pierre*, où ils se defendirent pendant quelque tems; mais voulant faire une sortie, ils en ouvrirent la porte, les Grenadiers Anglois & Holandois profitant pour lors de l'occasion, entrerent par force dans le Chateau, &

s'en rendirent maitres : Il y avoit dedans trois cens Matelots François, cinquante Espagnols, & quarante pieces de Canon : Quant à la Flote Angloise & Holandoise elle se disposa aussi à faire son attaque, d'abord aprez la descente des Troupes. L'Amiral donna le Signal pour lever l'ancre ; la Ligne fut formée, & toute l'Escadre se fit passage pour aler aux Gallions, l'Avant-garde s'étant avancée à la portée du Canon des Batteries, il se fit un calme qui obligea de jetter encore une fois l'ancre : Mais sur les deux heures aprez midi un vent frais s'étant levé, les Navires qui étoient les plus proches des François couperent leurs cables, & les autres leverent l'ancre, essuiant le feu de toute l'Artillerie de la Flote Françoise jusques à ce qu'ils arriverent prez de l'Estacade. Le Vice Amiral Hobson, qui montoit le Torbai, fut le premier qui la força, & la franchit tout d'un coup. Les autres Navires

de la Division Angloise & l'Escadre Holandoise du Vice Amiral Vander Goes alant de front, pour attaquer avec plus de poids l'Estacade, trouverent plus de resistance, & furent obligez de la couper. Pour lors on fit un feu de toute l'Artillerie de part & d'autre le plus terrible qui se soit jamais vû. Alors quelques uns de ces Vaisseaux sauterent en l'air, & les autres on les fit échoüer, où ils furent coulez à fond.

La Campagne de 1702. étant finie, les Generaux des Armées qui avoient servi en Italie, sur le Haut, & le Bas Rhin, en Brabant, & en Flandre se rendirent à la Cour. Je suivis le Maréchal de Boufflers, Et aiant resté à Paris quelques jours avant que d'aller à Versailles, je profitai de ces agreables momens pour rendre visite à mes Maitresses. Je fus d'abord chez les deux Cousines Mesdemoiselles de B...& de C... qui me demanderent de quelle maniere j'avois passé la Campagne;

comme je n'avois rien à leur dire sur le fait de la Guerre. En sortant de chez Mesdemoiselles de B... & de C... je fus chez l'aimable Mademoiselle d'E... qui me fit à peu prez le même compliment que les deux Cousines, sur les evenemens de la Campagne que nous venons de finir. J'avois l'esprit si rempli des projets mal executez, que je lui repondis brusquement que si le monde étoit renversé, ce n'étoit pas ma faute. Pour lors me radoucissant, je lui dis, que je lui demandois de l'amour si elle vouloit m'en donner, & pour la divertir agreablement je lui fis l'Histoire de la Marquise d'Escueva à qui j'avois fait l'amour en Espagnol, à l'exemple du Seignor Castilleras qui l'avoit tant fait rire. Nous passames une heure ensemble la plus charmante du monde; elle à rire comme une folle, des extravagances d'un Espagnol qui l'avoit comparée aux Astres brillans du Firmament, & moi du rôle facetieux

que j'avois joüé auprez de la Marquise, pour tourner un ridicule un fou de Rival qui me traversoit dans mes Amours. Aprez avoir quitté Mademoiselle d'E.. je me rendis à Versailles où je trouvai tous nos Generaux extremement chagrins des reproches que le Roi leur avoit fait du peu de soin qu'ils avoient eu de sa gloire, & de celle de son Petit Fils le Duc de Bourgogne pendant la Campagne.

Les progrez des Armes des Aliez dans la derniere Campagne intriguerent extrémement la Cour de France. Nos Ministres aiant conçeu des grandes esperances de l'attachement que l'Electeur de Baviere temoignoit pour les Interêts du Roi, firent le projet de porter tout le fort de la Guerre dans les Etats de ce Prince. Ils se proposoient par là de fermer l'entrée de l'Italie aux Alemans, & de forcer le Prince Eugene à revenir sur ses pas; outre cela ils pretendoient de troubler la

fort l'Empire, que l'Empereur ne sauroit où donner de la tête. La Cour de Vienne, les Cercles de Franconnie & de Suabe, comme les plus exposez, prévoiant les dangereuses suites d'une Guerre qui venoit de s'alumer dans le sein d'Alemagne, firent aussi de grands preparatifs pour s'y oposer. Les Troupes des Etats de Frannonie marcherent dés le commencement de Janvier vers les Frontieres de la Baviere: l'Electeur tira des grands ombrages du mouvement de ces Troupes, & fit demander aux Etats de ce Cercle, quel étoit leur dessein, puis qu'il leur avoit offert la Neutralité: Ceux ci firent reponse, *que puis que Son Altesse avoit rempli de Troupes Etrangeres ses Etats,& fortifié ses Frontiere, elle ne devoit pas trouver mauvais, qu'ils prissent de leur côté les mêmes suretez, &* ajouterent, *que la conduite qu'elle venoit de tenir à l'égard du Cercle de Suabe les y engageoit.*

Les Generaux de l'Empereur entrerent aussi en action contre l'Electeur de Baviere, dés le commencement du mois de Mars : Le Comte de Schilick du côté de Saltzbourg avec un Corps d'Armée, & le Comte de Stirum du côté de Nievvmarck avec un autre Corps. A l'arrivée de ces Generaux tout le Païs fut dans la consternation ; le Comte de Stirum defit un Corps de Troupes Bavaroises, s'empara de la petite Ville de Ditfort, & fit la Garnison prisonniere de Guerre. Le Comte de Schlick de son côté se rendit maitre de plusieurs petites Places Frontieres, & fit publier par tout les Avocatoires de l'Empereur par où il dechargeoit les Magistrats & les Officiers du du serment de fidelité, qu'ils avoient prêté à l'Electeur de Baviere, & les invitoient à se ranger sous l'obéissance de Sa Majesté Imperiale. Ces premiers mouvemens allarmerent tous le Païs, & Madame l'Electrice

elle même avec toute sa Famille, cherchant un azile, fut contrainte de se retirer dans Ingolstadt. L'Electeur de Baviere dont le but étoit d'amuser les Etats de Franconie par une suspension d'Armes, jusques à ce qu'il eut reçeu le secours que le Roi de France lui envoioit, fit des nouvelles instances auprez de ces Etats. Il les assuroit de la sincerité de ses intentions pour vivre en Paix avec eux, & offroit même de faire évacuer les Villes de Ulm, & de Memingen, si l'Empereur & l'Empire vouloient accepter les propositions qu'il avoit faites à la Diete de Ratisbonne. Sur ces entrefaites les Etats de Franconie aprenant les progrez que faisoient les Comtes de Schilick & de Stirum, firent reponse à l'Electeur qu'ils avoient resolu de demeurer fermes dans leur Aliance. Son Altesse Electorale voiant que toutes ses Intrigues n'aboutissoient à rien, prit le parti de faire marcher ses

Troupes pour s'oposer aux forces que l'Empereur avoit envoié contre lui. Le Sixiéme du mois de Mars, il assembla son Armée prez de Braunau, & pour donner le change au Comte de Schilick connoissant l'importance de cette Place, s'avança avec toute son Infanterie pour la conserver. Il laissa le reste de son Corps d'Armée avec l'Artillerie dans le poste qu'il avoit occupé ci-devant, imprudence qui lui fut fatale car le General Plesf s'étant mis en marche pour suivre le Comte de Schilick, suivant l'ordre que celui-ci avoit donné; l'Electeur de Baviere jugea à propos d'attaquer le General Plesf & de hazarder un Combat le 10. de Mai l'Electeur fit passer ses Troupes sur les cinq heures du soir sur le pont de Scharding, le lendemain à la pointe du jour, il s'avança vers le Village d'Iseybirn où les Regimens de Schlick & de Hannover étoient postez. Il les chargea & les mit en fuite, ceux

ci aiant joint les autres Troupes de leur Corps se rangerent tous ensemble en Bataille en attendant de pié ferme l'Electeur, qui profitant de sa superiorité revint à la charge, & aprez un Combat les força à lui ceder le Champ de Bataille ; la Cavalerie fut renversée & l'Infanterie taillée en pieces, le Bagage, Chariots, Tentes, Canons, Mortiers, tout fut abandonné. Le bruit des Armes, & les Exploits militaires, ne l'empêchoient point qu'il ne donnat ses plus precieux momens à la Galanterie, qui avoit toujours fait son plus tendre amusement, temoin l'Avanture que je vais raporter. La Danseuse de l'Opera de Bruxelle sa Maitresse l'étoit venu trouver en Baviere ; Son Altesse avoit fait d'ailleurs une autre Maitresse qui étoit Franconienne; c'étoit une fille grande & bienfaite qui avoit le cœur bon, elle étoit naive & naturelle dans ses manieres, comme le sont les Alemandes. La fille d'Opera

au contraire étoit une rafinée, qui avoit vû le monde, & qui savoit toutes les Intrigues de l'amour, je l'ai connue particulierement à Bruxelles, & l'aiant veuë en Baviere avant la Bataille de Hochstet, c'est d'elle que j'apris les circonstances que je vais raporter. Jamais l'Electeur n'a été plus embarassé qu'avec ces deux Esprits. Comme elles avoient ordre de suivre Son Altesse, lors qu'elle aloit à la tête des Armées, aussi bien que dans les Quartiers d'Hiver, chacune faisoit de son mieux pour posseder seule toute la faveur du Prince, & jamais la jalousie n'a fait tant de ravage, qu'elle en faisoit entre ces deux Rivales; aussi mettoient elles tout en usage pour se chagriner l'une l'autre, & pour se detruire: Quoi que chacune eut son apartement separé, la Danseuse, par un esprit de malice, trouva un jour le secret d'attraper le corps piqué de l'Alemande, & le porta tout aussi tôt à l'Elec-

teur pour lui faire voir les artifices dont elle se servoit pour cacher les defauts de sa taille. Effectivement la Franconienne étoit un peu bossuë, mais quand elle avoit son corps, ce n'étoit plus cela; elle avoit pour lors une taille à peindre. Nous avons un grand nombre de Dames à Paris, qui passent pour les premieres Beautez à qui cet artifice n'est pas inconnu. L'Electeur bien loin de se degouter de l'amour qu'il avoit conçû pour l'Alemande, il en devint plus passionné, & ne fit que rire de la Ruse de sa Rivale: Celle-ci voiant que la Franconienne triomphoit toujours, se mit en tête de lui joüer un nouveau tour. Pour cet effet elle habilla un phantôme en Cavalier de la derniere propreté, perruque blonde, plumet au chapeau brodé, épée au côté, beau linge, enfin rien ne manquoit. Tout étant prêt elle prit le tems que sa Rivale n'étoit point dans sa chambre, & fit porter sur son lit ce phantôme par un

un Page de Son Alteſſe, qu'elle avoit gagné ; cela étant fait, elle vint trouver l'Electeur, & lui dit que la Fraconienne lui étoit infidele, & que pour s'en convaincre de ſes propres yeux, Son Alteſſe n'avoit qu'à aler de ce pas dans ſa chambre, & elle verroit un homme couché ſur ſon lit. L'Electeur qui étoit amoureux de cette fille à la folie, voulant s'éclaircir ſur un fait qui lui touchoit le cœur ; alla de ce pas à la chambre de l'Alemande, ouvrit la porte ſans bruit, & crut effectivement voir un homme qui lui étoit inconnu couché ſur le lit de ſa Maitreſſe c'étoit le phantôme. Il referme la porte & revint dans ſon apartement tout reveur La Danſeuſe contente comme une Reine de l'heureux ſuccez de ſon Intrigue, renvoia auſſi-tôt le même Page dans la chambre de ſa Rivale pour ôter le phantôme, avant que celle-ci revint. Comme le Page & elle avoient ſeuls le ſecret, l'Electeur fut dans

de grandes inquietudes, & la Franconienne dans un grand embarras. Son Alteſſe irritée à la fureur, traita celle-ci d'infidele, de perfide, & lui dit toutes les duretez que la colere & la jalouſie mêlées enſemble lui pouvoient inſpirer, avec ordre de ne plus paroitre devant ſes yeux, & de ſe retirer. Cette fille qui étoit innocente d'un fait auquel elle n'avoit pas ſeulement penſé, ſe fondit en larmes devant l'Electeur & mit tout en uſage pour ſe juſtifier des cruels reproches que Son Alteſſe lui faiſoit : mais tout cela ne fut point capable de l'attendrir, ni d'efacer de l'eſprit de ce Prince une choſe qu'il avoit veuë de ſes propres yeux. La Danſeuſe s'aplaudit d'avoir ſi bien réüſſi, & d'avoir triomphé de ſa Rivale ; celle ci au deſeſpoir tacha de decouvrir d'où ce coup lui avoit été porté. Elle ſoupçonnoit ſa Rivale, mais c'étoit ſans fondement : Le Page qui étoit du ſecret ſe broüilla bien-tôt

avec la Danseuse, parce qu'elle ne tenoit point la promesse qu'elle lui avoit fait, qui étoit de lui accorder les mêmes faveurs, qu'elle accordoit à l'Électeur. Il fut chez l'Alemande, & par depit lui fit confidence de l'Intrigue qui avoit causé sa disgrace : Celle-ci songea à se venger d'une maniere qui n'eut point de retour, & pour une Alemande elle s'y prit assez finement. Elle alla trouver le Comte de Camartan Capitaine de Dragons, qui étoit un de nos Officiers François que le Roi avoit envoié en Baviere. Le Comte étoit un homme qui se seroit jetté au feu, lors qu'il s'agissoit de complaire à une fille pour laquelle il avoit conçeu de l'estime. La Franconienne lui fit l'histoire du demêlé qu'elle avoit eu avec l'Electeur, par un tour que la Danseuse sa Rivale lui avoit joüé & le pria de la venger, celui-ci le lui aiant promis, elle lui remit une bourse de cinquante Loüis. Camar-

tan sans faire semblant de rien fut de ce pas chez la fille d'Opera, feignit d'en être devenu amoureux à la folie, offre de lui faire present de la bourse, si elle veut lui accorder ses faveurs, & lui promet de garder si bien le secret, que jamais Son Altesse n'en auroit la moindre connoissance. La Danseuse se laissa ébloüir par l'éclat des Loüis, & donna à Camartan un Rendez vous. L'Alemande en étant avertie écrivit un Billet à l'Electeur conçeu en ces termes: *Prince, on a taché à me perdre dans vôtre esprit, par des faux soupçons d'infidelité qui m'ont attiré vôtre disgrace; si vous souhaitez d'avoir des marques réelles de mon innocence, & en méme tems de la perfidie de celle qui est l'auteur de ma disgrace, & qui se vante de posseder seule vôtre cœur, vous n'avez qu'à vous trouver incognitò à un Rendez vous. . . . Je ne vous en dis pas davantage, profitez des avis que je donne à Vôtre Altesse.*

L'Electeur aïant lû ce Billet, se deguisa, & sans perte de tems, se rendit au lieu où la Danseuse se devoit trouver avec Camartan; les aïant surpris sur le fait, il fut dans une si furieuse colere contre la perfide Danseuse, qu'il lui alloit passer son épée à travers le corps, si le Comte de Camartan ne s'étoit mis entre deux. Comme l'Electeur avoit une estime toute particuliére pour Camartan qui etoit très bon Officier, il se contenta à sa consideration de n'en venir point à des extremitez facheuses, laissa passer l'Avanture à petit bruit, & chassa de la Cour la fille d'Opera sur le moment même. Pour lors l'Allemande rentra en grace, & eut le plaisir de voir sa Rivale sacrifiée à sa vengeance.

On fit sonner bien haut en Baviere & en France, l'heureux succès que les Armes de l'Electeur eurent au Combat de Schnrdingen, quoi que tout l'avantage qu'il en tira,

ce fût la prise de la petite Ville de *Neubourg* sur l'Inn, au lieu que le Comte de Stirum de son côte s'empara de *Nieuvmarck*, de *Freidstädt* & de *Neustassel*, & fit avancer son Armée vers *Amberg* Capitale du haut Palatinat de Baviere dans le dessein d'en faire le Siege. L'Electeur attentif aux progrès que faisoit Stirum, fit faire un mouvement à son Armée, comme s'il avoit eu dessein de s'opposer au Siége d'Amberg, mais son veritable but etoit de se rendre maitre de Ratisbonne, comme en effet cela arriva : Stirum là dessus vint camper entre Nevumarck & Amberg. Sur ces entrefaites le Prince d'Anspach aiant été detache avec huit cent chevaux pour s'asseurer du passage de VVitz, il chargea les Bavarois qui occupoient un poste très important & les obligea à l'abandonner; mais ce Prince les voulant poursuivre fut attaqne par l'Electeur près de Burglenfeldt avec un corps

de 4000. homme, où après avoir fait une glorieuse resistance, il fut enfin blessé d'un coup de mousquet, & mourut le lendemain. L'Electeur de Baviére après avoir fait entrer ses Troupes dans Ratisbonne fit semblant d'en vouloir à Passau ; ce qui obligea le General Schlick à venir camper sous le Canon de cette Ville pour veiller à sa sureté ; mais son Altesse après plusieurs marches & contre marches, voiant qu'il lui étoit impossible d'engager dans un combat les Generaux de l'Empereur qui étoient dans des postes avantageux, fit un Detachement vers VVilingen, & suivit lui même avec la plus grande partie de ses Troupes, pour aller à la rencontre du Marechal de Villars qui lui amenoit cinquantecinq Bataillons & soixante six Escadrons de Troupes Françoises. Villars aiant fait une tentative du côte de Stolhoffen qui ne lui reüssit pas resolut de tenter le passage par la vallée de Kintzig. Pour cet effet

il donna ordre au Marquis de Blainville de marcher devant avec vingt Bataillons, & trente Escadrons pour forcer les passages & fraïer les chemins au reste de l'Armée : Blainville fut heureux dans son expedition ; car après avoir force les Retranchemens des differens Postes que les Ennemis occupoient, le Marechal de Villars arriva enfin dans la Plaine de VVelingen avec toute son Armée. L'Electeur de Bavière impatient de voir les François, vint le cinquieme du moi de Mai camper à *Riedlingen* ; ceux-ci prirent poste entre *Fridingen* & *Meskirken*. Le Marechal de Villars rendit visite à l'Electeur dans son Camp. Le lendemain Son Altesse Electorale vint visiter à son tour le Maréchal qui le reçût avec de grands honneurs. Les premiers jours de cette entrevuë se passerent dans la joïe & les plaisirs Les Bavarois étoïent ravis de voir l'élite des Troupes de France venir à leur secours : Les François qui

aiment la nouveauté s'applaudissoient de se voir dans le milieu de l'Allemagne , *les Allemans sont bons* , disoient-il , *voici un Païs , où la fortune nous appelle.* En effet les Officiers & les Soldats ne s'attendoient à rien moins qu'à s'enrichir , ou au depens du Prince qui les avoit appellez à son secours , ou au depens des autres Etats de l'Empire qui s'etoient declarez ses Ennemis. Le Marechal de Villars qui étoit le Chef ne fut pas long-tems à donner des marques de la domination Françoise. Il dit à l'Electeur qu'il avoit ordre de la Cour de lui demander *Ulm , Ingolstadt & Brunavu pour Places de sureté : Que d'ailleurs Son Altesse lui cederoit le commandement de l'Armée en Chef ; & qu'elle consentiroit que toutes les sommes que l'on tireroit des contributions seroient apportées dans la Caisse de l'Armée de France.* L'Electeur outré d'un pareil discours rejetta cette proposition , & dit hautement *que*

si le Roi pretendoit lui faire paier si cherement le secours qu'il lui avoit envoye, il pouvoit rappeller ses Troupes. Cependant le Marechal qui avoit les ordres secrets de la Cour, fit semblant d'envoier des Couriers à Versailles; les Couriers alloient seulement jusques à Strasbourg, & revenoient à peu près dans le tems qu'on les attendoit de la Cour de France. Villars dit pour lors à l'Electeur, que le Roi avoit trouve un temperament qui donneroit lieu à Son Altesse d'être contente: C'est que l'on feroit entrer dans toutes les Places des Troupes, moitie Françoises, & moitié Bavaroises, & l'on commença par Ulm, qui fallit à être pris par surprise à la faveur des intelligences que le Comte de Stirum y avoit.

J'ai dit en parlant des amours de l'Electeur, qu'un Page de Son Altesse avoit trahi la Danseuse de l'Opera, en faisant confidence à la

Franconienne ſa Rivale de l'Intrigue, dont eelle-là s'étoit ſervi pour la faire diſgracier ; ce Page, qui étoit un jeune Blondin bienfait, étoit entré par là dans les faveurs de cette fille, & il les partageoit avec l'Electeur ſon maître ; le Comte de Camartan pour ſe recompenſer du ſervice qu'il avoit rendu à cette Favorite, prenoit auſſi ſa part des plaiſirs : Quoique le ſecret regnât dans tous ces amoureux commerces, la Danſeuſe, qui s'étoit abſenté de la Cour, trouva cependant le moien de le decouvrir. Il ny a rien de ſi doux que la vengeance entre deux Rivales ſur le fait de l'amour. La fille d'Opera voiant qu'elle avoit perdu les faveurs du Prince, & en même tems ſa fortune, reſolut de faire un ſacrifice des deux Amans & de l'Amante qui étoient les Auteurs de ſa diſgrace. Elle ſavoit que le Page avoit appris à ſa Rivale l'hiſtoire du Fantôme ; que le Comte de Camartan avoit reçû cin-

quante Loüis de la Franconienne pour l'attirer à un Rendez-vous qui lui avoit été fatal : Toutes ces trahisons la jetterent dans un espece de desespoir qui lui fit prendre la resolution de se venger, lui en dût-il coûter la vie & tout ce qu'elle avoit au monde. Pour cet effet elle fit connoissance avec le Marquis de Touri Capitaine de Cavalerie dans les Troupes Françoises que le Marechal de Villars avoit amené en Baviere. Elle lui remit en main un beau Diamant, que l'Electeur lui avoit donné à l'Opera de Bruxelle dans le commencement de ses Amours, & pria le Marquis de tâcher d'obtenir par le moien de ce bijou des faveurs de sa Rivalle en lui en faisant present. Le jeune Marquis, qui ne cherchoit qu'à se divertir, se chargea agreablement d'une commission qui s'alloit faire aux fraix de la Favorite disgraciée. Il fut chez la Franconienne, lui fit une declaration d'amour des plus

teudres,

tendres, & pour la rendre plus efficace, il y ajoûta le Diamant La vuë de ce brillant, fit oublier à la Favorite regnante toute la fidelité qu'elle avoit tant de fois jurée à l'Electeur. Le Marquis triompha de ses charmes, & en fit un aveu à la Rivale. La Franconienne qui croioit d'avoir attrape un present d'un jeune Saigneur venu depuis peu la Cour de France, & par consequent inconnu à Son Altesse, fit gloire de le porter, parce qu'il donnoit un nouvel éclat à sa belle main. L'Electeur joüant un jour aux Cartes avec elle fut frapé de la beauté de ce Diamant, le lui demande pour le voir de près, celle-ci le tire de son doigt & le presente à Son Altesse, qui le reconnoissant d'abord lui demanda d'où elle l'avoit. La Franconienne surprise de la curiosité de l'Electeur fut extremement interdite; Son Altesse prevut d'abord qu'il y avoit là du mistére, & comme elle se ressouvet

noit fort bien d'en avoir fait presen autrefois à la Danſeuſe, elle l'envoïa d'abord chercher pour s'eclaircir ſur un fait qui ne lui preſageoit rien de bon de la part de ſa Maitreſſe. La Danſeuſe étant venue decouvrit à l'Electeur toute l'Intrigue, & pour le convaincre entierement de l'infidelite de ſa Rivale, elle tira de ſa bourſe un Billet doux que celle-là avoit écrit au jeune Marquis de Touri, où elle exprimoit tout l'excès de l'amour qu'elle avoit conçu pour ce nouvel Amant, & lui marquoit en même tems un Rendez-vous, & pour triompher d'autant mieux de la Franconienne, elle informa encore Son Alteſſe du commerce qu'elle entretenoit avec le Comte de Camartan, & avec un de ſes Pages. Pour lors l'Electeur crut que le Diable ſe mêloit tout de bon de ſes amours, & qu'il n'y avoit rien de ſi trompeur qu'une Maitreſſe. Il chaſſa donc de la Cour pour la ſeconde fois la Franconien-

ne, & reprit la Danseuse : celle ci fut dans une joïe qui ne se peut exprimer de la victoire qu'elle venoit de remporter sur sa Rivale ? & comme elle étoit fille d'esprit, elle ne songea plus qu'à bien etablir sa fortune & à joüir en paix des faveurs du Prince.

Mais pour revenir à la Guerre de Baviere, je dirai que le secours que le secours que le Marechal de Villars amena à l'Eléçteur ne répondit point aux esperances qu'il en avoit conçû. Villars passa toute la Campagne en des mouvemens qui n'etoient qu'un pur amusement; Tantôt il s'avançoit vers les Suisses pour les allarmer, ou pour attirer de ce côte-là le Prince de Bade, comme s'il avoit eu le dessein de lui livrer Combat; & quand ce General abandonnoit les Lignes de Stolhoffen, & venoit au Marechal, pour lui presenter à son tour la Bataille; celui-ci se retranchoit pour l'eviter. Le Prince de Bade voiant

qu'il n'y avoit pas moïen d'engager Villars, decampa, & fit marcher son Armée du côte de la Baviére. Ce mouvement sauva la Ville d'Ausbourg qui étoit sur le point d'être assiegée par le Comte d'Arco qui commandoit un Corps separe de Troupes Bavaroises ; celui-ci se retira à l'aproche de l'Armée Imperiale, & le Prince de Bade jetta des Troupes dans Ausbourg ; après quoi s'etant avance près de Friedberg, il s'en rendit maitre. Le General Ausfas prit d'un autre côte la Ville de *Rotemberg*. Le Marechal de Villars aiant enfin quitté son Camp, & passé le Danube, vint au Prince de Bade, & lui presenta à son tour le Combat ; celui-ci ne jugeant pas à propos de l'hazarder, paia de la même monnoie le Marechal de Villars : Il se posta entre le *Lech* & *VVerdam* ou il se retrancha. On peut dire que la maniere dont ces deux Genetaux en chef fasoient la Guerre n'étoit qu'un jeu d'esprit :

Quand l'un vouloit donner Combat, l'autre ne le vouloit pas. Il n'en fut pas de même des autres Officiers Generaux qui commandoient des Corps separez, temoin le Combat de *Schvvemmingen*, où le Comte de Stirum fut attaqué par l'Electeur de Baviere, le Marechal de Villars, & le Marquis d'Usson; & voici comment. Le Comte de Stirum quitta son Champ de *Hanusbein* le 19. de Septembre dans la vuë d'aller joindre le Prince de Bade au delà du Danube, & vint à *Schvveningen*, où il resta le jour suivant pour donner le tems à son Altillerie de le joindre. Il eut avis le 21. à quatre heures du matin que le Marechal de Villars, & l'Electeur de Baviere avoient passé le Danube à Donavvert avec leur Armée la nuit precedente, dans le dessein de le venir attaquer. Sans perdre le tems, il rangea d'abord en Bataille son Corps d'Armée composé de quarante cinq Escadrons, & vingt-

cinq Bataillons : Il entendit tirer trois coups de Canon de Donavvert : ausquels le Marquis d'Usson fit reponse par six autres coups du Camp de *Dillngen* & *Lavvingen*, ce qui étoit le Signal. Sur ces entrefaites le Comte de Stirum, voiant qu'il alloit être accablé par le grand nombre, jugea à propos d'attaquer le Marquis d'Usson, avant qu'il eut joint l'Electeur & le Marechal : Ainsi le General Palfi eut ordre de s'avancer avec un Detachement de Cavalerie, & chargea le Marquis d'Usson.

L'Electeur étant survenu avec trente Bataillons & cinquante cinq Escadrons attaqua à son tour Stirum, dont la Cavalerie fut obligée de plier, & de se retirer derriere sa seconde Ligne, qui soutint le Combat avec beaucoup de valeur ; mais comme la partie n'étoit pas égale, & que le Comte de Stirum se voioit envelopé, il prit la resolution de se retirer sous le Canon de *Nordlin-*

gen. Le reste de la Campagne se termina en ruses de guerre; on campoit, & on decampoit. L'Electeur & le Maréchal firent divers mouvemens pour engager dans une Action generale le Prince de Bade; mais celui-ci l'évita toujours. Il est vrai que dans le commencement de la Campagne les Armes de l'Electeur firent beaucoup de progrez dans le Tirol, mais ce Prince perdit ses conquêtes avec autant de rapidité qu'il les avoit faites. On attribuoit à la Cour de France le peu de succez qu'avoit eut la Guerre de Baviere à la mesintelligence qui regnoit entre l'Electeur & le Maréchal de Villars, ce qui fit prendre la resolution au Roi de rapeler celui-ci, & d'envoïer à sa place le Comte de Marsin; & pour prevenir la jalousie qui avoit causé cette mesintelligence au sujet du Commandement general des Troupes, Sa Majesté declara l'Electeur Generalissime.

Le Roi de France aiant envoié le Duc de Bourgogne avec une puiſſante Armée ſur le Haut Rhin pour faire diverſion aux armes de l'Empire par une entrepriſe d'éclat: c'étoit le Siege de Landau, que ce jeune Prince devoit faire à la faveur de quelques intelligences qu'on avoit menagées dans la Place. Mais ces intelligences aiant été decouvertes, ce Projet s'évanoüit, & le Duc de Bourgogne vint faire le Siege de Briſack, qui ſe rendit bientôt. Ce Prince aprez la priſe de Briſack, partit pour s'en retourner à la Cour, & laiſſa le commandement de ſon Armée au Maréchal de Tallard, qui aiant paſſé le Rhin vint faire le Siege de Landau, ce qui donna occaſion à un ſanglant combat, dont je raporterai ici les principales circonſtances.

Les Aliez aiant conſideré combien il leur étoit important de ſauver cette Fortereſſe, firent un De-

tachement de vingt-six Escadrons & de douze Bataillons. Le Prince Hereditaire de Hesse qui les commandoit se mit en marche, & fit tant de diligence, qu'il joignit le 13. de Novembre le Comte de Nassau VVeilbourg prez de Spiere, où il trouva les Troupes Palatines. Le 14. on fut obligé d'attendre les Troupes de quelques autres Princes de l'Empire qui venoient aussi au secours de cette Place, retardement qui fut fatal, & qui leur causa la perte de la Bataille. On faisoit état d'attaquer le 16. l'Armée Françoise devant Landau : le 15. au matin M. de Pracontal avec son Detachement joignit le Maréchal de Talard. Les Generaux des Aliez en étant avertis, furent extrémement surpris de la diligence qu'avoit fait Pracontal, & encore plus d'aprendre que l'Armée Françoise marchoit à eux. Le Comte de Nassau se rendit promtement à l'Aile gauche de l'Armée qu'il commandoit, & le

Prince Hereditaire à l'Aile droite, & la rangerent en Bataille. Le Comte de Nassau fut le premier qui engagea le Combat : Il attaqua d'abord les Troupes qui se presenterent à lui : Mais les Troupes Françoises étant revenues à la charge le firent plier & son Aile fut mise en deroute: Pour le Prince Hereditaire. Il se vit sur les bras toute l'Armée Françoise. Cependant ses Troupes animées par l'exemple d'un jeune Prince qui les commandoit avec beaucoup de valeur, & qui se trouvoit par tout, soutinrent le Combat avec tant de fermeté, que les François furent plusieurs fois repoussez. Un Officier aiant frapé le Prince d'un coup d'épée sur la tête, & fait tomber son chapeau, Son Altesse le tua de sa propre main. Le Maréchal de Talard, & Pracontal furent surpris de la vigoureuse resistance, que faisoit le Prince; mais comme la partie n'étoit pas égale, & que l'Aile gauche avoit été mise

hors de Combat, le Prince prit le parti de la retraite, & se retira en combatant à travers le Champ de Bataille vers Dudenhofen, où ses Troupes repasserent le Spierbach. Pracontal Lieutenant General fut tué, aussi bien que le Marquis de Lavardin, que j'avois accompagné à Rome dans sa celebre Ambassade: Le Comte de Calvo, M. d'Annac & seize Colonels y furent aussi tuez. Le Maréchal de Talard qui n'étoit pas accoutumé à gagner des Batailles, écrivit une Lettre au Roi, qui marquoit tout l'excez de sa joie. Elle étoit conçue en ces termes.

SIRE,

Ce n'est pas encore la prise de Landau que j'ai l'honneur d'aprendre à Vôtre Majesté, mais c'est une Victoire plus considerable que la prise de cette importante Place. Le Prince de Hesse-Cassel s'étoit avan-

cé au Spierbach avec une Armée de trente mille hommes pour m'obliger à lever le Siege; mais dans le tems qu'ils comptoient de m'attaquer, je suis sorti de mes Lignes, où M. de Pracontal m'avoit joint, & par la diligence & la valeur inexprimable des Troupes de Vôtre Majesté, l'Armée des Ennemis vient d'être defaite, & leur Aile gauche entierement detruite. On n'a pas vû de Bataille plus sanglante, ni une Victoire plus complete. Vôtre Majesté en jugera mieux par la Relation ci jointe. J'ajouterai seulement que les Ennemis ont perdu dans cette occasion plus de monde qu'il ne leur en reste, & six fois davantage que le Siege n'en a couté jusqu'à present. Outre l'Artilerie, Munitions, Tentes, Bagages, dont ils n'ont presque rien sauvé, nous avons pris plus de Drapeaux, & d'Etendars que Vôtre Majesté n'y a perdu de simples Soldats. Je compte d'être aprez demain dans Landau, Sire, vôtre, &c.

TALLARD.

Pour ne point interrompre le recit des évenemens, j'ai voulu raporter tout de suite ce qui s'étoit passé de plus considerable en Baviere pendant cette Campagne. Je viens à present au Bas Rhin, & aux mouvemens que les Armées de France & des Aliez firent dans les Païs-Bas. Rhimberg qui avoit été bloqué par le Comte de Lottum General des Troupes de Prusse, se rendit, & la Capitulation fut signée le 9. de Fevrier, entre ledit Comte, & le Marquis de Grammont qui en étoit Gouverneur, & à qui nos Ministres avoient fait prendre la qualité de Lieutenant General du Cercle de Bourgogne. Aprez la reduction de cette Place, le Comte de Lottum fit bloquer la Ville de Gueldres. Bonn fut assiegé par le Duc de Malborough, & le Baron d'Obdam qui se rendirent à Cologne le 19. d'Avril, pour y commander en chef, & le General Coëhorne pour en diriger les atta-

ques. Le General Coëhorne suivant sa nouvelle methode attaqua cette Place avec un si terrible feu d'Artillerie, que M. d'Alegre fut contraint de capituler le 15. de Mai. Le Roi qui se flatoit d'une Campagne pleine de prosperitez, & qui pour cet effet avoit fait faire des preparatifs prodigieux, voulut profiter du tems que la pluspart des Troupes des Aliez seroient occupées au Siege de Bonn. Sa Majesté ordonna au Maréchal de Villeroi de partir incessamment pour s'aler mettre à la tête de l'Armée, j'eut ordre de le suivre en qualité de son premier Aide de Camp. Nous arrivames à Bruxelle le 24. d'Avril: Toutes les Troupes Françoises qui devoient composer nôtre Armée se rendirent vers Mons & Namur; quinze mille Pionniers,& trois mille Chariots eurent ordre de se tenir prêts pour le dixiéme de Mai. Les ordres de la Cour portoient que nous ferions l'ouverture de la Cam-

pagne par l'expedition de Liege, Villeroi aiant fait marcher l'Armée. nous suprimes la petite Ville de Tongres, où nous enlevames deux Regimens d'Infanterie qui furent faits prisonniers de guerre : Nous y fimes d'ailleurs un butin assez considerable, ce fut toute la Vaiselle d'argent du Duc de VVirtemberg, & une bonne somme d'argent monnoié qui étoit destiné pour le paiement des Troupes Holandoises. Au bruit de la marche de nôtre Armée M. d'OuvverKerK, & les autres Generaux des Aliez formerent la leur, pour s'oposer à nos desseins.

M. d'Alegre aiant fait savoir au Duc de Villeroi qu'il ne pouvoit defendre Bonn que jusques au douziéme, le Duc ne jugea pas à propos d'entrendre le Siege de la Ville, & du Chateau de Liege, comme nous nous en étions vantez, & suivant le projet de la Cour, aprehendant que si toutes les forces des Aliez venoient à se joindre, elles

ne formassent une Armée de beaucoup superieure à la nôtre , qui n'auroit pas manqué de nous venir attaquer ; Nous nous contentames donc de faire un mouvement vers Mastricht : Il est vrai que Villeroi pretendoit surprendre les Troupes des Aliez qui commençoient à s'assembler , comme nous avions fait les deux Regimens qui étoient à Tongres ; mais cette entreprise échoüa par la conduite que tint le General d'OvverkerK , & nôtre Armée revint sur ses pas au Camp de Tongres. L'Arrivée de Marlborough , & des Troupes qui avoient fait le Siege de Bonn donna une nouvelle face aux affaires , & changea le plan de nos desseins. Pour lors les Aliez aiant une puissante Armée firent divers mouvemens pour engager dans un Combat le Maréchal de Villeroi qui reculoit toujours ? Il vint camper l'Armée de France auprez de Latremenge & de Hiers. Malborough avec celle

des Aliez se vint poster prez de VVihogne. Outre ces deux Armées les François & les Aliez avoient encore deux campemens ; ceux-ci en avoient un auprez de Santvliet & un autre aux environs de l'Ecluse sous la conduite du Baron Spar ; ceux là avoient un Camp volant commandé par le Marquis de Bedmar, & un autre vers Bruges commandé par le Comte de la Motte. Le but de ces Corps d'Armée separez étoit d'attaquer nos Lignes, ce qui fut effectivement executé. Le General Coëhorne se mit à la tête d'un Detachement de deux mille cinq cent hommes & passa l'Escaut : Le Baron Spar, aprehendant le Comte de la Motte qui l'observoit, jugea à propos de lui donner le change ; il feignit de marcher vers Bruges, mais revenant sur ses pas, il marcha droit aux Lignes, & lesi attaqua à Steken, où elles furent forcées l'épée à la main aprez un Combat de trois heures, le plus opinia-

tre, & le plus sanglant qui se soit vû. Aprez cette Expedition ce General écrivit une Lettre à Messieurs les Etats, qui marque beaucoup de conduite & de bravoure : Elle étoit conçeue en ces termes.

J'ai dit que le General Coëhorne avoit passé l'Escaut avec un Detachement pour attaquer d'un autre côté les Lignes : Effectivement il les attaqua à la pointe de Callo & les força avec tres peu de perte. L'ataque étant finie, il fit mettre le feu à plusieurs maisons, pour donner le Signal au Baron Spar, comme ils en étoient convenus, le Corps d'Armée qui étoit commandé par M. le Baron d'Obdam decampa la même nuit, & se vint poster à Ekeren dans la pensée de tenir en haleine les Troupes que nous avions dans les Lignes d'Anvers, & nous empêcher par là de faire un Detachement pour la Flandre. Le mouvement que venoit de faire le General d'Obdam donna occasion à

un sanglant Combat, où je me trouvai. Le Camp d'Ekeren étoit extrémement exposé, ce qui fit naitre l'envie à nos Generaux d'y attaquer le petit Corps de Troupes qui le composoit. Le 29. nous arrivames avec un gros Detachement de la grande Armée commandé par le Maréchal de Bouflers, & nous fumes joints par les Troupes qui étoient dans les Lignes d'Anvers; tout cela ensemble faisoit un Corps de trente deux Escadrons & trente trois Bataillons. Le Camp des Aliez étoit seulement composé de treize Bataillons & de vingt-six Escadrons, ainsi nous avions une tres grande superiorité. Mais pour donner une idée juste de cette action, qui fut la plus considerable qui se passa dans les Païs Bas durant cette Campagne, je rapporterai deux Lettres, qui feront connoitre auquel des deux partis il faut attribuer la Victoire. Voici donc l'Extrait d'une Lette écrite du Camp du

Marquis de Bedmar à Deuteren prez d'Anvers le 1. Juillet 1703.

Extrait d'une Lettre écrite du Camp du Marquis de Bedmar, a Deuteren prez d'Anvers le 1. Juillet 1703.

LEs Aliez aprez avoir forcé quelques avenues des Lignes du Païs de VVaes, avoient formé le dessein de venir forcer les Lignes d'Anvers, & d'attaquer nôtre Armée, en s'avançant de Stabroeck entre Eckeren & Capelle, du nombre d'environ seize mille Combatans, sous les Generaux d'Obdam & de Tilli.

Le Marquis de Bedmar en fit avertir les Maréchaux de Villeroi & de Boufflers, qui aiant apris en même tems que la grande Armée sous Marbouroug étoit en mouvement pour s'aprocher d'Anvers, firent aussi marcher l'armé des deux Couronnes vers Diest.

Le Maréchal de Bouffers s'étant mis à la tête de trente Escadrons & trente Compagnies de Grenadiers, marcha avec tant de diligence, qu'il arriva le trente au matin dans ce Camp, où il concerta toutes choses avec le Marquis de Bedmar, pour attaquer les Ennemis dans leur Camp.

Les Troupes marcherent par diverses routes aux ennemis, qui ne s'attendoient pas à une visite si inopinée. Elles commencerent l'attaque à quatre heures aprez midi, entre Eckeren & Capelle. On les chargea de tous côtez avec une grande furie ; le Marquis de Bedmar avec son Armée, & le Maréchal de Bouflers en flanc. Jamais on ne vit de plus rude Combat. La Victoire balança plus d'une fois ; mais enfin on les poussa de tous côtez, & aprez les avoir chassez de leur Camp & pris leur Artillerie, Munitions, Bagages & Tentes, on les poussa sur leurs Digues vers l'Escaut jusqu'à

11. heures de la nuit.

Le carnage fut horrible. La nuit favorisa la retraite des Ennemis, qui se sauverent dans des Bateaux & des Chaloupes qu'ils avoient le long de l'Escaut. Les Victorieux resterent toute la nuit sur le Champ de Bataille, d'où le Marquis de Bedmar est revenu ce matin dans nôtre Camp. Si le terrain eut permis de faire agir la Cavalerie dans les Marais, Ravins, & Defilez, il seroit échapé fort peu d'Ennemis.

Cette Victoire & la marche du Comte de la Motte avec un Corps dans le Païs de VVaes, ont contraint le General Coëhorne à quiter ledit Païs avec grande precipitation.

Voici la Lettre que le Roi écrivit au Cardinal de Noailles.

MON COUSIN,

LA plus grande partie de mes forces étant occupées en Italie,

sur le Rhin,& jusques dans le cœur de l'Empire ; les Ennemis ont cru que celles que j'ai en Flandre, quoi que jointes aux Troupes d'Espagne, ne pourroient resister à la nombreuse Armée qu'ils y ont rassemblée. Flatez de cette esperance, & fiers de leur superiorité ; ils menacent avec ostentation depuis le commencement de la Campagne les Places les plus considerables de la Flandre Espagnole. Mais mon Cousin le Maréchal Duc de Villeroi, à la vigilance duquel ils n'ont pu jusqu'ici derober aucun de leurs mouvemens, sçeut qu'ils avoient forcé les Lignes du Païs de VVaes, & qu'ils projettoient la même entreprise sur celles d'Anvers. Aussi tôt jugeant de quelle importance il étoit d'envoier du secours à l'Armée de mon Cousin le Marquis de Bedmar, Commandant General des Païs Bas Espagnols ; il en prit la resolution de concert avec mon Cousin le Maréchal Duc de Bou-

ſiers, qui ſe mit à la tête de quinze Eſcadrons de Cavalerie, autant de Dragons, & de quinze cens Grenadiers, & s'y rendit avec une diligence incroiable le trente du mois dernier. Malgré la ſituation avantageuſe des poſtes que les Ennemis occupoient, & la ſuperiorité de leur Infanterie, on marcha auſſi-tôt à eux; & aprez un Combat opiniatre depuis quatre heures aprez midi juſques fort avant dans la nuit, ils furent contraints de ſe retirer avec precipitation & d'abandonner le Champ de Bataille, leurs Bleſſez, leurs Tentes, leurs Bagages, ſix pieces de Canon, quarante quatre Mortiers, leurs Munitions de Guerre & de Bouche, cent cinquante Chariots d'Artillerie, & pluſieurs Drapeaux & Timbales, avec perte de quatre mille hommes qui ſont reſtez ſur la place, & cinq cent fait priſonniers. Le ſuccez d'une Action ſi glorieuſe, & qui deconcerte les projets des Ennemis,

eſt

est également dû à la conduite des Generaux & à la valeur des Troupes, mais encore plus à la protection visible, dont il plait à Dieu de favoriser continuellement mes Armes. Et comme il est juste de lui rendre publiquement les graces qui lui sont duës ; je vous écris cette Lettre pour vous dire que mon intention est que vous fassiez chanter le *Te Deum* dans l'Eglise Metropolitaine de ma bonne Ville de Paris, au jour & à l'heure que le Grand Maitre, ou le Maitre des Ceremonies vous dire de ma part. A quoi m'assurant que vous satisferez avec vôtre pieté ordinaire ; je prie Dieu qu'il vous ait, mon Cousin, en sa sainte & digne garde. Ecrit à Versailles le 11. Juillet 1703. Signé, Louis ; Et plus bas, Phelipeaux. Et au dos est écrit : A mon Cousin le Cardinal de Noailles, Archevêque de Paris, Duc & Pair de France, Commandeur de mes Ordres.

Il y avoit long-tems que nos Generaux n'avoient rien fait de ce côté là ; il sembloit que la fortune eut entierement abandonné les armes de Sa Majesté ; & la Campagne qui avoit precedé, avoit été fatale à la France. L'affaire d'Ekeren vint fort à propos pour consoler le Roi de la perte de quelques Villes ; & pour faire paroitre cette Action avec tout l'éclat d'une Victoire complete, on s'est que les ennemis étoient superieurs en Infanterie, qu'ils étoient avantageusement possez, qu'ils furent contraints d'abandonner le Champ de Bataille, leurs Blessez, leurs Tentes, Bagages, & six pieces de Canon, quarante quatre Mortiers, Munitions de guerre & de bouche, cent cinquante Chariots d'Artillerie, plusieurs Drapeaux & Timbales, avec la perte de quatre mille hommes restez sur la place, & cinq cens faits prisonniers, &c.

Aprez la Bataille d'Ekeren le Roi

étoit si content des avantages que ses Armes y avoient remporté, qu'il donna ordre à ses Generaux de ne plus rien risquer pendant le reste de la Campagne. Cependant les Aliez, voulant tirer raison de l'affaire d'Ekeren, joignirent leurs trois Corps d'Armée ensemble, dans le dessein de presenter la Bataille au Maréchal. Nous campions pour lors auprez d'un lieu qui se nomme Saint Job. Il nous rangea en bataille & publia hautement, qu'il étoit dans la resolution d'attendre de pié ferme Malborough. Le Duc & le General d'Ouvverkerk dans cette confiance firent marcher leurs Troupes sur diverses colomnes vers Hoogstrate, qui n'étoit qu'à une demie lieuë de nôtre Camp, où nous nous preparions tout de bon à la Bataille, suivant les ordres de Villeroi. Le General Slangenbourg aiant decampé de Lillo marcha toute la nuit, & arriva de grand matin entre Ekeren & Capelle pour nous

attaquer de ce côté là. Malborough avec son Armée s'avança dans une grande Plaine, vis à vis de la nôtre Les Aliez firent tirer pour lors quatre coup de Canon, pour avertir le General Slangenbourg qu'il étoit tems de combattre ; mais Villeroi ne jugeant pas à propos de risquer un Combat, ou plutôt se reglant sur les ordres de la Cour, fit mettre le feu à nôtre Camp, & ordonna à l'Armée de France de se retirer. Les Aliez voiant qu'il étoit impossible d'en venir à une Bataille rangée avec Villeroi, prirent la resolution de finir la Campagne.

L'Armée de France s'étant retirée dans les Lignes, & la Campagne étant presque finie, je priai le Maréchal de Villeroi de me permettre d'aller prendre les Eaux à Aix la Chapelle, & je me servis du pretexte de la blessure que j'avois eüe au Combat d'Exeren, dont j'étois presque gueri ; le Maréchal me l'acorda. Il arriva à Aix, lors que j'y

étois, une affaire d'éclat entre le Comte d'Asfeld, Capitaine dans le Regiment de Doblestein, & le Colonel du même Regiment qui est au service de l'Electeur de Cologne, que je le raporterai ici. Aprez le Combat d'Ekeren le Colonel D'obblestein fit des plaintes à l'Electeur son Maitre contre d'Asfeld, & publia hautement que celui-ci au lieu de se trouver à la tête de sa Compagnie, avoit pris la fuite lors que le Combat commença. D'Asfeld, qui est homme d'honneur, conçût tant de chagrin du coup mortel que son Colonel portoit à sa reputation, qu'il prit alors la resolution de s'en venger au peril de sa vie : Pour cet effet il quitta le service de Son Altesse Electorale de Cologne, & entra dans celui de l'Electeur Palatin qui le fit d'abord Lieutenant Colonel d'un Regiment ; ainsi il ne perdit rien au change. Comme d'Asfeld venoit de quiter les interêts d'un Prince devoüé à la France, pour

entrer au service d'un autre Prince ennemi de cette Couronne; le changement de parti lui fournit bien-tôt l'occasion de tirer raison de l'afront qu'il venoit de recevoir de son Colonel. Sur ces entrefaites. Il aprit que Doblestein se trouvoit à Aix la Chapelle pour y prendre les Eaux; sans hesiter il partit de Juliers, & s'y rendit en poste : à peine fut il descendu de son Cheval, qu'il vint tout botté aux Fontaines où l'on prend les Eaux, & n'aiant pour toutes Armes qu'une bonne épée, & une Gaule à la main, il se promena tout seul pendant une grosse heure, dans un équipage fort negligé devant la Fontaine, impatient de voir paroitre Doblestein, accoutumé de s'y rendre à cette heure. Plusieurs personnes de distinction qui connoissoient d'Asfeld, conçeurent d'abord, en le voiant ainsi à l'écart, & dans une grande distraction, qu'il avoit quelque dessein en tête; cependant celui-ci craignoit, que puis-

que Doblestein ne paroissoit point, il faloit qu'il eut été averti, quoique ce ne fut que par un pur effet du hazard, car pour lors il étoit en conversation avec la jeune Comtesse de... dont les charmes lui avoient peut être fait oublier l'heure de prendre les Eaux. Cependant d'Asfeld aiant toujours l'esprit rempli de mille inquietudes aperçeut l'Abbé de.... sortant de chez la Comtesse, il l'aprocha & lui demanda des nouvelles de Doblestein, l'Abbé lui repondit qu'il l'avoit laissé auprez de la jeune Comtesse où il étoit en conversation avec plusieurs Dames. D'Asfeld fit confidence à l'Abbé son ami du sujet qui l'avoit amené à Aix la Chapelle, & le pria de lui faire le plaisir d'aller de sa part à Doblestein, pour lui dire qu'il l'attendoit de pié ferme pour decider avec lui une affaire d'honneur. L'Abbé alla faire ce compliment au Colonel, qui lui repondit avec beaucoup de fierté:

qu'il faisoit tres peu de cas des menaces de d'Asfeld, ce que l'Abbé vint raporter à celui-ci, & peu de momens aprez Doblestein parut, & s'étant écarté de quelques pas d'Asfeld vint droit à lui l'épée à la main, & commença d'abord à le prendre par la cravate, en lui disant qu'il eut à tirer son épée; Dobblestein le refusa; d'Asfeld pour lors le renversa dans la bouë, & lui donna cent coups de plat d'épée, déchira en divers endroits l'habit magnifique qu'il portoit: tout cela se passa à la vûë d'un grand nombre de spectateurs de la premiére qualité, sans qu'aucun fit mine de les vouloir séparer. Le General de. . . . étant survenu sur ces entrefaites, fût le seul qui s'avanca pour cela en le priant d'en demeurer là. D'Asfeld répondit au Général, *qu'il étoit ravi, qu'un Seigneur de sa distinction fut témoin de la maniére dont il venoit de traiter un malheureux, qui lui avoit ravi son honneur, & ses biens; Qu'il*

l'avoit invité diverses fois à tirer son épée du foureau , & à se defendre en homme d'honneur ; mais que Dobblestein étant né lâche , il avoit mieux aimé qu'on le traitât , comme il venoit de le faire. Dobblehein n'étoit pas connoissable ; son habit galonné étoit couvert de boüe , & le galon d'or avoit été emporté en plusieurs endroits. Cette Scene qui venoit de se passer tout à-fait à l'avantage de d'Asfeld le combla de joïe & d'honneur , tandis qu'elle fut trés-mortifiante pour Dobblestein , qui outre les Emplois de distinction qu'il occupoit dans les Troupes de l'Electeur de Cologne , avoit encore l'honneur de passer pour le premier de ses Favoris.

L'art de guérir les maladies attribué aux Eaux mineralles , n'est pas le seul sujet qui attire tant de monde à Aix la Chapelle ; l'Amour & la galanterie y ont bien souvent plus de part que la Medecine. Aussi c'est le Rendez vous général de toute la

Noblese de France & d'Allemagne ; & quand la Campagne est finie, les Généraux d'Armée, & les Officiers Subalternes choisissent ce lieu enchanté, pour se délasser des peine d'une fatiguante Campagne. Je ne dirai rien des prétextes dont la plûpart des Officiers amoureux se servent pour obtenir plus facilement la permission de s'y rendre. C'est toûjours une maladie, & le véritable sujet est un Rendez-vous concerté, où l'amour a toute la part. Je suis persuadé dans cette pensée qu'un grand nombre de Meres qui ont des Filles en âge d'être mariées, ne font ce voiage que dans la vûe de s'en defaire. Aussi vous n'entendez parler que de Madame la Comtesse de.... la Marquise de.... la Baronne de .... qui se trouvent aux Eaux avec leurs Filles. Celles qui ont de la beauté ne manquent point d'Amans & d'Adorateurs, & elles sont bientôt ou mariées dans les formes, ou enlevées. C'est une espece de Foi-

te où chaque marchandise a son prix.
L'Amour est le Courtier, & donne
à chacune le prix de sa beauté ou
de son merite. Vous en voïez d'ailleurs
d'un autre denré qui font
l'amour pour attraper les sot. Ce
sont des Filles d'Opera ou des Grisettes,
celles-ci ont appris toutes les
ruses de la galanterie à fonds ; elles
en savent tous les rafinemens, &
toute la delicatesse ; en un mot,
elles ont l'usage & le commerce du
monde, & font bien souvent plus
de conquêtes que les Beautez de
distinction les plus fieres. L'Amour
est une folie qui a son flux & reflux
comme les ondes de la Mer ; cela
veut dire que les goûts sont si differens
là dessus, que l'on n'y comprend
bien souvent rien du tout.
Demandez à ceux qui ont fait un
choix, ou qui ont forme une intrigue
galante de plusieurs ennées, les
raisons qui les ont determiné à ce
choix, ils vous avoüeront eux
mêmes qu'ils n'en sçavent rien. Il ne

faut qu'un petit agrément à une Fille pour inſpirer de l'amour, & ſi elle a de l'eſprit, quoi que d'une mediocre beauté, elle vous rendra amoureux à la folie, & fera durer ſes amours autant de tems qu'il lui plaira.

On dit que cette paſſion fait bien pleurer des Meres par la deſobeiſſance qu'elle inſpire à leurs Filles, lors qu'elles ſont en âge d'être mariées; j'en ai vû un exemple à Aix. La Comteſſe de . . . . s'y trouvoit pour lors, elle avoit amené avec elle la jeune Comteſſe ſa fille, dont la Beauté faiſoit l'admiration de tout le monde. Sa Maiſon étoit le Rendez vous de toutes les perſonnes de diſtinction: Ainſi, je puis dire par raillerie que Meſſieurs les Medecins d'Aix avoient beau ſe morfondre auprès de leurs malades, pour leur defendre les amourettes; ce que leurs Ordonnances raccommodoient d'un côte, l'amour le gâtoit de l'autre. J'ai vû pluſieurs

de

de nos Officiers , qui n'avoient qu'un mal quand ils vinrent aux Eaux, s'en retourner à leurs Garnisons avec bien d'autres maladies. Chacun avoit ses intrigues ; les uns s'attachoient aux Coquettes de profession, & les autres aux Dames qui avoient de la vertu. Ces derniers comme plus sages, n'avoient rien à craindre, & étoient les plus obeissans aux Medecins. Pour revenir à la jeune Comtesse de...., il faut sçavoir qu'elle avoit deux Amans, qui devinrent bien tôt deux redoutables Rivaux : L'un la recherchoit en mariage dans les formes, & l'autre tâchoit de gagner le cœur de cette jeune Beauté par intrigues, & de s'en faire aimer. Le premier étoit le Comte de.... Seigneur fort riche, & le second le Baron de ...., celui là avoit l'agrément de la Mere & celui ci étoit plus du gout de la Fille. Tous les Seigneurs qui se trouvoient pour lors à Aix donnoient le Bal tour à tour aux Dames;

la jeune Comtesse y brilloit par ses charmes, preferablement à un grand nombre d'autres d'une mediocre beauté, & elle étoit presque toûjours la Reine du Bal. C'étoit un plaisir pour ceux qui font des remarques, de voir d'un côte les complaisances & les assiduitez qu'avoit le Comte de...., pour se faire aimer de sa Maitresse, & de l'autre les intrigues dont le Baron de..., se servoit pour detruire son Rival. Comme celui ci n'avoit point la Comtesse Mere pour appui, il ne faisoit l'amour dans ces Assemblées que par signe, à la mode d'Italie, dont il étoit convenu avec la jeune Comtesse, les soûris, les œillades tendres, & le langage des yeux étoient les interprétes de leurs sentimens amoureux. Comme cet usage de faire l'amour est plus extraordinaire, il a aussi beaucoup plus de charmes, & fait plus d'impression sur le cœur d'une jeune fille. L'Amour aime le mistére & le larcin;

un baiſé dérobé à une Maitreſſe a ſon prix ; & tel Amant ſe tuë à faire tout dans les regles, qui n'avance rien. Le Comte de.... ſuivoit les regles. On ne voioit chez lui que pompe & magnificence, Regals d'un côte, riche preſens de l'autre ; tout cela devoit, s'il me ſemble, éblouïr la jeune Comteſſe, & lui attirer ſon cœur ; mais ce n'étoit rien moins que cela. La Baron de ... au contraire faiſoit très peu de depenſe, le ſeul avantage qu'il avoit étoient ſes qualitez perſonnelles, beaucoup d'eſprit & d'enjouement dans toutes ſes Actions : Enfin il trouva le ſecret de ſe faire aimer, & la jeune Comteſſe de. . lui donna bien-tôt des marques réelles de la revolution qui venoit de ſe faire dans ſon cœur en ſa faveur ; car elle conſentit qu'il l'enlevât à l'inſçû de ſa Mere. Nos Amans aiant concerte leur évaſion, ils ſe rendiren à Hambourg. La Mere de la jeune Comteſſe l'aiant appris, en fut inconſo-

lable, & le chagrin qu'elle eu conçut faillit à lui couter la vie. Elle avoit fait tout ce qu'elle avoit pu pour marier sa Fille avec le Comte de.... à cause de la qualité & des grands Biens de ce Seigneur, & ce parti étoit infiniment plus avantageux pour la jeune Comtesse; mais quand l'amour se met une fois dans l'esprit d'une jeune Fille, les Conseils d'une Mere ne font plus rien.

Je partis d'Aix-la-Chapelle pour me rendre à la Cour. Tous les Generaux des Armées du Roi y étoient deja arrivez, pour assister au Conseil de Guerre qu'on y devoit tenir sur les projèts de la Campagne prochaine. Le Roi, & nos Ministres paroissoient assez contens du progrès de nos Armes dans la Campagne que nous venions de finir. L'Electeur de de Baviére, & le Maréchal de Villars avoient battu le Comte de Stirum à Schvvemmingen; le Maréchal de Tallard avoit gagné la Bataille qui s'étoit donnée auprès de

Spierbach, & pris Landau. On donnoit de grands eloges au Maréchal de Villeroi de ce qu'il avoit si bien conduit l'Armée à la faveur de nos Lignes, & évité d'en venir à une Action generale avec Marborough. Le Marechal de Bouflers étoit regardé comme le Héros de la Campagne de Flandre, il avoit fait des merveilles au Combat d'Ekeren. Ces heureux succès consolérent le Roi de la perte de tant de Villes, dont les Alliez s'étoient rendus maitres la Campagne precedente ; & sur tout du chargrin que lui avoit causé la fatale destructiou de sa Flote & des Galions à Vigo. Les affaires de la France étoient dans une situation assez heureuse, si le Roi de Portugal, & le Duc de Savoïe ne s'étoient déclarez pour les Alliez. La rupture de ces deux Princes donnoit un nouvel embarras à la Cour ; on envoioit même deja des effets qui causoient de grandes inquietudes aux deux Rois. D'un côte, l'Ami-

rante de Castille, qui s'étoit retiré en Portugal avoit écrit à l'Empereur sur la necessité d'envoier l'Archiduc dans ce Roiaume : Les raisons qu'il avançoit jointe aux instances de la Reine d'Angleterre & de Messieurs les Etats Generaux parurent d'un si grand poids à la Cour de Vienne, que l'on y prit la resolution de déclarer l'Archiduc Roi d'Espagne, & de le faire partir incessamment pour le Portugal. Ce nouveau Monarque arriva à la Haie le 3. d'Octobre 1703. où il fit quelque sejour, en attendant un vent favorable pour s'embarquer : D'autre part le Duc de Savoie avoit écrit à la Reine d'Angleterre, & à Mrs. les Etats, pour les prier de lui donner les secours qui lui étoient necessaires pour soutenir la Guerre en Italie contre les deux Couronnes.

Pour faire tête aux Alliez, & soûtenir la Guerre avec succès, on resolut de lever dix-huit nouveaux Régimens de Cavalerie ; & trente

d'Infanterie. Outre cela la Cour publia une Ordonnance, par laquelle les Paroisses des Provinces, & Géneralitez du Roïaume devoient fournir des Recruës d'Infanterie pour faire un Corps de trente mille hommes. Par cette Ordonnance on accordoit Exemption de tailles pour ciuq ans à ceux qui prendroient parti, & qui auroient servi trois ans. On fit en même tems le projèt d'envoïer de nouveaux secours en Italie. Le Duc de Bervvick, dans l'spérance que sa presence favoriseroit la desertion des Anglois, fut nommé pour passer en Espagne avec un Corps d'Armée de vingt Escadrons, & vingt-cinq Bataillons. La Guerre de Baviére ayant été considérée dans le Conseil, comme d'une très grande importance, on prit la resoution de la soûtenir puissamment, & d'y envoïer le Maréchal de Tallard avec une Armée formidable. Pour mettre fin à la Guerre des Sevennes, où le Maréchal de Montrevel s'étoit

rendu odieux par ſes cruautez, on forma le projèt d'y envoier le Marechal de Villars, pour tâcher d'attirer par des bienfaits Les rebelles

Tandis que le Roi, & nos Géneraux étoient occupez à faire le Plan des Expeditions de la Campagne de 1704. je quittai Verſailles pour venir à Paris dans la réſolution d'y paſſer le Quartier d'Hiver, le plus agréablement qu'il me ſeroit poſſible. A mon arrivée, je rendis viſite à Madame la Ducheſſe de..... & enſuite je fus viſiter Meſdemoiſelles de C.. & d'E.. mes Maitreſſes. Élles me demandérent des nouvelles de cette Campagne, comme elles avoient fait à mon retour de la precedente. J'avois mon bras droit en Echarpe, & je leur repondis que les balles de Mouſquet m'avoient reſpecté au Combat d'Exeren, uniquement pour ne me point priver du plaiſir de les revoir ; & j'ajoûtai que ſi elles avoient ſongé à moi &

fait des vœux pour ma conſervation: je les en remerciois ; mais qu'au reſte il n'avoit pas tenu à M. de Boufiers, que je ne fuſſe enſeveli dans le Champ de Bataille d'Exeren avec un grand nombre de mes amis, qui avoient été ſacrifiez à la gloire du Roi par l'imprudence de ce zelé Géneral qui nous avoit menez à la boucherie. Après cette converſation guerriere, nous paſſames à celle de l'amour. Je leur demandai de l'enjouëment, de la joïe, un bon accueil & par deſſus tout de la tendreſſe : Elles m'en promirent, & je continuai à les voir juſques à l'ouverture de la Campagne.

La Campagne de 1703. étant finie, le Roi de France écrivit une Lettre à l'Electeur de Baviere pour le feliciter ſur l'heureux ſuccez que ſes Armes avoient eu, & l'encourager en même tems à des nouvelles conquettes. Pour animer ce Prince qui ne reſpiroit que la gloire, & brûloit du deſir de ruiner l'Empire, Sa

Majeſté promettoit de lui envoyer une Armée de Troupes d'élite à l'ouverture du Printems. Elle ajoûtoit que Son Alteſſe Electorale devoit faire la Guerre en Baviere pendant l'Hiver, pour profiter de l'abſence des Allemans, qui faiſant toutes leur delice d'un bon quartier d'Hiver, lui laiſſeroient un beau champ libre. L'Electeur profitant de cet avis fit marcher ſon Armée vers Ausbourg reſolu d'en faire le Siege. Il attaqua cette Place le 6. de Décembre 1703. avec un train d'Artillerie de cent trente pieces de Canon, & quarante cinq Mortiers; & elle capitula le 14. Son Alteſſe y fit entrer des Troupes Françoiſes au nombre de dix Eſcadrons & de ſeize Bataillons qui furent logez chez les Bourgeois. La Cour de France qui avoit rapellé le Marechal de Villars, & envoïé le Comte de Marſin en ſa place jugea à propos delever ce dernier à la dignité de Marechal pour donner plus de poids, & de luſtre à

ſon commandement. Marſin ne s'attendoit à rien moins qu'à cette élevation éminente ; & il fut fort ſurpris lorſque l'Electeur lui rendit une Lettre du Roi qui le qualifioit de mon Couſin le Maréchal de Marſin. Aprés la priſe d'Ausbourg l'Electeur voulut pouſſer plus avant ſes conquêtes, il fit marcher ſon Armée devant Paſſau, & fit dire aux Habitans que s'ils ne ſe rendoient ſans attendre qu'on les attaquât, il feroit reduire leur Ville en cendres. A ces menaces le Cardinal de Lamberg Evêque, & Prince de Paſſau députa à l'Armée de l'Electeur quatre Comtes, & la capitulation fut Signée ſans aucun delai. Cette expedition ſe paſſa vers le commencement de Janvier, & fut ſuivie d'une autre, par le moïen de laquelle Son Alteſſe Electorale ſe flatoit de mettre tout le Païs à contribution. Pour cet effet elle fit marcher ſon corps d'Armée le long du Danube juſques à Erz en Autriche : Mais les

Païsans aïant pris les Armes s'opo-ſerent à ſes deſſeins. Le Maréchal de Marſin, d'un autre côté, ſe rendit maitre de pluſieurs petites Places de Suabe entre le Neker & le Danube, & les Bavarois prirent la Ville de Neumarck.

Les Alliez voïant les progrés que l'Electeur faiſoit, mirent tout en uſage pour s'oppoſer à ſes conquêtes. Meſſieurs les Etats Generaux écrivirent aux Princes de l'Empire, & firent des inſtances dans toutes les Cours d'Allemagne, pour les porter à armer puiſſamment. Pour cet effet, on tint Conſeil de Guerre à Coblentz où les Députez des Electeurs, & de quelques autres Princes de l'Empire ſe trouverent. On fit travailler aux Fortifications des Places les plus expoſées, & on prit toutes les précautions néceſſaires pour prevenir l'orage. L'Electeur & les Generaux de France de leur côté firent de grands préparatifs; on fortifia l'Ile vis-à vis de Khel, Huningue & Nieubourg,

Nieubourg, on dressa des Magazins à Landau & à Fort-Loüis. Le Maréchal de Tallard étant arrivé à Strasbourg assembla le corps d'Armée qui devoit passer en Baviere. J'eus ordre de la Cour de faire la Campagne avec ce Géneral, ce qui me fit beaucoup de plaisir.

J'avois d'ailleurs une joie secrete de revoir l'Electeur qui m'avoit fait tant d'honnêtetez à Bruxelles, dont j'avois menage les Interêts à la Cour de France. Pour venir à nôtre entrée en Baviére, je puis dire que depuis que je fais le metier de la Guerre, je n'ai jamais tant couru la poste que je le fis alors. Pour tromper les Generaux de l'Empereur qui occupoient les passages avec divers corps d'Armée, le Maréchal de Tallard fit plusieurs feintes, & il faut que je lui rende cette justice, que le Roi n'a point de General plus actif ni plus vigilant. Il fit faire plusieurs mouvemens à son Armée, & courut toujours en poste, lui d'un côte, &

moi de l'autre pour porter ses ordres. Tantôt nous allions vers Landau ou vers Strasbourg, & tantôt vers Huningue, comme si c'étoit par là que nous eussions voulu tenter le passage. Pendant toutes ces marches & contremarches, l'Electeur de Baviére, & le Marechal de Marsin s'avancérent avec leur Armée vers les sources du Danube, & arrivérent aux Lignes des Ennemis qui avoient été abandonnées par le General Thungen, lequel s'étoit retiré près de Rothvveyl; ceux là les aiant passées, vinrent camper entre Turlingen & VVillingen dans la resolution de livrer Combat à Thüngen; mais celui-ci aiant reçu les Troupes que le Duc de VVirtemberg & le Comte de Stirum lui amenérent, se mit à la tête d'un Corps d'Armée composé de cent dix sept Escadrons, & de quarante huit Bataillons resolu à son tour de venir attaquer l'Electeur & Marsin, & s'opposer par là à la jonction de nos

Armées. Comme les Generaux de l'Empereur étoient sur le point d'executer le projèt ; ils reçurent ordre du Prince de Bade qui étoit absent de differer, le Combat jusques jà son arrivée. Cependant le Maréchal de Tallard, sans perdre le tems, fit passer son Armée sur un pont au dessus de Strasbourg, & aiant marché par le Hohlengraben, & le Kaltherberg nous nous rendimes à VVillingen, où la jonction de nos Troupes se fit le 17. de Mai avec l'Armée de l'Electeur. A nôtre arrivée nous admirâmes le bonheur qu'avoit eu Son Altesse Electorale, de ce que les Impériaux ne l'avoient point attaqué avant nôtre secours ; car si l'Electeur & Marsin eussent été battus, le Marechal de Tallard se feroit trouvé dans un terrible embarras. Cependact VVillingen aiant été investi, se defendit vigoureusement ; le Prince de Bade étant arrive sur ces entrefaites fit marcher son Armée droit à l'Electeur

resolu de lui livrer Bataille ; mais il n'étoit plus tems. Son Altesse & nos Generaux ne jugeant pas à propos de l'attendre nous decampâmes à la hâte, & nous arrivâmes à Ulm. Le Duc de Marlborough voiant que tout les mouvemens qu'avoient fait les Generaux de l'Empereur, n'avoient pu empêcher nôtre jonction, resolut de venir au secours de l'Empire avec une Armée de cinquante mille hommes. Il voioit que les Marechaux de Villeroi, & de Boufflers se tenoient renfermez dans leurs Lignes en Brabant & en Flandres, sans qu'il fut possible de les pouvoir engager dans un Combat ; il voioit que la France par les grands secours qu'elle donnoit à l'Electeur, alloit ruiner toute l'Allemagne, & obliger enfin l'Empereur à quitter sa Capitale. Mylord Duc à son retour à Londres representa toutes ces raisons à la Cour d'Angleterre. L'Ambassadeur de l'Empereur les appuia fortement par de nouvelles

instance qu'il fit à la Reine.

La Reine d'Angleterre & Messieurs les Etats aiant approuvé cette Expedition, elle fut executée avec tant de secret & d'habileté, que le Roi & nos Ministres n'en sçurent rien que lors que le Duc de Marlborough fut en marche. On se flatoit à la Cour de France que les Maréchaux de Villeroi & de Boufiers amuseroient toutes les Forces des Alliez en Flandres, comme ils avoient fait la Campagne precedente, & pour cet effet le Roi leur avoit prescrit les mêmes ordres & la même conduite. Cette Expedition de Milord Duc renversa le plan des entreprises que le Roi, & nos Ministres avoient formées, & donna une nouvelle face aux affaires. L'Electeur de Baviere, & les Maréchaux de Tallard, & de Marsin qui avoient conçu de si belles esperances de l'Armée florissante que le Roi avoit fait passer en Baviere, ne sçurent plus où donner de la tête en

aprenant la marche de tant de Troupes étrangeres qui venoient inonder l'Empire, & composer divers Corps d'Armée commandez par les plus habiles Generaux. Le Roi envoia tout aussi-tôt ordre au Marechal de Villeroi de quitter les Païs Bas, & de suivre le Duc de Marlborough avec un Corps de vintg mille hommes pour aller au secours de l'Electeur, ou pour faire une puissante diversion sur le Rhin en sa faveur. Les Alliez, pour donner le change à nos Generaux, publierent d'abord en entrant en Campagne, qu'ils avoient resolu de former une Armée vers la Moselle pour la faire agir de ce côté là : pour cet effet une partie de leurs Troupes s'assembla d'abord auprès de Ruremonde & de Venloo, & l'autre vint camper entre Liege & Mastricht ; celles là étoient destinées pour la Campagne de Baviére, & celles ci devoient agir en Brabant sous la conduite du Velt-Maréchal d'Ouvverkerk. Le Duc de

Marlborough après s'être abouché avec les Generaux des Alliez partit pour Cologne, & toutes les Troupes qui le devoient suivre furent en mouvement. Aiant passé le Necker à Heilbron avec son Armée, il vint camper à Heppach, où le Prince de Bade, le Prince Eugne, le Duc de VVirtemberg, & les autres Generaux de l'Empereur le vinrent trouver pour conferer avec lui sur les operations de la Campagne. Le Prince Eugene fut ravi de voir Mylord Duc, pour qui il avoit toûjours conservé une estime toute particuliere, & Mylord Duc de son côté lui fit toutes les honnêtetez, que meritoit un Prince qui a fait la Guerre en Italie avec tant de bonheur; ces deux Generaux formerent dans cette entrevûe des liaisons d'amitié, qui ont beaucoup contribué aux heureux succès qu'eurent les Armes des Alliez dans la Campagne de Baviére. On convint que les deux Armées se joindroient en-

ſemblé, que le Duc de Marlborough, & le Prince de Bade la commanderoient alternativement, chacun ſon jour; & enfin que le Prince Eugene iroit ſur le Rhin pour y commander un Corps d'Armée ſéparé. L'Electeur de Baviére, & le Maréchal de Marſin voiant le plan que leurs ennemis avoient formé, crurent qu'ils devoient faire choix d'un Camp qui les mit à couvert d'une Bataille generale, aiant donc fait marcher leur Armée, ils vinrent le 23. de Juin entre Lavingen & Dillingen où ils prirent poſte, apres avoir laiſſé deux mille hommes à Gunsbourg pour diſputer le paſſage du Danube aux Alliez. Le Maréchal de Marſin conſeilloit à l'Electeur d'attaquer le Prince de Bade avant ſa jonction avec le Duc de Marlborougſt, mais Son Alteſſe ne jugea pas à propos d'en venir à une Action, que le Maréchal de Tallard qui lui devoit amener un puiſſant ſecours, ne fût de retour.

Tandis que les Armées des Ennemis faisoient leurs mouvemens, le Maréchal de Villeroi, qui étoit arvé à Landau conferoit ave le Marechal de Tallard sur les moïens de donner un prompt secours à l'Electeur, avant qu'il fut accablé par le grand nombre de Troupes qui venoient d'entrer dans ses Etats. Ces deux Maréchaux avoient une Armée de prés de soixante mille hommes sur le Rhin, & le Roi leur avoit envoyé ordre de mettre tout en usage pour secourir son Altesse. Les Generaux des Alliez, voïant que l'Electeur s'étoit retiré dans un Camp, où il étoit impossible de le forcer: ce Milord fut d'avis que l'on marchât du côté de Donavvert, pour s'ouvrir par là l'entrée de la Baviere. Cependant le poste de Schellenberg étoit bien fortifiée par des Retranchemens, & gardé par un Corps considerable de Troupes, que le Comte d'Arco y commandoit. L'Electeur auprés de qui j'étois resté

jusques au retour du Maréchal de Tallard, me pria de m'y rendre pour aider au Comte d'Arco à le défendre. Nous fumes vigoureusement attaquez & enfin forcez.

Si j'avois appris à connoitre les Hollandois au Combat d'Ekeren, j'appris ici à connoitre les Anglois qui venoient à l'attaque, non pas comme des hommes, mais comme des Démons. Cependant les Troupes des deux Nations souffrirent extrêmement, jusques à ce que les Impériaux commandez par le Prince de Bade, nous ayant aussi attaquez, nous fûmes contraints d'abandonner nos Rétranchemens, & de nous sauver à la nage de l'autre côté du Danube. Ce fut un bon heur pour moi d'avoir appris à nager dans ma jeunesse, ce qui me sauva la vie, & me tira des mains des Anglois qui ne faisoient quartier à personne, témoin deux Regimens de nos Dragons François qui furent passez au fil de l'épée, le Comte d'Arco & moi, &

quelques autres Officiers étant enfin arrivez au Camp de Lavvingen, nous trouvames l'Electeur inconsolable de la perte du poste de Schellemberg. Jusques-là ce Prince avoit paru d'assez bonne humeur, & avoit toûjours été le premier à encourager ses Troupes. Ne se trouvant plus en sureté à Lavvingen & Dillingen, il abandonna ce Camp, & fit marcher son Armée sous le Canon d'Ausbourg : La Garnison de Donavvert eut ordre de mettre le feu à la Place & aux Magazins & de le venir joindre. Les Généraux des Alliez aprés cet heureux succez, firent un Détachement pour s'emparer du passage de Velde sur la Lech, lequel aïant été abandonné, leur Armée quita Donavvert & vint camper entre Velde & Genderpine, où l'on prit la resolution d'attaquer la Ville de Rain pour s'ouvrir l'entrée de la Baviére ; & d'un autre côté le Comte de Fugger eut ordre de s'avancer avec un Détachement vers le Châ-

teau de Dillingen pour le forcer à se rendre, & faire ensuite raser les Retranchemens où l'Armée de l'Electeur avoit campé. Ces deux entreprises furent executées sans beaucoup de résistance: La Ville de Rain capitula, & la Garnison du Château de Dillingen se rendit prisonniere de guerre. Marborough, & le Prince de Bade qui commandoiẽt en chef tous ces Corps d'ARMÉE, aïant fait attention sur la disposition des affaires; ne jugerent point à propos d'aller droit à Munich, Capitale de la Baviere, comme cela avoit été d'abord projetté: Ils creurent qu'il valoit mieux attaquer l'Electeur dans son Camp, avant l'arrivée du nouveau secours de Troupes que le Maréchal de Tallard lui amenoit. Pour cet effet, ils firent faire un mouvement à leur Armée, vers Ausbourg, & vinrent reconnoitre le camp de l'Electeur: mais ce camp étoit si bien retranché; & les dispositions du terrain en étoient si avantageuses

avantageuſes, qu'on ne jugea point à propos d'entreprendre de le forcer: L'Electeur cependant ne s'y fioit pas trop, & je n'ay jamais vû ce Prince plus intrigué qu'il étoit pour lors.

Le Maréchal de Tallard à la tête de ſoixante Eſcadrons & quarante Bataillons aïant paſſé par la Forêt Noire, arriva le 30. Juillet à Ulm, nous ſortîmes de nos Retranchemés & nous marchâmes vers le Danube; le Corps d'Armée du Maréchal de Tallard ſuivoit l'Electeur, le 11. la jonction des deux Armées s'étant faite, nous paſſames le Danube à Lauvvingen & nous vinmes camper à Hoogſter. A ce mouvement les Generaux des Alliez firent marcher toutes leurs Troupes vers Donnavverr, à la reſerve d'un conſiderable Détachement, qui s'avança vers Ingolſtadt pour en faire le Siége ſous la conduite du Prince de Bade. Marlborough, & le Prince Eugene s'étant mis à la tête d'un Corps de Cavalerie, s'avancerent le douzié-

me à cinq heures du matin vers Svveyningen, pour reconnoitre les Armées de France & de Baviére; Elles étoient pour lors campées dans la Plaine de Pleintheym, où se donna la Bataille. Pour donner une Relation fidéle des principaux évenemens de cette Journée, j'ai crû que je ne ferois pas mal de raporter ici la Lettre de Mr de Tallard.

Lettre du Maréchal de Tallard au Roi trés-Chrêtien.

SIRE,

C'Est un malheur pour moi, qu'au lieu de la Victoire, je sois obligé d'apprendre à Vôtre Majesté la perte d'une Bataille, & la défaite de son Armée. Si M. l'Electeur avoit eu plus d'égard aux Conseils de M. de Marsin & aux miens, qu'à son ardeur magnanime, on n'en seroit point venu jusques à l'extremité de risquer un Combat, comme je l'avois déja écrit à Mr. de

Chamillard. Le métier de la Guerre vouloit que Son Altesse Electorale avec les secours que Vôtre Majesté lui a envoyé, se tint purement sur la défensive jusques au départ de tant de troupes étrangeres que la Reine d'Angleterre, & les Etats Géneraux ont envoyé en Baviére. SIRE, voici le détail de l'Action; les Ennemis ayant sçû que nôtre Armée marchoit vers Lavvingen & Dillingen pour y passer le Danube; ils marcherent aussi de leur côté, & les deux Armées se trouverent en presence à six heures du matin à une demi lieüe de Hoogster. L'Aisle droite que je commandois s'étendoit jusques au Danube. Le Marquis de Blainville commandoit l'Infanterie qui étoit au centre, ayant un Village en front, & quelques hayes qu'elle occupoit : Le Corps de Bataille & l'Aile gauche commandez par M. l'Electeur & M. de Marsin s'étendoient jusques à un bois, ayant aussi en front un Village. Nous

étions separez de l'Armée ennemie par un Ruisseau marécageux. Mon Artillerie, qui fut toûjours superieure à celle des ennemis, & qui mit deux fois en desordre leurs Aile gauche, commença à tirer sur les huit heures & demie. A dix heures les Ennemis voulant tenter le passage du Ruisseau furent vigoureusement repoussez. A environ onze heures la Cavalerie Angloise vint charger celle de mon Aile qui la repoussa avec beaucoup de valeur, Monsieur l'Electeur present. Les Anglois revenant à la charge, attaquerent la Gendarmerie, qui fit fort mal; M. l'Electeur l'ayant ralliée la ramena au Combat soûtenuë par la Cavalerie qui fit trés-bien. Nous crumes la Victoire de nôtre côté Son Altesse Electorale & moi, par les heureux succez qu'avoit eu l'Aile gauche de l'Infanterie que commandoit le Marquis de Blainville, laquelle avoit enfoncé la droite des Ennemis, & pris leur Canon. Sur

ces entrefaites la Cavalerie de mon Aile ayant été chargée par des troupes fraiches, elle fut rompuë, & contrainte d'abandonner aux Ennemis le terrain qu'elle avoit occupé ; & c'est pour lors que je fut fait prisonnier, ne voyant point d'autre ressource que celle de passer le Danube à la nage au risque de la vie. M. l'Electeur se voyant sur le point d'être enfermé prit le parti de la retraite, qui étoit le seul. M. de Masin, envoya mon premier Aide de Camp au Village, pour avertir le Corps de Truupes qui l'occupoit, de se retirer ; mais ceux qui commandoient ce poste, s'opiniatrant à le vouloir soûtenir ont beaucoup contribué à la perte de la Bataille, outre qu'ils furent faits ptisonniers. M. de Marsin s'est retiré en tres-bon ordre avec le reste des Troupes vers Lavvingen. J'aurai l'honneur d'informer plus amplement Vôtre Majesté des particularitez de cette fatale journée, qui a été la plus sensible

& la plus accablante qui me pût arriver, par rapport au commandement des Troupes de Vôtre Majesté, qu'il lui avoit plû de me confier, &c.

TALLAD.

De Hoogstet le 13. Aoust. 1704.

A l'arrivée de M. de Silly envoïé au Roi par le Maréchal de Tallard, on fut à la Cour dans une consternation qui ne se peût exprimer. Sa Majesté toujours acoutumée à vaincre étoit dans un chagrin inconcevable; elle ne pouvoit comprendre comment une Armée florissante qu'elle avoit envoyé en Baviere, avoit été defaite ou prise prisonniere: Pour mois j'avouë que quand j'y faisois une serieuse refléxion je perdois l'esprit.

Mais pour passer d'une Scene pleine d'horreur & de carnage, à celle des plaisirs & de l'amour, quoi que prisonniers ne nous occupoit

guére moins que si nous avions eu nôtre liberté, nous fimes une compagnie de quatre personnes à peu prés d'une même humeur, c'étoit le Comte de ... le Marquis de ... le Chevalier de ... & moi. Le lendemain de la Bataille nous allâmes chez la belle Comtesse ; c'est une Gasconne qui donnoit à joüer dans une Tente au Quartier général; c'étoit-là le rendez-vous de tous les Officiers de l'Armée des Alliez, tous nos Officiers François prisonniers y venoient aussi, les uns pour y joüer à la bassette, & les autres pour noyer leurs chagrins dans les vins de Champagne & de Bourgogne qu'on y vendoit. J'avois connu la Comtesse fort particulierement à Paris, elle avoit été belle femme, & avoit encore de beaux restes : Comme elle avoit infiniment de l'esprit j'étois charmé de sa conversation. Elle prenoit plaisir à me faire l'histoire de ses amours, & moi à les écouter. C'étoit-là la seule consolation

que nous avions dans nos malheurs. La Comtesse avoit vû le monde, & quand nous mettions en paralelle nos avantures, je trouvois qu'elle n'en avoit eu guere moins que moi. Elle attrapoit à bon compte le reste des pistoles de France que nous avions sauvé à la Bataille, & je crois qu'elle a fait plus de fortune à la Campagne de Baviere qu'aucun de nos Officiers François. Je n'ai jamais vû de femme plus hardie & plus intrigante. Elle parloit aux Generaux avec autant de Liberté qu'elle l'auroit fait au moindre des Officiers de l'Armée: Quand nous avions quelque chose à sollicitet auprés d'eux, nous allions chez la belle Comtesse qui se chargeoit agréablement de nos commissions. Son enjouëment &le tour qu'elle donnoit à son compliment lui faisoit obtenir presque tout ce qu'elle demandoit. Plusieurs des Officiers François de mes amis avoient des Maitresses à Paris qui leur écrivirent aprés la Bataille; le

Comte de . . . . avec qui j'étois intime me communiqua celles que Mademoiselle de . . . lui écrivoit. Je ne pouvois me lasser de les lire : Elles étoient pleines de ce beau feu que l'amour inspire, le stile en étoit tendre & touchant, les beaux sentimens y brilloient. Le Comte en étoit si penetré que les larmes lui tomboient des yeux à grosses goûtes quand il les lisoit : Je ne pus m'empêcher de rire & de lui dire s'il étoit fou d'en venir jusques aux larmes pour un attachement ; & j'ajoûtai que j'avois des Maitresses à Paris, que j'avois aimé & que j'aimois encore, mais que jamais je n'avois eu la foiblesse de pleurer de peur qu'elles ne se moquassent de moi ; que la plus grande sotise que j'eusse fait de mes jours pour complaire aux femmes, ç'avoit été à Madrid, lors que je fis l'amour à genoux à la Marquise d'Escueva, que cependant cette soûmission n'avoit été qu'un jeu d'esprit, pour tourner en ridicu-

le un fou d'Espagnol qui étoit mon rival. Mademoiselle de . . . Maitresse du Comte , s'interessa si fort dans la suite à lui faire obtenir sa Liberté pour avoir la satisfaction de le revoir à Paris , qu'elle écrivit elle même quatre Lettres au Prince de . . . . pour le prier d'en parler à Milord Duc.

M, le Comte de... & sa Maitresse n'étoient pas les seuls qui ressentoient les disgraces de l'amour après la perte de la Bataille de Hoogstet : Nos Officiers François avoient , pour la plûpart , des Maitresses , ou de jeunes femmes qu'ils avoient epousées à Paris ou dans le Pais Conquis. C'est la folie du Sexe , il n'y a point de métier plus dangereux & plus ingrat que celui de la Guerre, & cependant les femmes sont folles après les gens depée , ces Officiers, dis-je recevoient des Lettres toutes les postes , les uns de leurs Maitresses , & les autres de leurs femmes , l'amour interessoit celles là , & le

peril allarmoit celles-ci. Ainsi je puis dire qu'il en fut de la Bataille de Hoogstet, comme de celles de Fleurus, de Landen & de Steenkerke où toute la France porta le deüil, les Maitresses de leurs Amans & les femmes mariées de leurs Maris. Mais revenons aux Epéditions Militaires qui furent très fatales à l'Electeur & à ses Etats. Ce Prince se vit contraint de les abandonner & marcha à grandes journées avec le debris de son Armée vers la Forêt Noire après s'être joint au Maréchal de Villeroi aux sources du Danube. Le Prince de Bade quitta Ingolstad & revint joindre l'Armée des Alliez. La Ville d'Ausbourg envoïa quatre Deputez à l'Armée pour prier le Duc de Marlborough & le Prince Eugene de les vouloir proteger. Ulm fut assiegé par le General Thungen. L'Electeur écrivit une Lettre à Madame l'Electrice, qui peignoit son infortune & la desolation de son Pais, il lui en laissoit

l'administration durant son absence, & la chargeoit du soin de remedier aux affaires autant qu'elle le pouroit par elle même, ou par les Conseils de ses Ministres : Cette Lettre fut aportée de la part de Son Altesse Electorale à Milord Duc par un Trompette, en le priant de la faire tenir à Munich à l'Electrice son Epouse ; Milord donna des marques de sa generosité & de sa clemence à son Ennemi. Il fit d'abord tenir la Lettre à cette Princesse infortunée, qui n'avoit point eu de part aux malheurs qui accabloient la Baviére Elle avoit fait tout au monde ce qu'elle avoit pû pour les prévenir, & si l'Electeur avoit suivi ses Conseils, il n'auroit jamais hazarde tout son bonheur & son Pais au sort d'une Bataille. L'Electrice aiant lû cette Lettre prit le Gouvernement de toutes les affaires, elles envoia d'abord le Pere Smacker Jesuite au Prince de Bade, pour lui faire des propositions d'accommodement, qui

avoient pour but de delivrer le Peuple de la desolation, & du pillage. Cependant les Generaux des Alliez profitant du bonheur de leurs Armes songerent à de nouveaux progrès: Ils firent marcher leur Armée du coté de Landau, dans la resolution d'en faire le Siége ou de livrer un second Combat au Marechal de Villeroi qui campoit sur le Queich, pour couvrir cette Place. Villeroi apprehendant qu'il n'eût la même destinée, que l'Electeur & les Marechaux de Tallard & de Marsin avoient eu à Hoogstet, ne jugea pas à propos de hazarder une Bataille; outre que ce n'étoient point là les ordres de la Cour. Il prit donc le parti de se retirer à l'approche de l'Armée Victorieuse, & fut même poussé jusques à Haguenau. Apres la retraite de Villeroi. Landau fut assiegé par le Prince de Bade, le Roi des Romains present, & se rendit par Capitulation. L'Electeur de Baviere accablé de disgraces, &

ne voiant plus de résources qui fussent capables de rapeller la fortune des Armes de son côté, se retira à Bruxelle qui avoit toûjours fait ses delices. A son arrivée à Bruxelle l'Electeur de Cologne son Frére le vint visiter. Ces deux Princes eurent une entrevuë bie touchante sur leurs infortunes.

Ce qui se passa en Brabant & en Flandre pen dant cette Campagne ne fut pas d'une grande importance. Comme les grands coups se devoient frapper en Bviére, & que ce fut là le Theatre de la guerre le plus sanglant on s'atacha seulement de ce côte ici à couverir le Pais. Cependant M. de Trogue aiant tente de forcer les Lignes avec un Detachement, fit une entreprîse qui auroit end'heureu reuses suites pour les Alliez, si elle avoit été soutenuë, mais il fut obligé de se retirer.

L'Electeur de Baviere & le Marechal de Villeroi, souhaittant de reparer les mauvais succez qu'avoiēt

eu leurs Armes en Baviere, formerent sur la fin de la Campagne le projèt de surprendre le General OuvverKerk. Pour cèt effet Villeroi étant parti de Paris se rendit en poste à Bruxelles, où l'Electeur le vint trouver, pour concerter avec lui une entreprise qui leur auroit été extremement glorieuse, si elle avoit reüssi : mais le General OuvverKerk aïant eu avis de leur marche se tint si bien sur ses gardes, que leur dessein échoüa. On se contenta donc de part & d'autre de faire des Détachemens pour la Moselle ce qui fut la fin de la Campagne de Flendre.

Je viens à la Guerre des Sevennes qui étoit plus dangereuse que toutes les Guerres Etrangeres que le Roi avoit à soûtenir. La Cour de France trouva enfin le secret de la finir en detachant du parti, Cavalier Chef des Camisards. Le Marechal de Villars vint à bout de cette Négociation par des routes toutes differentes de celles dont on s'étoit

servi jusques alors; c'est-à dire il employa les douceurs, les promesses, la clemence du Roi &c. au lieu des cruautez, du carnage & des suplices qui avoient rendu le Marechal de Montrevel odieux. On donna de grands éloges à la Cour à Villars, & quand il n'auroit rendu que ce seul service à la France, il seroit aquis beaucoup de gloire. Cependant le peu de bonne foi qu'eurent ses promesses, ont fait voir dans la suite, qu'il n'avoit pour but dans sa Negociation que de tromper Cavalier & tous ceux de son parti.

Outre la pacification des troubles des Sevenes qui fut trés-avantageuses à la France, il y eut encore un Evenement assez heureux dans cette Campagne c'est la Victoire que le Comte de Toulouse grand Admiral de France avoit remportée sur l'Armée Navalle, Angloise & Hollandoise. Ce Combat fut un des plus celebres qui se soit donné depuis long-tems sur Mer entre les

Flotes Ennemies, eu égard à sa durée, eu égard à l'experience des Amiraux qui les commandoient, à la valeur des Officiers & des Matelots qui combatoient dans l'un & l'autre parti, & aux forces des Puissances qui avoient armé.

Sa Majesté Catholique fit present au Comte de Toulouse d'une Toison enrechie de Diamans, de la valeur de cent mille Ecus qui lui fut apportée par M. Michelin un de ses valets de Chambre. Elle fit aussi present au Maréchal de Cœuvres d'un Portrait, pareillement enrichi de Diamans estimé à vingt-cinq mille écus.

Pour finir cette Campagne, je dirai que le Roi eut un si terrible chagrin de la perte de la Bataille de Hoogstet, que Sa Majesté non seulement se plaignit hautement du peu de soin que ses Officiers Generaux avoient eu de sa gloire; mais encore pour leur donner des marques réelles de son ressentiment, elle ca-

gréables Païs de l'Europe. Outre toutes les commoditez de la vie, on y joüit d'une grande Liberté.

Etant Parti de Francfort, je me rendis à Cleves, où je sejournai trois ou quatre jours pour me delasser; en allant au Chariot de poste qui part pour Nimégne, j'eus une Avanture assez plaisante. Je trouvai à ce Chariot une Demoiselle bien faite & magnifique dans ses habits. C'étoit une fille de dix huit à vingt ans. Je me mis en tête de lui en conter pendant le voïage, & je regardois cette Avanture comme une Amourette de Campagne propre à me divertir agréablement. Je commençai par lui presenter la main, pour l'aider à monter sur le Chariot, & je me plaçai auprès delle. Je reconnus que ma civilité ne lui étoit pas tout a fait indiferente. Ce prelude me flatoit deja d'une conquete. Je lui demandai en premier lieu, où elle alloit, elle me repondit que les François suivant leur coutûme

avoient tant fait parler d'eux à Cleves pendant le sejour qu'il y firent, lors que le Duc de Bourgogne y prit son quartier, que la plûpart des jeunes filles y avoient aquis une mauvaise reputation ? que sa Mére pendant tout ce tems là l'avoit tenuë auprès d'une Tante qu'elle avoit à Haerlem, où elle retournoit ; que d'ailleurs elle avoit des parens à Utrecht, chez qui elle resteroit en passant quatre ou cinq jour, & que de là elle se rendroit à Haerlem par Amsterdam. Tout cela s'accommodoit parfaitement bien à l'estime que j'avois conçû pour elle, & je ne voïois rien qui lui portât obstacle, que la presence d'une bonne vieille Dame, qui se trouvoit placée vis à vis de nous dans le même Chario, n'etant que nous trois. Quoique cette Dame lui fut inconnuë & à moi aussi, je l'aurois souhaité de bon cœur à cent mille lieuës de là C'étoit un espece d'Espion importun qui faisoit une revûë exacte de toutes

nos œuillades, grand embarras pour des Voïageurs Amoureux ; mais que faire il faloit passer par là malgré que nous en eussions. Cependant comme le tems pressoit, & que nous devions bien-tôt arriver à Nimégue, je pris la resolution de dire à l'oreille de mon Avanturiére tout ce que l'amour me pouvoit inspirer de plus tendre & de plus passioné. Je lui proposai même de l'accompagner jusques à Haerlem, quoi que ce ne fut pas ma route, car je devois rester à Nimégue. Elle me témoigna d'abord que ma complaisance ne lui étoit pas desagreable, & apres quelque tendres œuillades suivies de plusieurs soupirs, elle me l'accorda. Je voïois deja mon cœur dans la plus heureuse situation du monderegards amoureux, soupirs tendres consentement à lui tenircompagnie jusques à Haerlem, tout cela alloit le mieux du monde, & me prometoit mille douceurs : Mais que les amusemens amoureux ont de terribles

revolutions. Une fille d'eſprit, & qui à vû le monde, en ſçait plus, ſur le bout du doigt en Amourette, que le plus rafiné des Amans. Je ne fus pas long tems à m'en convaincre par ma propre expérience. Enfin Mademoiſelle du Morange, c'eſt le nom qu'elle ſe donnoit, aïant fait des reflexions, me dit, que comme je lui étois inconnu, elle me prioit de ne la point accompagner juſques à Haerlem, parce que cela feroit parler le monde & pourroit faire tort à ſa reputation. Ce diſcours fut un coup de poignard pour moi, d'autant plus ſenſible que j'étois amoureux à la folie. Pour adoucir le chagrin qu'elle venoit de me faire, elle ajoûta en ſouriant, *qu'elle me donneroit à Nimegne en echange une ſatisfaction dont j'aurois lieu d'être tres content : Que la preſence de la Dame qui étoit avec nous ne lui permettoit pas de me faire une plus ample confidence de ce qu'elle avoit ſur le cœur, que cependant elle m'en-*

disoit deja assez, pour me donner lieu de tirer d'heureux presages d'une inclination qui commençoit à se former. J'étois si fort aveuglé de ma passion que je pris tout ce qu'elle me disoit, pour le plus grand bonheur qui puisse arriver à un Amant. A mesure que nous approchions de Nimegue, mon cœur ressentoit une nouvelle agitation semblable à celle du Flux & Reflux de la Mer. Etant arrivez je lui proposai de souper ensemble, à quoi elle fit d'abord beaucoup de resistance, mais lui aiant dit qu'assurement je ne la quitterois point, enfin elle me l'accorda. Je la menai chez le meilleur Traiteur de Nimegue. Comme nous étions seuls à table & tête à tête, je lui fis une nouvelle déclaration d'amour plus touchante que toutes celles que je lui avoit déja fait pendant le voiage, & je lui demandai en même tems une explication sincere des secrets de son cœur comme elle me l'avoit pro-

mis. Mademoiselle du Morange me répondit que sur la fin du repas, elle s'aquiteroit de la promesse. Cet aveu joint à une rougeur qui lui montoit au visage, & à une modestie qui paroissoit dans toute sa conduite me charmoient. Je lui faisois voir tout l'excès de ma passion, & jamais amour n'a été plus violent que celui que je ressentois pour elle dans ces heureux momens ; mais elle mettoit de son côté toute sorte de rafinemens en usage pour la temperer. Son esprit, sa sagesse, sa douceur, & sa grande modestie me desarmoient à leur tour, & appelloient la raison à son secours. Quand je vis le tour qu'elle prenoit, j'en conçûs encore plus d'estime & de respect pour sa personne, ce qui avoit encore des nouveaux charmes pour moi. Si je voïois d'un côté une si belle moisson d'amour fauchée dans un moment, & tant de belles esperances qui avoient flaté ma passionn evanoüies, je ne perdois pas cependant

courage

courage, mais j'attendoit la fin du repas qui étoit le moment marqué pour le denouëment de la Scene & l'eclaircissement du mistere. Ce moment étant venu Mademoiselle du Morange me demanda du papier & de l'encre, & me donna trois adresses, où je pourrois la trouver, à Cleves, à Utrecht, & à Haerlem, avec le nom des Ruës & des Enseignes; elle me dit en même tems que quand je l'irois visiter à Haerlem, chez sa Tente, elle me conseilloit, pour avoir la liberté de la voir plus commodement, d'emprunter le nom d'un Oncle qu'elle avoit dans les Troupes du Roi de Prusse, où il étoit Colonel, parce que sa Tante ne l'avoit jamais vû. Me voilà plus content qu'un Roi avec mes trois adresses, aussi les conservois je plus précieusement que des Lettres de change. Le lendemain matin je l'acompagnai au Chariot de poste pour Utrecht, où elle me dit d'un air plein de tendresse & de sincerité qu'enfin

nous nous allions quitter, mais que ce ne seroit pas pour long-temps; que cependant, ajoutoit-elle, il y avoit aujourd'hui si peu de fonds à faire sur les protestations des hommes, que la plupart étoient des infideles, & qu'aprés l'aveu qu'elle venoit de me faire, elle seroit au desespoir si je manquois à la venir trouver aux trois addresses qu'elle m'avoit donné. J'avoüe que je n'ay jamais ressenti avec tant de violence les impressions d'un amour irrité, comme je les ressentis à ces reproches. Je fis des sermens d'une fidelité & d'une constance éternelle, & si les sermens des Amans sont capables de persuader, j'avoüe que je n'en ai jamais tant fait. Mademoiselle du Morange se servit ingenieusement de ma protestation pour obtenir de moi, ce que je fus assez fou, de lui donner, c'est le beau Diamant dont le Duc d'Anjou m'avoit fait present à mon retour d'Espagne. Elle me le

demanda comme un gage précieux de ma tendresse, & une assurance réelle que je la viendrois trouver aux trois adreses, avec cette reserve qu'elle me le rendroit à nôtre premiere vûe. Je le lui donnai de bonne foi dans cette confiance, aprés quoi elle partit. Comme elle m'avoit dit qu'elle ne resteroit que quatre ou cinq jours à Utrecht, j'expediai promptement quelques affaires que j'avois à Nimêgue, aprés quoi je partis pour l'aller trouver au premier rendez-vous. D'un côté l'amour que j'avois conçû pour elle me rendoit impatient & de l'autre l'envie de ravoir mon Diamant. Etant arrivée à Utrecht, & ne connoissant point les ruës de cette grande Ville, je donnai ma premiere adresse à un Broëteur pour me mener chez Mademoiselle du Morange; celui-ci l'aïant luë & relûë me dit qu'il ne connoissoit point dans Utrecht de pareille adresse, qu'il faloit que je me trompasse, ou qu'on eut voulu me

tromper ; je lui demandai, s'il ne se trompoit point lui-même. Il me répondit qu'étant natif de la Ville, il n'y avoit pas un coin de ruë dont il n'eût la connoissance, & là dessus il appella plusieurs de ses camarades & leur fit voir l'adresse ; ceux-cy avoüérent tous ingenuëment la même chose, & me conseillerent pour couper court d'aller à la Posterie, où l'on me donneroit plus d'éclaircissement, ce que je fis. Le Maitre de poste aïant appellé le Messager qui porte les lettres par la Ville lui demanda s'il connoissoit cette adresse ; celui-ci répondit, que le Nom & l'Enseigne marquez dans l'adresse lui étoient inconnus dans Utrecht; mais qu'aïant fait un long sejour à Cleves, il se resouvenoit d'y avoir entendu nommer une telle Enseigne.

Aprés ce denouëment, je laisse à penser qu'elle fut ma surprise. Mon amour se tourna en fureur, & je passai toute la nuit dans des sallies les

plus extravagantes qui se puissent imaginer. Aurois-je été pris pour dupe, disois-je en moi-même, & seroit-il possible qu'un homme comme moi qui a tant vû le monde se fut laissé tromper; & puis revenant à moi, il faloit malgré que j'en eusse écouter le plaidoïé de l'amour, & tout ce qu'il me disoit en faveur de l'aimable Avanturiere. Ne me trompe-je pas moi-même, disois-je encore; sans doute que je la trouverai à Haerlem chez sa Tante. Effectivement d'abord que le jour parut, je me levai, & je partis sur le champ pour Haerlem, où j'arrivai le même jour à l'entrée de la nuit. Je pris donc ma seconde Adresse, & je la donnai au premier Broëteur qui se presenta à moi, pour me conduire chez la Tante de Mademoiselle du Morange; celui-ci ne fut pas plus habile que celui d'Utrecht à déchiffrer l'Enigme, que je lui presentois, car aiant tourné de tous côtez le papier, & l'ayant fait voir à plus-

ſieurs perſonnes, il me dit tout franc qu'on m'avoit donné un faux nom, une fauſſe ruë, & une fauſſe Enſeigne, qu'il n'y avoit rien de tout cela dans Haerlem. Cela ne va pas mal diſois-je ? de trois adreſſes j'en trouve déja deux fauſſes, il ne m'en reſte donc plus qu'une, qui eſt celle de Cleves. J'avois beau peſter contre l'amour & contre ma trop grande credulité; & encore plus regrettet mon beau Diamant, tout cela ne ſervoit de rien. Quoi qu'il en ſoit je me mis en tête de paſſer la nuit bien ou mal, ſi ce n'étoit pas auſſi mal que je l'avois paſſée à Utrecht, enfin le moins mal que je pourrois. Aprés une foule de penſées differentes qui me roulerent dans l'eſprit pendant toute la nuit, je pris la reſolution de voir la fin de cette Scene, & je partis avec le premier Chariot pour me rendre à Amſterdam, de là à Utrecht, & enfin à Cleves. D'abord que je fus arrivé dans cette derniere Ville, je fis

toutes les recherches imaginables pour apprendre des nouvelles de Mademoiselle du Morange. Son nom & celui de sa famille y étoient aussi inconnus que si je l'avois cherchées à Constantinople ; le desespoir me prit d'une si terrible force, à la vûë de mes trois fausses adresses ; ajoûtez à cela la perte de mon Diamant, sans parler du cruel martire que l'amour m'avoit fait souffrir pour une personne, qui en étoit indigne ; que je ne sai ce que j'aurois fait, si j'avois depuis rencontré cette perfide : Cependant revenant à moi, je ne songe jamais à cette Avanture, que je ne sois obligé d'en rire.

Mais passons aux affaires, qui m'interessoient de plus prés que l'amour que j'avois conçû pour Mademoiselle du Morange ; voyant que tous les soins que j'avois pris, pour me justifier à la Cour de France, avoient été inutiles, & que j'avois perdu en même tems toutes les esperances de ma fortune ; je pris la

resolution de presenter une Requête à Messieurs les Etats, où je leur representois, qu'étant dans l'intention de quiter le service, je les priois, que je ne fusse plus consideré comme prisonnier de Guerre; mais qu'il leur plût de m'accorder la liberté de me retirer où bon me sembleroit.

Messieurs les Etats donnerent leur agrément à ma Requête, & je fus mis en Liberté. Pour lors je pris le parti d'écrire à l'Electeur de Baviére qui m'avoit toujours aimé, de m'acorder la grace, que je me retirasse à la Cour de Bruxelles. Son Altesse Electorale me fit une réponse la plus obligente du monde, elle me marqua que je serois le bien venu, & que je n'avois que faire de me mettre en peine de rien: Quoi que par là, je fusse sorti des affaires secretes où l'on m'avoit emploïé en France. J'ai cependant toujours entretenu d'étroites liaisons avec les Amis que j'avois à la Cour, qui m'ont

informé de tout ce qui s'y passoit. Avant que de partir pour Bruxelles, je visitai ce qu'il y avoit de plus remarquable en Hollande, dont je n'avois vû que quelques Villes en passant, excepté la Haie, où j'avois été plusieurs fois au sujet de la Negociation du Traité de Partage. Je fis quelque sejour à Amsterdam, pour admirer la beauté de ses batimens, les Amas prodigieux de toutes sortes de Munitions qui sont dans ses Magazins, & ses Arsenaux. Je ne la trouvai point si grande que Paris. Son Hôtel de Ville est un Batiment enchanté, le plus superbe & le plus riche qui soit au monde; on ne sauroit se lasser de l'admirer, & il merite seul, que les Etrangers viennent en Hollande pour le voir. J'eus la curiosité d'aller visiter les maisons qu'on appelle Musico & Spin-huys, dont j'avois tant oüi parler en France. Dans les premieres on voit des filles dejoye, de toute sorte de Nation, & de Pais, parées com-

avoient tant fait parler d'eux à Cleves pendant le sejour qu'il y firent, lors que le Duc de Bourgogne y prit son quartier, que la plûpart des jeunes filles y avoient aquis une mauvaise reputation ? que sa Mére pendant tout ce tems là l'avoit tenuë auprès d'une Tante qu'elle avoit à Haerlem, où elle retournoit; que d'ailleurs elle avoit des parens à Utrecht, chez qui elle resteroit en passant quatre ou cinq jour, & que de là elle se rendroit à Haerlem par Amsterdam. Tout cela s'accommodoit parfaitement bien à l'estime que j'avois conçû pour elle, & je ne voiois rien qui lui portât obstacle, que la presence d'une bonne vieille Dame, qui se trouvoit placée vis à vis de nous dans le même Chario, n'etant que nous trois. Quoique cette Dame lui fut inconnuë & à moi aussi, je l'aurois souhaité de bon cœur à cent mille lieuës de là C'étoit un espece d'Espion importun qui faisoit une revûë exacte de toutes

nos œuillades, grand embarras pour des Voïageurs Amoureux ; mais que faire il faloit passer par là malgré que nous en eussions. Cependant comme le tems pressoit, & que nous devions bien-tôt arriver à Nimégue, je pris la resolution de dire à l'oreille de mon Avanturiére tout ce que l'amour me pouvoit inspirer de plus tendre & de plus passioné. Je lui proposai même de l'accompagner jusques à Haerlem, quoi que ce ne fut pas ma route, car je devois rester à Nimégue. Elle me témoigna d'abord que ma complaisance ne lui étoit pas desagreable, & apres quelque tendres œuillades suivies de plusieurs soupirs, elle me l'accorda. Je voïois deja mon cœur dans la plus heureuse situation du monderegards amoureux, soupirs tendres consentement à lui tenircompagnie jusques à Haerlem, tout cela alloit le mieux du monde, & me prometoit mille douceurs : Mais que les amusemens amoureux ont de terribles

revolutions. Une fille d'esprit, & qui à vû le monde, en sçait plus, sur le bout du doigt en Amourette, que le plus rafiné des Amans. Je ne fus pas long tems à m'en convaincre par ma propre expérience. Enfin Mademoiselle du Morange, c'est le nom qu'elle se donnoit, aïant fait des reflexions, me dit, que comme je lui étois inconnu, elle me prioit de ne la point accompagner jusques à Haerlem, parce que cela feroit parler le monde & pourroit faire tort à sa reputation. Ce discours fut un coup de poignard pour moi, d'autant plus sensible que j'étois amoureux à la folie. Pour adoucir le chagrin qu'elle venoit de me faire, elle ajoûta en souriant, *qu'elle me donneroit à Nimegue en echange une satisfaction dont j'aurois lieu d'être tres content : Que la presence de la Dame qui étoit avec nous ne lui permettoit pas de me faire une plus ample confidence de ce qu'elle avoit sur le cœur, que cependant elle m'en-*

disoit deja assez, pour me donner lieu de tirer d'heureux presages d'une inclination qui commençoit à se former. J'étois si fort aveuglé de ma passion que je pris tout ce qu'elle me disoit, pour le plus grand bonheur qui puisse arriver à un Amant. A mesure que nous approchions de Nimegue, mon cœur ressentoit une nouvelle agitation semblable à celle du Flux & Reflux de la Mer. Etant arrivez je lui proposai de souper ensemble, à quoi elle fit d'abord beaucoup de resistance, mais lui aiant dit qu'assurement je ne la quitterois point, enfin elle me l'accorda. Je la menai chez le meilleur Traiteur de Nimegue. Comme nous étions seuls à table & tête à tête, je lui fis une nouvelle declaration d'amour plus touchante que toutes celles que je lui avoit déja fait pendant le voiage, & je lui demandai en même tems une explication sincere des secrets de son cœur comme elle me l'avoit pro-

mis. Mademoiselle du Morange me répondit que sur la fin du repas, elle s'aquiteroit de la promesse. Cet aveu joint à une rougeur qui lui montoit au visage, & à une modestie qui paroissoit dans toute sa conduite me charmoient. Je lui faisois voir tout l'excès de ma passion, & jamais amour n'a été plus violent que celui que je ressentois pour elle dans ces heureux momens ; mais elle mettoit de son côté toute sorte de rafinemens en usage pour la temperer. Son esprit, sa sagesse, sa douceur, & sa grande modestie me desarmoient à leur tour, & appelloient la raison à son secours. Quand je vis le tour qu'elle prenoit, j'en conçûs encore plus d'estime & de respect pour sa personne, ce qui avoit encore des nouveaux charmes pour moi. Si je voïois d'un côté une si belle moisson d'amour fauchée dans un moment, & tant de belles esperances qui avoient flaté ma passionn evanoüies, je ne perdois pas cependant courage

courage, mais j'attendoit la fin du repas qui étoit le moment marqué pour le denoüement de la Scene & l'eclairciſſement du miſtere. Ce moment étant venu Mademoiſelle du Morange me demanda du papier & de l'encre, & me donna trois adreſſes, où je pourrois la trouver, à Cleves, à Utrecht, & à Haerlem, avec le nom des Ruës & des Enſeignes; elle me dit en même tems que quand je l'irois viſiter à Haerlem chez ſa Tente, elle me conſeilloit, pour avoir la liberté de la voir plus commodement, d'emprunter le nom d'un Oncle qu'elle avoit dans les Troupes du Roi de Pruſſe, où il étoit Colonel, parce que ſa Tante ne l'avoit jamais vû. Me voilà plus content qu'un Roi avec mes trois adreſſes, auſſi les conſervois je plus précieuſement que des Lettres de change. Le lendemain matin je l'accompagnai au Chariot de poſte pour Utrecht, où elle me dit d'un air plein de tendreſſe & de ſincerité qu'enfin

demanda comme un gage précieux de ma tendresse, & une assurance réelle que je la viendrois trouver aux trois adreses, avec cette reserve qu'elle me le rendroit à nôtre premiere vûe. Je le lui donnai de bonne foi dans cette confiance, aprés quoi elle partit. Comme elle m'avoit dit qu'elle ne resteroit que quatre ou cinq jours à Utrecht, j'expediai promptement quelques affaires que j'avois à Nimégue, aprés quoi je partis pour l'aller trouver au premier rendez-vous. D'un côté l'amour que j'avois conçû pour elle me rendoit impatient & de l'autre l'envie de ravoir mon Diamant. Etant arrivée à Utrecht, & ne connoissant point les ruës de cette grande Ville, je donnai ma premiere adresse à un Broëteur pour me mener chez Mademoiselle du Morange; celui-ci l'aïant luë & relûë me dit qu'il ne connoissoit point dans Utrecht de pareille adresse, qu'il faloit que je me trompasse, ou qu'on eut voulu me

tromper ; je lui demandai , s'il ne se trompoit point lui-même. Il me répondit qu'étant natif de la Ville, il n'y avoit pas un coin de ruë dont il n'eût la connoissance, & là dessus il appella plusieurs de ses camarades & leur fit voir l'adresse ; ceux-cy avoüérent tous ingenuëment la même chose , & me conseillerent pour couper court d'aller à la Posterie , où l'on me donneroit plus déclaircissement , ce que je fis. Le Maitre de poste aïant appellé le Messager qui porte les lettres par la Ville lui demanda s'il connoissoit cette adresse ; celui-ci répondit,que le Nom & l'Enseigne marquez dans l'adresse lui étoient inconnus dans Utrecht; mais qu'aïant fait un long sejour à Cleves , il se resouvenoit d'y avoir entendu nommer une telle Enseigne.

Aprés ce denouëment, je laisse à penser qu'elle fut ma surprise. Mon amour se tourna en fureur , & je passai toute la nuit dans des sallies les

plus extravagantes qui se puissent imaginer. Aurois-je été pris pour dupe, disois-je en moi-même, & seroit-il possible qu'un homme comme moi qui a tant vû le monde se fut laissé tromper ; & puis revenant à moi, il faloit malgré que j'en eusse écouter le plaidoïé de l'amour, & tout ce qu'il me disoit en faveur de l'aimable Avanturiere. Ne me trompe-je pas moi-même, disois-je encore ; sans doute que je la trouverai à Haerlem chez sa Tante. Effectivement d'abord que le jour parut, je me levai, & je partis sur le champ pour Haerlem, où j'arrivai le même jour à l'entrée de la nuit. Je pris donc ma seconde Adresse, & je la donnai au premier Broëteur qui se presenta à moi, pour me conduire chez la Tante de Mademoiselle du Morange ; celui-ci ne fut pas plus habile que celui d'Utrecht à déchiffrer l'Enigme, que je lui presentois, car aïant tourné de tous côtez le papier, & l'ayant fait voir à plu-

ficurs personnes, il me dit tout franc qu'on m'avoit donné un faux nom, une fausse ruë, & une fausse Enseigne, qu'il n'y avoit rien de tout cela dans Haerlem. Cela ne'va pas mal disois-je ? de trois adresses j'en trouve déja deux fausses, il ne m'en reste donc plus qu'une, qui est celle de Cleves. J'avois beau pester contre l'amour & contre ma trop grande credulité ; & encore plus regrettet mon beau Diamant ; tout cela ne servoit de rien. Quoi qu'il en soit je me mis en tête de passer la nuit bien ou mal, si ce n'étoit pas aussi mal que je l'avois passée à Utrecht, enfin le moins mal que je pourrois. Aprés une foule de pensées differentes qui me roulerent dans l'esprit pendant toute la nuit, je pris la resolution de voir la fin de cette Scene, & je partis avec le premier Chariot pour me rendre à Amsterdam, de là à Utrecht, & enfin à Cleves. D'abord que je fus arrivé dans cette derniere Ville, je fis

toutes les recherches imaginables pour apprendre des nouvelles de Mademoiselle du Morange. Son nom & celui de sa famille y étoient aussi inconnus que si je l'avois cherchées à Constantinople ; le desespoir me prit d'une si terrible force, à la vûë de mes trois fausses adresses ; ajoûtez à cela la perte de mon Diamant, sans parler du cruel martire que l'amour m'avoit fait souffrir pour une personne, qui en étoit indigne ; que je ne sai ce que j'aurois fait, si j'avois depuis rencontré cette perfide : Cependant revenant à moi, je ne songe jamais à cette Avanture, que je ne sois obligé d'en rire.

Mais passons aux affaires, qui m'interessoient de plus prés que l'amour que j'avois conçû pour Mademoiselle du Morange ; voyant que tous les soins que j'avois pris, pour me justifier à la Cour de France, avoient été inutiles, & que j'avois perdu en même tems toutes les esperances de ma fortune ; je pris la

resolution de presenter une Requête à Messieurs les Etats, où je leur representois, qu'étant dans l'intention de quiter le service, je les priois, que je ne fusse plus consideré comme prisonnier de Guerre; mais qu'il leur plût de m'accorder la liberté de me retirer où bon me sembleroit.

Messieurs les Etats donnerent leur agrément à ma Requête, & je fus mis en Liberté. Pour lors je pris le parti d'écrire à l'Electeur de Baviére qui m'avoit toujours aimé, de m'acorder la grace, que je me retirasse à la Cour de Bruxelles. Son Altesse Electorale me fit une réponse la plus obligente du monde, elle me marqua que je serois le bien venu, & que je n'avois que faire de me mettre en peine de rien: Quoi que par là, je fusse sorti des affaires secretes où l'on m'avoit emploïé en France. J'ai cependant toujours entretenu d'étroites liaisons avec les Amis que j'avois à la Cour, qui m'ont

informé de tout ce qui s'y passoit. Avant que de partir pour Bruxelles, je visitai ce qu'il y avoit de plus remarquable en Hollande, dont je n'avois vû que quelques Villes en passant, excepté la Haie, où j'avois été plusieurs fois au sujet de la Negociation du Traité de Partage. Je fis quelque sejour à Amsterdam pour admirer la beauté de ses batimens, les Amas prodigieux de toutes sortes de Munitions qui sont dans ses Magazins, & ses Arsenaux. Je ne la trouvai point si grande que Paris. Son Hôtel de Ville est un Batiment enchanté, le plus superbe & le plus riche qui soit au monde ; on ne sauroit se lasser de l'admirer, & il merite seul, que les Etrangers viennent en Hollande pour le voir. J'eus la curiosité d'aller visiter les maisons qu'on appelle Musico & Spin-huys, dont j'avois tant oüi parler en France. Dans les premieres on voit des filles dejoye, de toute sorte de Nation, & de Pais, parées com-

me des Reines. Elles mettent tout en usage pour attraper les Etrangers, & preférent toûjours un Matelot revenu depuis peu des Indes ; & qui n'aura qu'un abbit de toile poissée, à un Officier galonné. On tient pendant la nuit dans ces Maisons un espece de Bal, où ces Filles libertines dansent tour à tour avec les Matelots au son de toute sorte d'instrumens. Ces lieux de debauche son des vrais coupe-gorge, & on ne sçauroit les frequenter, qu'au risque de la bourse & bien souvent de la vie. L'Avanture de Mademoiselle du Morange, qui venoit de me filouter mon beau Diamant me rendit sage aupres de celles ci. On dit que la République les tolere pour prevenir de plus grands maux, & principalement pour tenir lieu d'amusement aux gens de Mer jusques à leur retour aux Indes.

Les *Spin huys* sont des Maisons de penitence où l'on renferme les Filles de joie. On se sert de ces for-

tes de prisons où elles sont obligées de travailler, pour leur faire oublier le libertinage, mais quand elles en sortent elles n'en sont guere plus sages, & s'abandonnent à la debauche plus que jamais. Pendant le sejour que je fis à Amsterdam, j'eus plusieurs entretiens avec Mademoiselle ... Fille d'un Banquier, qui me paia quelquesLettres de change. C'etoit une jeune Hollandoise des mieux faites. Elle avoit une naivete à charmer, tout ce que je lui disois, même jusques aux moindres bagatelles lui plaisoit. J'apris avec elle la difference qu'il y a de faire l'amour à une Françoise, ou à une Hollandoise; dit on à celle-ci qu'elle a sa coëffure bien droite, deux petites boucles de cheveux bien rangées sur son front, les bouts des doigs bien pointus & les ongles bien roignées, les souliers petits, propres & bienfaits; voilà une declaration d'amour des plus tendres. Fait-on l'amour à une Françoise, il faut donner la

gêne à son esprit, se tuer à inventer des maximes nouvelles, ne parler que de tendresse, de soupirs, de constance & de fidelité, & bien souvent apres tout cela on n'a rien gagné. A une Espagnolle comme je l'ai dit, il ne lui faut parler que des Astres, & des Etoiles brillantes du firmament. J'avois fait l'experience de toutes ces differentes metôdes, & j'avouë que comme j'aime à faire l'amour sans peine & sans contrainte, je me serois parfaitement bien accommodé avec les Hollandoises, qui sont d'ailleurs bien faites, si mes affaires m'avoient permis de rester dans ces Provinces. Je partis pour Bruxelles à l'ouverture de la Campagne, Monsieur l'Electeur me fit tout le bon accuëil que je pouvois souhaiter. Il me donna un appartement à la Cour, & me fit des offres les plus obligentes du monde. Comme il étoit persuade de ma sincerité & de l'injustice qu'on me faisoit à la Cour de France

France au sujet de ce qui s'étoit passé à la Bataille de Hoogstet, il voulut bien aussi me faire confidence des sujèts de plaintes qu'il avoit contre les deux Rois Son Altesse me dit, (que) je sçavois très bien, qu'elle & son Frere l'Electeur de Cologne avoient sacrifie leurs propres Etats pour les interes des deux Couronnes, sans parler, disoit elle, des services qu'elle avoit rendus au Roi Très Chretien, dans la derniere Guerre: Qu'ayant tout perdu elle & son Frure, elle avoit demandé la Souveraineté des Pais-Bas, qu'on lui avoit promis; qu'elle ne recevoit la dessus point de réponse, non plus que sur les subsides accordez par le Traité que j'avois conclu avec le Marquis de Bedmar.) Je repondis à l'Electeur que le tems mettroit ordre à toutes choses.

Il ne se passa rien de considerable en Baviere pendant la Campagne 1705. Madame l'Electrice aiant conclu au Siege de Landau un Trai-

té de Pacification avec le Roi des Romains qui est à present Empereur, on le mit en execution, & toutes les affaires de ce Païs là furent reglées par les trois Administrateurs que l'Empereur y envoia, savoir le Comte de VVratislavv, le Comte de Lamberg & le Comte de Mollart, ces deux derniers avoient la direction l'un des Milices, & l'autre des Finances.

Les Aliez formerent un projet à l'ouverture de cette Campagne qui auroit decidé du sort de la Guerre sur la Moselle par le gain d'une Bataille, comme cela étoit arrivé en Baviere la Campagne precedente. La Cour de France l'aiant préveu, prit toutes les precautions imaginables pour parer un coup qui vouloit ouvrir aux Armées Ennemies l'entrée de la Lorraine & porter de là la Guerre dans le cœur de la France. Pour cet effet le Roi envoia le Maréchal de Villars de ce côté là pour en reconnoitre le terrain, & lui donna

une puissante Armée, qui fut encore considerablement renforcée par les Detachemens que le Maréchal de Marsin lui avoit envoié. Villars campa d'abord prez de Sirck & attendit là l'Armée des Aliez, qui dés le quinze du mois de Mai avoit commencé à s'assembler hors des Lignes de Treves: Elle étoit composée de Troupes Danoises, de Hesse-Cassel, de Hannover, & d'un Detachement que le Prince de Bade y avoit envoié. Le vingt six du même mois, Marlborough arriva à son Armée, & fit la visite du terrain qui est au dessus de Contz sur la Saar: Il ordonna en même tems à ses Troupes de se tenir prêtes pour l'execution de ses desseins, & d'abord que les Anglois eurent passé la Saar pour le venir joindre, il fit la reveuë de toute l'Armée, la fit marcher entre la Saar & la Moselle & vint camper à Eefft à une demi heure de Sirck. Ce mouvement inopiné fit concevoir au Maréchal de

Villars que Milord Duc vouloit lui livrer combat, & ainsi prit la resolution de quiter son Camp prez de Sirck & de se venir poster dans un autre tres avantageux, où le front de son Armée étoit couvert par des defilez impraticables, sa droite par un Bois, sa gauche par la Moselle, & le derriere par un Ruisseau. Milord Duc à son arrivée devant Sirck s'empara de ce poste. Le Duc de Lorraine alarmé, par la desolation & les ravages qui menaçoient ses Etats, écrivit une Lettre pleine de civilité à Milord Duc pour le prier de vouloir conserver son Païs. Cette Lette fut aportée à Milord par M. de Martigni Grand Veneur de Son Altesse Roiale.

La Cour de France pour arréter les projets que les Generaux des Aliez avoient formez sur la Moselle, & pour complaire d'ailleurs aux deux Electeurs qui souhaitoient de voir le fort de la Guerre dans les Païs Bas, avoit ordonné qu'on fit à Na-

mur pendant l'hiver de grands amas de toutes ſortes de Munitions. On affecta même de publier dans le Païs conquis qui feroit l'ouverture de la Campagne par le Siege de Maſtricht. Sur ces bruits toutes les Troupes qui devoient être commandées par M. d'Ouvverskerk, eurent ordre de s'aſſembler ſur le Mont St. Pierre ſans cependant d. concerter Milord Duc dans ſes projets. Mais comme ce corps d'Armée n'étoit point conſiderable la pluſpart des Troupes aiant marché vers la Moſelle, M. d'Ouvverkerk jugea à propos de venir camper auprez de Maſtricht où il ſe retrancha ſi bien que l'Electeur & le Maréchal de Villeroi ne pouvoient l'attaquer ſans riſque. L'Armée des deux Couronnes ſous la conduite de ces deux Generaux étoit compoſée de cent ſix Eſcadrons & de ſoixante Bataillons. Le premier mouvement que fit l'Armée Françoiſe fut vers la plaine de Vignan où elle campa; on dreſſa un Pont de Bateaux à Baſſe-

representoit la perte de Hüi, le Siege de Liege qui étoit commencé, les menaces que faisoient l'Electeur & Villeroi de reprendre les conquêtes que les Armes des Aliez avoient faites auparavant ; la necessité qu'il y avoit de faire une puissante diversion pour s'oposer à leurs entreprises, & si cela ne se pouvoit pas executer sur la Moselle, les Etats prioient Milord de revenir avec son Armée vers la Meuse. Marbourough voiant les obstacles qui s'oposoient à ses desseins du côté de la Moselle, la difficulté de faire subsister une puissante Armée dans un Païs desert & ingrat, & qui d'ailleurs avoit été ruiné ; voiant la lenteur des Troupes de quelques Princes de l'Empire qui le devoient venir joindre, & l'impossibilité de pouvoir attaquer Villars qui étoit dans un Camp inaccessible, prit enfin la resolution de venir au secours de Liege. L'Electeur & Villeroi aiant apris la marche de Milord & de ses Troupes,

renvoierent leur Artillerie à Namur, abandonnerent Liege, rapellerent le Marquis d'Alegre avec son Detachement qui aloit vers la Moselle, se retirerent vers les Lignes ; & formerent un autre plan pour le reste reste de la Campagne. Le Maréchal de Villars fit d'abord deux Detachemens, un pour les Païs Bas & l'autre pour l'Armée du Maréchal de Marsin. La Ville de Treves aiant été abandonné par les Troupes Palatines, les François y entrerent, & s'emparerent de quarante pieces de Canon, & du reste des Magazins qui n'avoient pas été brulé.

Les deux Electeurs qui s'étoient flatez de plusieurs conquêtes, outre la prise de Liege, qui interessoit de si prez l'Electeur de Cologne, furent dans un chagrin qui ne se peut exprimer. Son Altesse de Baviere qui ne respiroit que la vengence étoit au desespoir de se voir obligée de rentrer dans les Lignes pour obéïr aux ordres de la Cour, qui ne vou-

loit absolument point risquer de Combat : On ne pouvoit comprendre, comment Milord avoit pris si tôt la resolution, de quiter la Moselle, & avoit fait marcher son Armée. La Campagne de Flandre étant finie, l'Electeur vint à Bruxelles pour y passer le quartier d'Hiver.

Au commencement de la Campagne de 1706. L'Electeur reçeut du Maréchal de Villeroi le plan des projets que la Cour de France avoit formez pour la Campagne prochaine. Son Altesse Electorale me fit l'honneur de me le communiquer. J'étois entré si avant dans sa bienveillance qu'elle me faisoit confidence generalement de tout ce qui se passoit. Ce Plan portoit quatre fameuses Expeditions qui devoient faire l'ouverture de la Campagne; les deux premieres devoient terminer la Guerre d'Italie, depoüiller entierement le Duc de Savoie de ses Etats, & recoigner le Prince Eugene vers le Trentin ; la troisiéme regar-

doit la Guerre d'Espagne, & avoit pour but la ruine totale du parti du Roi Charles : La quatriéme enfin concernoit la Guerre du Brabant & de Flandre, & tendoit à prendre toutes les conquêtes que les Alliez avoient faites dans les Païs Bas. Ces quatre desseins avoient été pesez, pour ainsi dire à la balance, dans un Conseil de Guerre qui se tint à Versailles, où tous nos Generaux avoient assisté. Le premier de ces projets étoit de battre les Imperiaux en Lombardie avant qu'ils eussent reçû les secours qu'ils attendoient. Le second étoit le Siege de Turin; le troisiéme le Siege de Barcelone; & le quatriéme étoit de donner Bataille en Flandre. Sur ce Plan le Roi avoit nommé les Généraux & fait le partage des Armées qui devoient agir. Le Duc de Vendôme devoit commander une Armée de trente-six mille hommes en Lombardie; le Duc de la Feüillade devoit faire le Siége de Turin avec trente mille

hommes. Le Maréchal de Teſſé devoit commander ſous le Roi Philippe une Armée de trente mille hommes, qui étoit deſtinée pour le Siége de Barcelone ; & un autre Corps de vingt mille hommes devoit agir dans l'Eſtramadure, ſous la conduite du Duc de Bervvick, créé Maréchal de France. Le Maréchal de Villars étoit nommé pour commander ſur le Rhin ; le Maréchal de Marſin ſur la Moſelle ; & Villeroi, ſous l'Electeur de Baviere devoit avoir une Armée de ſoixante & dix mille hommes dans les Païs-Bas.

Les armes du Roi eurent d'abord un heureux ſuccez en Italie, ce qui réjoüit extremement la Cour, & fit concevoir à Sa Majeſté les plus belles eſperances du monde des projets qu'elle avoit formé pour cette Campagne. Ce Monarque aprit que la Fortereſſe de Montmeillan, apres un blocus de deux ans s'étoit enfin ſoûmiſe à ſon obeïſſance le dix-ſep-

ptieme de Decembre : Que Nice qui avoit été assiegée s'étoit pareillement renduë le 4. de Janvier;& enfin que lu Duc de Vendôme avoit heureusement executé le premier de ses projets, car aïant profité de l'absence du Prince Eugene , & de la foiblesse des Imperiaux , il les avoit attaquez le 19. d'Avril à Calcinato , & remporté sur eux une Victoire signalée.

Ce bonheur dans un debut de Campagne encouragea la Cour de France , & M. de C... écrivit au Duc de la Feüillade de commencer incessamment le Siége de Turin. L'Armée Françoise s'étant avancée devant cette Capitale occupa les postes qui lui étoient marquez dés le 13. de Mai. On prit le plan du terrain , & on forma les attaques. Le Projet du Siége de Barcelone avoit aussi été mis en execution:Le Roi Philippe avant son départ de Madrid pour cette expédition,fit venir au Palais tous les Grands , & les autres

autres Seigneurs de distinction ; & leur dit ; (qu'ayant formé le dessein d'aller en Campagne pour s'opposer aux conquêtes de ses Ennemis qui étoient entrez dans le Royaume, arrêter la licence des Rebelles, les réduire à son obéissance, & délivrer ses bons & fidéles Sujets d'un joug étranger ; il avoit laissé pendant son absence l'administration des affaires à la Reine son Epouse, qui aprés s'en être long-temps défenduë s'en étoit enfin chargée & l'avoit accepté : Qu'il avoit assez de confiance sur leur fidelité pour esperer qu'ils seconderoient ses bonnes intentions, l'assisteroient de leurs conseils, & lui donneroient tous les secours qui dépendroient d'eux.) Aprés ce discours le Roi partit pour la Catalogne. Les Alliez en Portugal profitant de l'absence de ce Prince, dont les principales Forces devoient être emploïées aux Siége de Barcelone, firent une puissante diversion. Ils entrérent en Castille, se rendirent mai-

tres d'Alcantara, Coria, & Placentia, & poufferent leurs conquêtes fort avant dans le Pais, refolus d'aller à Madrid.

La rapidité des conquetes des Alliez mit tout en allarme en Caftille. Le Duc de Bervvick n'aiant que très peu de Troupes étoit dans l'impuiffance de s'y oppofer. On prit enfin la refolution de faire venir les Troupes qui étoient dans les Roiaumes de Valence & de Navarre; on convoqua les trois Ordres de Chevalerie, la Nobleffe de Caftille & les Milices du Païs; la jeune Reine qui n'étoit point accoûtumée à tous ces mouvemens, fongeoit deja à fortir de Madrid, & à chercher un azile dans quelqu'autre Province du Royaume. Tout étoit dans une extrême confufion, lors que cette Princeffe ayant fait venir les Grands d'Efpagne & les Magiftrats de Madrid auprés d'elle, leur dit,

JE vous ai fait assembler ici, & j'ai bien voulu venir moi même, pour vous parler des besoins de l'Etat. Je ne puis vous les cacher, pendant que le Roi expose sa Personne pour vôtre defense. Le Ciel benit ses Armes en Catalogne, & nous esperons dans peu la reduction de cette Province rebelle. Les choses ne vont pas de même en Estramadure. Les Portugais s'avancent. Verrez-vous tranquillement de tels Ennemis s'aprocher, & ne pensez-vous pas à faire les derniers efforts, pour les faire repentir de leur audace; Il s'agit de la conservation de la Monarchie : Vous devez faire éclater, en cette pressante necessité, vôtre fidelité & vôtre zele, en sacrifiant tout pour le Roi, pour moi, & pour vous mêmes. Il faut des secours puissans, & promptement. Je suis la premiére Reine qui soit venuë en ces lieux en pareille occasion. Lors que je vous donne des marques si extra-

ordinaires de mon affection, je merite bien que vous fassiez quelque chose pour moi, & que vous me defendiez.

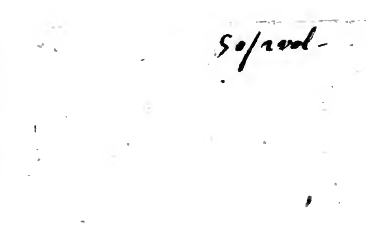
Le Roi Philippe & le Maréchal de Teffé aïant passé l'Ebre & la Segre entra en Catalogne avec une Armée ; une autre Armée de France qui étoit commandée par le Duc de Noailles y entra aussi par un autre endroit. Le 3. Avril ces deux Armées s'étant jointes ensemble dans une vaste Campagne, qui se trouve entre le Montjoüi & le Lobregat, on commença des le lendemain le Siége de Barcelone. Le Marquis de Legal, ayant pris le commandement de l'Armée Françoise que le Duc de Noailles avoit amenée, investit la Place du côté de Besos ; & le Maréchal de Teffé du côté de Lobregat. Le Comte de Toulouse Amiral de France, étant aussi arrivé avec une Escadre de Vaisseaux de Guerre & un grand nombre d'autres Bâtimens chargez d'Artillerie, & de toutes

ſortes de Munitions, l'inveſtit par Mer. Cependant malgré tous ces preparatifs on fut contraint d'abandonner le Siége.

Aprés la perte de la Bataille de Ramilly, on vit une revolution generale dans tous les Païs-Bas. J'ai dit que la Cour de France, avoit formé quatre projets à l'ouverture de cette Campagne, qui devoient terminer la Guerre à l'avàntage des deux Couronnes, s'ils avoient réüſſi. Nous avons vû comment ont échüé trois de ces projets, il n'en reſtoit plus qu'un, qui faiſoit toute l'attention de la Cour de France, & ſon unique reſſource; c'eſt le Siege de Turin. L'heureux ſuccez qu'avoit eu ſon premier projet, par le gain de la Bataille de Calcinato avoit fait concevoir au Roi de grandes eſperances de la reduction de cette Capitale, & il y avoit beaucoup d'apparence, que ce deſſein réuſſiroit. Mais le Prince Eugene s'étant joint aux Troupes de Son Alteſſe Royale de Savoye,

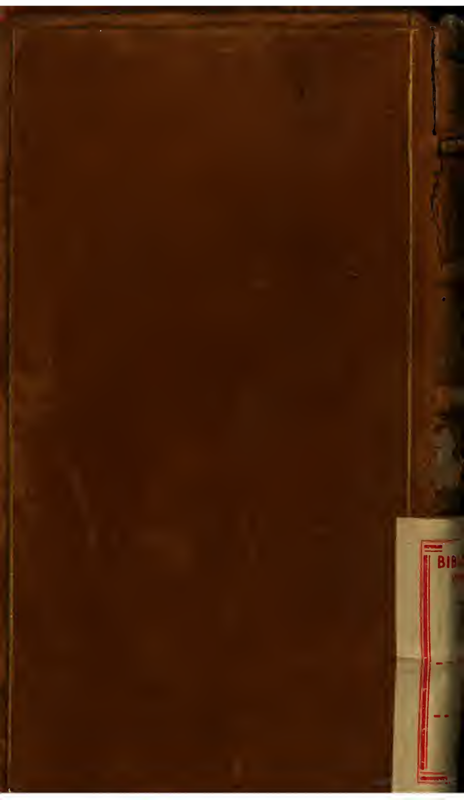
en firent lever le Siége, & par ce moyen le quatriéme projet manqua.

F I N.








BIB